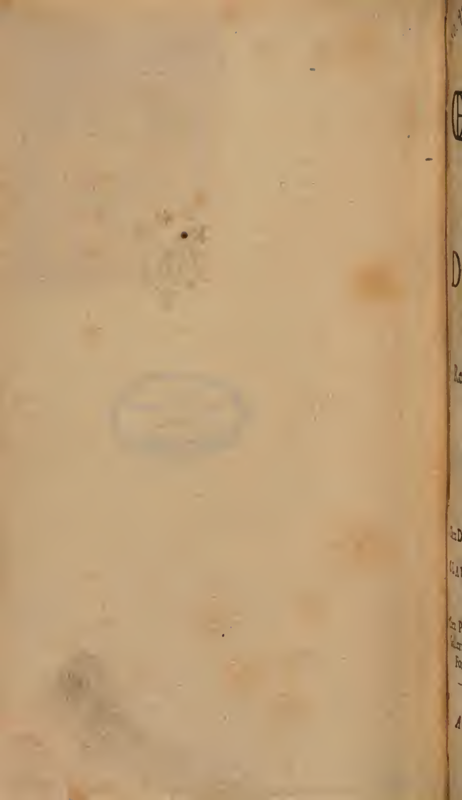


·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS









LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

TOME V.

Reveuës, corrigées & augmentées.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë saint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chappelle
ET
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Forests.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



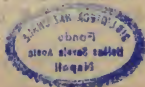
PIECES CONTENVES en ce Cinquiéme Volume.

TARTUFFE, ou l'IMPOSTEUR, avec la Preface & les trois Placets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

&

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.



LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR.

COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.

Les trois premiers Actes de cette Comedie ont esté representez à Versailles pour le Roy le 12. jour du mois de May 1664.

Les mesmes trois premiers Actes de cette Comedie ont esté representez la deuxiéme fois à Villers-Cotterests pour S. A. R. MONSIEUR, Frere Unique du Roy, qui regaloit leurs Majestez & toute la Cour, le 25. Septembre de la mesme année 1664.

Cette Comedie parfaite, entiere & achevée en cinq Actes, a esté representée la premiere & la seconde fois au Chasteau du Raincy, prés Paris, Pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29. Novembre 1664. & 8. Novembre de l'année suivante 1665. & depuis encor au Chasteau de Chantilly le 20. Septembre 1668.

La premiere Representation en a esté donnée au public dans la Salle du Palais Royal, le 5. Aoust 1667. & le lendemain 6. elle fut défenduë par Monsieur le Premier President du Parlement jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de representer cette Comedie en public sans interruption, a esté accordée le 5. Février 1669. & dés ce mesme jour la Piece fut representée par la Troupe du Roy.



PREFACE.

VOICY une Comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a esté long-temps persecutée ; & les Gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils estoient plus puissans en France que tous ceux que j'ay jouez jusques icy. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez ; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux : Mais les Hypocrites, n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchez d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de joüer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnestes Gens se meslent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner, & ils se sont tous armez contre ma Comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le costé qui les a blessez ; ils sont

trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur loüable coûtume, ils ont couvert leurs interests de la cause de Dieu; & le Tartuffe dans leur bouche est une Piece qui offense la Pieté. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les sillabes en sont impies; les gestes mesme y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de teste, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ay eu beau la soûmettre aux lumieres de mes Amis & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ay pû faire; le jugement du Roy & de la Reine, qui l'ont veuë; l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres qui l'ont honorée publiquement de leur presence; le témoignage des Gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, & tous les jours encore ils font crier en public des Zelez indiscrets qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucirois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'estoit l'artifice qu'ils ont de me faire des Ennemis que je respecte, & de jetter dans leur party de veritables Gens de

bien dont ils préviennent la bonne-foy, & qui par la chaleur qu'ils ont pour les interests du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voila ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais Devots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma Comedie ; & je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir ; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les des-honorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foy ma Comedie ; on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à joüer les choses que l'on doit reverer ; que je l'ay traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiere ; & que j'ay mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a esté possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celuy du vray Devot. J'ay employé pour cela deux Actes entiers à preparer la venuë de mon Scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'Auditeur en balance, on le connoist d'abord aux marques que je luy donne, & d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractere d'un méchant Homme, & ne fasse éclater celuy du verita-

ble Homme de bien, que je luy oppose.

Je sçay bien que pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Theatre à parler de ces matieres : mais je leur demande avec leur permission, surquoy ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon ; & sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comedie chez les Anciens a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mysteres ; que les Espagnols nos voisins, ne celebrent gueres de Feste où la Comedie ne soit meslée ; & que mesme parmy nous elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'Hostel de Bourgogne ; que c'est un Lieu qui fut donné pour y representer les plus importans mysteres de nostre Foy ; qu'on en voit encore des Comedies imprimées en lettres Gothiques sous le nom d'un Docteur de Sorbonne ; & sans aller chercher si loin, que l'on a joüé de nostre temps des Pieces saintes de Monsieur de Corneille, qui ont esté l'admiration de toute la France.

Si l'employ de la Comedie est de corriger les vices des Hommes, je ne voy pas par quelle raison il y aura des privilegiez. Celuy cy est dans l'estat d'une consequence bien plus dan-

gereuse que tous les autres, & nous avons veu que le Theatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse Morale sont moins puissans le plus souvent, que ceux de la Satyre, & rien ne reprend mieux la pluspart des Hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien estre méchant, mais on ne veut point estre ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon Imposteur : Et pouvois-je m'en empescher, pour bien representer le caractere d'un Hypocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoistre les motifs criminels qui luy font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à luy entendre faire un mauvais usage. Mais il debite au quatriéme Acte une Morale pernicieuse. Mais cette Morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eust les oreilles rebattuës ? dit-elle rien de nouveau dans ma Comedie ? & peut-on craindre que des choses si generalement detestées, fassent quelque impression dans les Esprits ? que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le Theatre ? qu'elles reçoivent

quelque autorité de la bouche d'un Scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comedie du Tartuffe, ou condamner generalement toutes les Comedies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un temps; & jamais on ne s'estoit si fort déchaîné contre le Theatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la Comedie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'authorité dont on pretend appuyer la Censure, est détruire par ce partage; & toute la consequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairez des mesmes lumieres, c'est qu'ils ont pris la Comedie differemment, & que les uns l'ont considerée dans sa pureté, lors que les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confonduë avec tous ces vilains Spectacles qu'on a eu raison de nommer des Spectacles de turpitude.

Et en effet, puis qu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la plus-part des contrarietez viennent de ne se pas entendre, & d'enveloper dans un mesme mot des choses opposées, il ne faut qu'oster le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comedie en soy, pour voir si elle est condamna-

ble. On connoiſtra ſans doute, que n'eſtant autre choſe qu'un Poëme ingenieux, qui par des leçons agreables reprend les défauts des Hommes, on ne ſçauroit la cenſurer ſans injuſtice. Et ſi nous voulons oüir là deſſus le témoignage de l'Antiquité, elle nous dira que ſes plus celebres Philoſophes ont donné des loüanges à la Comedie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtere, & qui crioient ſans ceſſe aprés les vices de leur Siecle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au Theatre, & s'eſt donné le ſoin de reduire en preceptes l'art de faire des Comedies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands Hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-meſmes; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de reciter en public celles qu'ils avoient compoſées; que la Grece a fait pour cét Art éclater ſon eſtime, par les Prix glorieux, & par les ſuperbes Theatres dont elle a voulu l'honorer; & que dans Rome enfin ce meſme Art a receu auſſi des honneurs extraordinaires: Je ne dis pas dans Rome débauchée, & ſous la licence des Empereurs; mais dans Rome diſciplinée, ſous la ſageſſe des Conſuls, & dans le temps de la vigueur de la Vertu Romaine.

J'avoüe qu'il y a eu des temps où la Comedie s'eſt corrompuë. Et qu'eſt-ce que dans le

Monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les Hommes ne puissent porter du crime ; point d'Art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soy, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Medecine est un Art profitable, & chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; & cependant il y a eu des temps où elle s'est renduë odieuse, & souvent on en a fait un Art d'empoisonner les Hommes. La Philosophie est un present du Ciel : Elle nous a esté donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature ; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son employ, & qu'on l'a occupée publiquement à soûtenir l'impieté. Les choses mesme les plus saintes, ne sont point à couvert de la corruption des Hommes ; & nous voyons des Scelerats, qui tous les jours abusent de la Pieté, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands : mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'envelope point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On separe toûjours le mauvais usage d'avec l'intention de l'Art ; & comme on ne s'avise point

de défendre la Medecine, pour avoir esté bannie de Rome; ny la Philosophie, pour avoir esté condamnée publiquement dans Athenes; on ne doit point aussi vouloir interdire la Comedie, pour avoir esté censurée en de certains temps. Cette Censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point icy. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données; l'étendre plus loin qu'il ne faut, & luy faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comedie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la Comedie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-cy. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui est Femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a esté une Débauchée. De semblables Arrests sans doute feroient un grand desordre dans le Monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; & puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la mesme grace à la Comedie, & approuver les Pieces de Theatre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnesteté.

Je sçay qu'il y a des Esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comedie ; qui disent que les plus honnestes sont les plus dangereuses ; que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les ames sont attendries par ces sortes de representations. Je ne voy pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la veuë d'une passion honneste ; & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nostre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la Nature humaine ; & je ne sçay s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des Hommes, que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des Lieux qu'il vaut mieux frequenter que le Theatre ; & si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & nostre salut, il est certain que la Comedie en doit estre, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste : mais supposé, comme il est vray, que les exercices de la Pieté souffrent des intervalles, & que les Hommes ayent besoin de divertissement, je soûtiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comedie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand Prince sur la Comedie du Tartuffe.

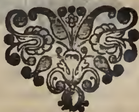
Huit jours aprés qu'elle eut esté défenduë, on representa devant la Cour une Piece intitulée, Scaramouche Hermite ; *& le Roy en sortant, dit au grand Prince que je veux dire:* Je voudrois bien sçavoir pourquoy les Gens qui se scandalisent si fort de la Comedie de Moliere, ne disent mot de celle de Scaramouche. *A quoy le Prince répondit ;* La raison de cela, c'est que la Comedie de Scaramouche joue le Ciel, & la Religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les joue eux-mesmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.





LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.

Comme les moindres choſes qui partent de la plume de Monſieur Moliere ont des beautez que les plus délicats ne ſe peuvent laſſer d'admirer, j'ay crû ne devoir pas negliger l'occaſion de vous faire part de ſes Placets, & qu'il eſt à propos de les joindre à Tartuffe, puis que par tout il y eſt parlé de cette incomparable Piece.



PREMIER

PREMIER PLACET
PRESENTÉ AU ROY.

Sur la Comedie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore esté representée en public.

SIRE,

Le devoir de la Comedie estant de corriger les Hommes en les divertissant, j'ay crû que dans l'employ où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siecle ; & comme l'Hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereux j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnestes Gens de vostre Royaume, si je faisois une Comedie qui décriast les Hypocrites, & mist en veuë comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces Gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces Faux-monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les Hommes avec un zele contre-fait, & une charité sophistiquée.

Je l'ay faite, SIRE, cette Comedie, avec tout le soin, comme je croy, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere ; & pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ay distingué le plus que j'ay pû le caractere que j'avois à toucher ; je n'ay point laissé d'équivoque, j'ay

esté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses & des traits essentiels qui font reconnoistre d'abord un veritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont esté inutiles. On a profité, SIRE, de la delicatesse de vostre ame sur les matieres de Religion, & l'on a sceu vous prendre par l'endroit seul que vous estes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes : Les Tartuffes sous-main ont eu l'adresse de trouver grace auprés de Vostre Majesté ; & les Originaux enfin ont fait supprimer la Copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque ressemblante qu'on la trouvast.

Bien que ce m'ait esté un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage, mon malheur pourtant estoit adoucy par la maniere dont Vostre Majesté s'estoit expliquée sur ce sujet ; & j'ay crû, SIRE, qu'elle m'ostoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comedie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse declaration du plus grand Roy du Monde, & du plus éclairé ; malgré l'approbation encore de Monsieur le Legat, & de la plus grande partie de nos Prelats, qui tous dans les lectures particulieres que je leur ay faite de mon Ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vostre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un Livre composé par le Curé de... qui donne hautement un démenty à tous ces augustes témoignages. Vostre Majesté a beau dire ; & Monsieur le Legat, & Messieurs les Prelats, ont beau donner leur jugement, ma Comedie, sans l'avoir veuë, est diabolique, & diabolique mon cerveau ; je suis un Démon vestu de chair, & habillé en

Homme ; un Libertin, un Impie, digne d'un ſupplice exemplaire. Ce n'eſt pas aſſez que le feu expie en public mon offenſe, j'en ſerois quitte à trop bon marché ; le zele charitable de ce galant Homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aye de miſericorde auprés de Dieu, il veut abſolument que je ſoïs damné ; c'eſt une affaire reſoluë.

Ce Livre, SIRE, a eſté preſenté à Vôtre Majeſté, & ſans doute elle juge bien Elle-meſme combien il m'eſt fâcheux de me voir expoſé tous les jours aux inſultes de ces Meſſieurs. Quel tort me feront dans le Monde telles calomnies, s'il faut qu'elles ſoient tolerées ? & quel intereſt j'ay enfin à me purger de ſon impoſture, & à faire voir au public que ma Comedie n'eſt rien moins que ce qu'on veut qu'elle ſoit. Je ne diray point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma reputation, & pour juſtifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage ; les Rois éclairez comme Vous, n'ont pas beſoin qu'on leur marque ce qu'on ſouhaite ; ils voyent comme Dieu ce qu'il nous faut, & ſçavent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me ſuffit de mettre mes intereſts entre les mains de Voſtre Majeſté, & j'attens d'Elle avec reſpect tout ce qu'il luy plaira d'ordonner là-deſſus.



SECOND PLACET

Presenté au Roy dans son Camp devant la Ville de Lisle en Flandre, par les nommez de la Torilliere & de la Grange, Comediens de Sa Majesté, & Compagnons du Sieur de Moliere, sur la défence qui fut faite le 6. Aoust 1667. de representer le Tartuffe jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien temeraire à moy, que de venir importuner un Grand Monarque au milieu de ses glorieuses Conquestes : mais dans l'état où je me voy, où trouver, SIRE, une protection qu'au Lieu où je la viens chercher ; & qui puis-je solliciter contre l'autorité de la Puissance qui m'accable, que la source de la Puissance & de l'Autorité, que le juste Dispensateur des ordres absolus, que le souverain Juge & le Maistre de toutes choses ?

Ma Comedie, SIRE, n'a pû joüir icy des bontez de Vostre Majesté : En vain je l'ay produite sous le Titre de l'Imposteur, & déguisé le Personnage sous l'ajustement d'un homme du Monde : J'ay eu beau luy donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit ; mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, & retrancher avec soin tout ce que

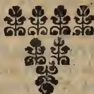
j'ay jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres Originaux du Portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servy. La Cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des Esprits, qui dans toute autre matiere font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comedie n'a pas plûtost paru, qu'elle s'est veu foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ay pû faire en cette rencontre pour me sauver moy-mesme de l'éclat de cette tempeste, c'est de dire que Vostre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, & que je n'avois pas crû qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puis qu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eust défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les Gens que je peins dans ma Comedie, ne remuënt bien des ressorts auprés de Vostre Majesté, & ne jettent dans leur party, comme ils ont déja fait, de veritables Gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autruy par eux-mesmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interest de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les Comedies qu'ils ont souffert qu'on ait joüées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Pieté & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-cy les attaque, & les jouë eux mesmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sçauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; & sans doute on ne manquera pas de dire à Vostre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comedie: mais la verité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est

ſcandaliſé que de la défence qu'on en a faite, que les plus ſcrupuleux en ont trouvé la repreſentation profitable, & qu'on s'eſt étonné que des Perſonnes d'une probité ſi connue ayent eu une ſi grande déference pour des Gens qui devroient eſtre l'horreur de tout le monde, & qui ſont ſi oppoſez à la veritable Pieté dont elles font profeſſion.

J'attens avec reſpect l'Arreſt que Voſtre Majeſté daignera prononcer ſur cette matiere : mais il eſt tres-aſſeuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je ſonge à faire des Comedies, ſi les Tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droit par là de me perſecuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choſes les plus innocentes qui pourront ſortir de ma plume.

Daignent vos bontez, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée ; & puis-je au retour d'une Campagne ſi glorieuſe délaſſer Vôtre Majeſté des fatigues de ſes Conqueſtes, luy donner d'innocens plaiſirs aprés de ſi nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe,





TROISIE'ME PLACET

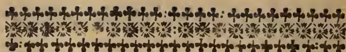
Presenté au Roy, le 5. Février 1669.

SIRE,

Un fort honneste Medecin, dont j'ay l'honneur d'estre le Malade, me promet, & veut s'obliger pardevant Notaires, de me faire vivre encor trente années, si je puis luy obtenir une grace de Vostre Majesté Je luy ay dit sur sa promesse, que je ne luy demandois pas tant, & que je serois satisfait de luy, pourveu qu'il s'obligeast de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canonicat de vostre Chappelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois je demander encore cette grace à Vostre Majesté le propre jour de la grande resurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontez? Je suis par cette premiere faveur reconcilié avec les Devots, & je le serois par cette seconde avec les Medecins. C'est pour moy sans doute trop de graces à la fois; mais peut-estre n'en est-ce pas trop pour Vostre Majesté, & j'attens avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon Placet.





ACTEURS.

MADAME PERNELLE, Mere d'Orgon.

ORGON, Mary d'Elmire.

ELMIRE, Femme d'Orgon.

DAMIS, Fils d'Orgon.

MARIANE, Fille d'Orgon, & Amante de Valere.

VALERE, Amant de Mariane.

CLEANTE, Beau-frere d'Orgon.

TARTUFFE, Faux Devot.

DORINE, Suivante de Mariane.

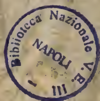
MONSIEUR LOYAL, Sergent.

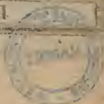
UN EXEMPT.

FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

La Scene est à Paris.

L'IM-


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E. III



Brisart d. *J. Sauvé f.*

L'IMPOSTEUR





L'IMPOSTEUR.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, & FLIPOTE ſa Servante ; ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLEANTE.

M. PERNELLE.



LONS, Flipote, allons, que d'eux
e me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a
peine à vous ſuivre.

M. PERNELLE.

Laiſſez, ma Bru, laiſſez ; ne venez pas plus loin;
Ce ſont toutes façons, dont je n'ay pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma Mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte?

M. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-cy,
Et que de me complaire, on ne prend nul soucy.
Oui, je sors de chez-vous fort mal édifiée ;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien ; chacun y parle haut ;
Et c'est, tout justement, la Cour du Roy Petaut.

DORINE.

Si...

M. PERNELLE.

Vous estes, Ma Mie, une Fille Suivante
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente.
Vous vous meslez sur tout de dire vostre avis.

DAMIS.

Mais....

M. PERNELLE.

Vous estes un sot en trois lettres, mon Fils;
C'est moy qui vous le dis, qui suis vôtre grand'Mere,
Et j'ay prédit cent Fois à mon Fils vostre Pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant Garnement,
Et ne luy donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croy...

M. PERNELLE.

Mon Dieu, sa Sœur, vous faites la discrette ;
Et vous n'y touchez pas tant vous semblez doucette :
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez sous-chappe, un train que je hais fort,

ELMIRE.

Mais, ma Mere...

M. PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaise ;
Vostre conduite en tout, est tout-à fait mauvaise :
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte Mere en usoit beaucoup mieux.

Vous estes dépenciere, & cét état me blesse,
Que vous alliez vestuë ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son Mary veut plaire seulement,
Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, aprés tout...

M. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son Frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous révere;
Mais enfin, si j'estois de mon Fils son Epoux,
Je vous prîrois bien fort, de n'entrer point chez-nous.
Sans cesse vous preschez des Maximes de vivre,
Qui par d'honnestes Gens ne se doivent point suivre:
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne masche point ce que j'ay sur le cœur.

DAMIS.

Vostre Monsieur Tartuffe, est bien-heureux sans doute...

M. PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un Fou comme vous.

DAMIS.

Quoy! je souffriray moy, qu'un Cagot de Critique,
Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce Critique zelé.

M. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon Fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma Mere, il n'eſt Pere ny rien;
Qui me puiſſe obliger à luy vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur, de parler d'autre ſorte;
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une ſuite, & qu'avec ce Pié-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatroniſe;
Qu'un Gueux, qui quand il vint, n'avoit pas des ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnaiſtre,
De contrarier tout, & de faire le Maiſtre.

M. PERNELLE.

Hé mercy de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un Saint dans voſtre fantaiſie;
Tout ſon fait, croyez-moy, n'eſt rien qu'hypocriſie.

M. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A luy, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me firois, moy que ſur un bon Garant.

M. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut eſtre;
Mais pour Homme de bien je garantis le Maître.
Vous ne luy voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos veritez.
C'eſt contre le Peché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intereſt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Ouy; mais pourquoy ſur tout, depuis un certain temps,

Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante ceans?
En quoy blesse le Ciel une visite honneste,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la teste?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
Je croy que de Madame il est, ma foy, jalous.

M. PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites:
Ce n'est pas luy tout seul qui blâme ces visites;
Tout ce tracas qui suit les Gens que vous hantez,
Ces Carosses sans cesse à la Porte plantez,
Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empescher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si pour les sots discours où l'on peut estre mis,
Il faloit renoncer à ses meilleurs Amis;
Et quand mesme on pourroit se resoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la Médisance il n'est point de rampart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné nostre Voisine, & son petit Epous,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toûjours sur autruy les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autruy, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,

Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagez
De ce blâme public dont ils sont trop chargez.

M. PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne sont rien à l'affaire :
On sçait qu'Orante méne une vie exemplaire ;
Tous ses soins vont au Ciel, & j'ay sceu par des Gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient ceans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette Dame est bonne ;
Il est vray qu'elle vit en austere Personne ;
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zele ardent,
Et l'on sçait qu'elle est Prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joüy de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au Monde qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usez, déguiser la foiblesse.
Ce sont-là les retours des Coquettes du temps.
Il leur est dur de voir deserter les Galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquietude
Ne voit d'autre recours que le mestier de Prude ;
Et la severité de ces Femmes de bien,
Censure toute chose, & ne pardonne à rien :
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sçauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs,
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

M. PERNELLE.

Voila les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
Ma Bru, l'on est, chez vous, contrainte de se taire ;
Car, Madame à jaser, tient le dé tout le jour :
Mais enfin, je prétens discourir à mon tour.

Je vous dy que mon Fils n'a rien fait de plus ſage ;
Qu'en recueillant chez ſoy ce devot Perſonnage ;
Que le Ciel au beſoin l'a ceans envoyé ,
Pour redreſſer à tous voſtre eſprit fourvoyé ;
Que pour voſtre ſalut vous le devez entendre ,
Et qu'il ne reprend rien , qui ne ſoit à reprendre.
Ces viſites , ces Bals , ces Converſations ,
Sont du malin Eſprit , toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuſes paroles ,
Ce ſont propos oiſifs , chanſons & fariboles ;
Bien ſouvent le Prochain en a ſa bonne part ,
Et l'on y ſçait médire & du tiers & du quart.
Enfin les Gens cenſez ont leurs teſtes troublées ,
De la confuſion de telles aſſemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien ,
C'eſt veritablement la Tour de Babylone ,
Car chacun y babille , & tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'Hiſtoire où ce point l'engagea . . .
Voila-t-il pas Monſieur qui ricane déja ?
Allez chercher vos Fous qui vous donnent à rire ,
Et ſans. .. Adieu , ma Bru , je ne veux plus rien dire.
Sçachez que pour ceans j'en rabats de moitié ,
Et qu'il fera beau temps , quand j'y mettray le pié.

Donnant un ſoufflet à Flipote.

Allons , vous , vous rêvez , & bayez aux Corneilles ;
Jour de Dieu , je ſçauray vous frotter les oreilles ;
Marchons gaupe , marchons.



SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JE n'y veux point aller ;
De peur qu'elle ne vinst encor me quereller;
Que cette bonne Femme...

DORINE.

Ah ! certes, c'est dommage ;
Qu'elle ne vous oüist tenir un tel langage ;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à luy donner ce nom.

CLEANTE.

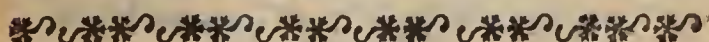
Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paroist coëffée !

DORINE.

Oh vrayment tout cela n'est rien au pris du Fils ;
Et si vous l'aviez veu, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pié d'Homme sage,
Et pour servir son Prince il montra du courage :
Mais il est devenu comme un homme hébesté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entesté.
Il l'appelle son Frere, & l'aime dans son ame
Cent fois plus qu'il ne fait Mere, Fils, Fille. & Femme ;
C'est de tous ses secrets l'unique Confident,
Et de ses actions le Directeur prudent ;
Il le choye, il l'embrasse ; & pour une Maistresse,
On ne sçauroit, je pense avoir plus de tendresse.
» A table au plus haut bout, il veut qu'il soit assis ;
» Avec joye il l'y voit manger autant que six ;
» Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cede ;
» Et s'il vient à rotter il luy dit, Dieu vous aide.

C'est une servante qui parle.

Enfin il en est fou ; c'est son tout, son Héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos ;
Ses moindres actions luy semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour luy des Oracles.
Luy qui connoist sa dupe, & qui veut en joüir,
Par cent dehors fardez, a l'art de l'éblouïr,
Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au Fat, qui luy sert de Garçon,
Qui ne se mesle aussi de nous faire leçon.
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos Rubans, nostre Rouge, & nos Mouches.
Le traistre, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un Mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous meslions, par un crime effroyable,
Avec la Sainteté, les parures du Diable.



SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous estes bien-heureux, de n'estre point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ay veu, mon Mary, cõme il ne m'a point veuë,
Je veux aller là-haut attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moy je l'attens icy pour moins d'amusement,
Et je vais luy donner le bon jour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur, touchez-luy quelque chose;
J'ay soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose ;

Qu'il oblige mon Pere à des détours si grans ;
Et vous n'ignorez pas quel interest j'y prens.
Si mesme ardeur enflame & ma Sœur, & Valere,
La Sœur de cet Amy, vous le sçavez, m'est chere !
Et s'il falloit . . .

DORINE.

Il entre.



SCENE IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! mon Frere, bon-jour,

CLEANTE.

Je sortois, & j'ay joye à vous voir de retour :
La Campagne à present n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, mon Beau-frere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'oster de soucy,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'icy.
Tout s'est-il ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait ceans ? comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fiévre jusqu'au soir,
Avec un mal de teste étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au Soupé toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de teste estoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, luy tout seul, devant elle;
Et fort devotement il mangea deux Perdrix,
Avec une moitié de Gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entiere;
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empeschoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour prés d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable;
Il passa dans sa Chambre, au sortir de la Table;
Et dans son lit, bien chaud, il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se resolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tost.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,

Beut à son déjeuné, quatre grands coups de Vin.

ORGON.

Le pauvre Homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.



SCENE V.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Vostre nez, mon Frere, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous diray tout-franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un Homme ait un charme aujourd'huy
A vous faire oublier toutes choses pour luy ?
Qu'aprés avoir chez vous reparé sa misere,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon Beaufrere ;
Vous ne connoissez pas celuy dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez :
Mais enfin, pour sçavoir quel Homme ce peut estre....

ORGON.

Mon Frere, vous seriez charmé de le connoistre,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un Homme... qui... ha... un Homme...
un Homme enfin.

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier, regarde tout le monde.
Ouy, je deviens tout autre avec son entretien.
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiez il détache mon ame;
Et je verrois mourir, Frere, Enfans, Mere, & Femme,
Que je m'en soucîrois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon Frere, que voila!

ORGON.

Ha, si vous aviez veu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour luy l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moy, se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priere;
Il faisoit des soûpirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lors que je sortois, il me devançoit viste,
Pour m'aller à la Porte offrir de l'Eau-beniste.
Instruit de son Garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il estoit,
Je luy faisois des dons; mais avec modestie,
Il me vouloit toûjours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
Je ne merite pas de vous faire pitié;
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux Pauvres, à mes yeux il alloit le répandre.
Enfin le Ciel, chez moy, me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là, tout semble y prosperer.
Je voy qu'il reprend tout, & qu'à ma Femme mesme,
Il prend pour mon honneur un interest extrême;
Il m'avertit des Gens qui luy font les yeux doux,
Et plus que moy six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele;
Il s'impute à peché la moindre bagatelle;

Un rien preſque ſuffit pour le ſcandaliſer,
Juſques là qu'il ſe vint l'autre jour accuſer
D'avoir pris une Puce en faiſant ſa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu, vous eſtes fou, mon Frere, que je croy;
Avec de tels diſcours vous mocquez-vous de moy?
Et que pretendez-vous que tout ce badinage?...

ORGON.

Mon Frere, ce diſcours ſent le libertinage.
Vous en eſtes un peu dans voſtre ame entiché;
Et comme je vous l'ay plus de dix fois preſché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voila de vos pareils le diſcours ordinaire.
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux,
C'eſt eſtre libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines ſimagrées,
N'a ny reſpect, ny foy pour les choſes ſacrées.
Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur;
Je ſçay comme je parle, & le Ciel voit mon cœur,
De tous vos Façonniers on n'eſt point les Eſclaves,
Il eſt de Faux Devots, ainſi que de faux Braves:
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais Braves ſoient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrais Devots qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Hé quoy! vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'Hypocriſie, & la Devotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre meſme honneur au maſque qu'au viſage?
Egaler l'artifice à la ſincerité;
Confondre l'apparence avec la verité;

Eſtimer

Eſtimer le Fantoſme autant que la Perſonne ;
Et la fauſſe monnoye, à l'égal de la bonne ?
Les Hommes, la pluſpart, ſont étrangement faits !
Dans la juſte nature on ne les voit jamais,
La raiſon a pour eux des bornes trop petites.
En chaque Caractere ils paſſent ſes limites ;
Et la plus noble choſe, ils la gaſtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit en paſſant, mon Beaufrere

ORGON.

Ouy, vous eſtes, ſans doute, un Docteur qu'on
revere ;
Tout le Sçavoir du monde eſt chez vous retiré ;
Vous eſtes le ſeul Sage, & le ſeul éclairé,
Un Oracle, un Caton, dans le Siecle où nous ſommes,
Et prés de vous ce ſont des Sots, que tous les Hom-
mes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon Frere, un Docteur reveré,
Et le Sçavoir chez moy, n'eſt pas tout retiré.
Mais en un mot je ſçay, pour toute ma ſcience,
Du faux, avec le vray, faire la difference :
Et comme je ne voy nul genre de Héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits Devots ;
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle ;
Que la ſainte ferveur d'un veritable zele ;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plaſtré d'un zele ſpecieux ;
Que ces francs Charlatans, que ces devots de Place ;
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les Mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces Gens, qui par une ame à l'intereſt ſoûmiſe,
Font de Devotion meſtier & marchandiſe.

Et veulent acheter credit & dignitez,
A prix de faux clin d'yeux, & d'élans affectez ?
Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'un ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et preschent la retraite au milieu de la Cour,
Qui sçavent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foy, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'interest du Ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur aspre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revere,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroistre ;
Mais les Devots de cœur sont aisez à connoistre.
Nostre Siecle, mon Frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est débatu,
Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur Devotion est humaine, & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions, qu'ils reprennent les nostres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appuy,
Et leur ame est portée à juger bien d'autruy ;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit pour tous soins, se méler de bien vivre.
Jamais contre un Pecheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au Peché seulement,

Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
Les interests du Ciel, plus qu'il ne veut luy-même.
Voila mes Gens, voila comme il en faut user,
Voila l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Vôtre Homme, à dire vray, n'est pas de ce modele,
C'est de fort bonne-foy que vous vantez son zele,
Mais par un faux éclat je vous crois éblouï.

ORGON.

Monsieur mon cher Beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Ouï.

ORGON.

Je suis vostre valet.

Il s'en veut aller.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon Frere,
Laissons-là ce discours. Vous sçavez que Valere,
Pour estre vostre Gendre a parole de vous.

ORGON.

Ouï.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux?

ORGON.

Il est vray.

CLEANTE.

Pourquoy donc en differer la feste?

ORGON.

Je ne sçai.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en teste?

ORGON.

Peut-estre.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à vostre foy?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croy,
Ne vous peut empeſcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loüé.

CLEANTE.

Mais que luy reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt neceſſaire
De ſçavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a voſtre foy. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE.

Pour ſon amour, je crains une diſgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

ARIANE.

MARIANE.

Mon Pere.

ORGON.

Approchez. J'ay dequoy
Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Il regarde dans un petit Cabinet. Je voy
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre :
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus nous voila bien J'ay, Mariane, en vous,
Reconnu, de tout temps, un esprit assez doux ;
Et de tout temps aussi vous m'avez esté chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de Pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma Fille, & pour le meriter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe nostre Hoste.

MARIANE.

Qui moy?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Helas! j'en diray, moy, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites moy donc, ma Fille,
Qu'en toute sa Personne un haut merite brille,
Qu'il touche vostre cœur, & qu'il vous seroit doux
De le voir par mon choix, devenir vostre Epoux.
Eh? *Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaist-il?

ORGON.

Quoy?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon Pere, que je dise,
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir par vostre choix, devenir mon Epoux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon Pere, je vous jure;
Pourquoy me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une verité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aye arresté.

MARIANE.

Quoy ! vous voulez, mon Pere....

ORGON.

Oüy, je pretens, ma Fille,
Unir par vostre hymen, Tartuffe à ma Famille.
Il sera vostre Epoux, j'ay résolu cela ;
Et comme sur vos vœux je....



SCENE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse, est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vrayment, je ne sçay pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ay traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoy donc, la chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,
Que vous-mesme, Monsieur, je ne vous en croy
point.

ORGON.

Je sçay bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Ouy, ouy, vous nous contez une plaisante Histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma Fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, Ne croyez point à Monsieur vostre Pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis....

DORINE.

Non, vous avez beau faire.
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux....

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous.
Quoy! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'Homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir....

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris ceans certaines privautez
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, Mamie.

DORINE

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous suplie.
Vous moquez-vous des Gens, d'avoir fait ce complot?
Vostre Fille n'est point l'affaire d'un Bigot,
Il a d'autres emplois ausquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte un telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout vostre bien,
Choisir un Gendre gueux....

ORGON.

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sçachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le révere.
Sa misere est sans doute une honneste misere.
Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puis qu'enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporolles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra luy donner les moyens
De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.
Ce sont Fiefs qu'à bon titre au Païs on renomme;
Et tel que l'on le voit il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Ouy, c'est luy qui le dit; & cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la Pieté.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prosner son nom & sa naissance;
Et l'humble procedé de la Devotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoy bon cet orgueil ? .... Mais ce discours vous blesse:
Parlons de sa Personne, & laissons sa Noblesse.
Ferez-vous possesseur sans quelque peu d'ennuy,
D'une Fille comme elle, un Homme comme luy ?
Et ne devez-vous pas songer aux bien-seances,
Et de cette union prévoir les consequences ?
Sçachez que d'une Fille on risque la vertu,
Lors que dans son Hymen son goust est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honneste Personne,
Dépend des qualitez du Mary qu'on luy donne;
Et que ceux dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs Fémmes,souvent, ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'estre fidelle
A de certains Maris faits d'un certain modelle;
Et qui donne à sa Fille un Homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.

Songez à quel peril voſtre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux, de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma Fille, à ces chanſons;
Je ſçay ce qu'il vous faut, & je ſuis voſtre Pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valere:
Mais outre qu'à joüer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'eſtre un peu libertin,
Je ne remarque point qu'il hante les Egliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour eſtre apperceus?

ORGON.

Je ne demande pas voſtre avis là-deſſus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre eſt le mieux du monde,
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos deſirs,
Et ſera tout confit en douceurs, & plaiſirs.
Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
Comme deux vrais Enfans, comme deux Tourterelles
A nul fâcheux debat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de luy tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un Sot, je vous aſſeure.

ORGON.

Oüais, quels diſcours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que voſtre Fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre, & ſongez à vous taire,
Sans mettre voſtre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour vostre interest.

Elle l'interrompt toûjours au moment qu'il se retourne pour parler à sa Fille.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaist.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit ....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-mesme.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vostre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience;

ORGON.

Que de vous laisser faire une telle alliance.
Te Tairas-tu, Serpent, dont les traits effrontez....

DORINE.

Ah! vous estes Devot, & vous vous emportez?

ORGON.

Ouy, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et, tout resolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou ... Suffit. * Comme sage,
J'ay pesé mûrement toutes choses * *Se retournant vers sa Fille.*

DORINE.

J'enrage.

De ne pouvoir parler. *Elle se taist lors qu'il tourne la teste.*

ORGON.

Sans estre Damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte . . . .

DORINE.

Ouy, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois mesme aucune sympathie
Pour tous les autres dons.... *Il se tourne devant elle, & la regarde les bras croisez.*

DORINE.

La voila bien lottie.

Si j'estois en sa place, un Homme asseurément
Ne m'épouseroit pas de force, impunément ;
Et je luy ferois voir bien-tost, aprés la feste,
Qu'une Femme a toûjours une vengeance preste.

ORGON.

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

Dequoy vous plaignez-vous ? je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moy-même.

ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême, *Il se*
Il faut que je luy donne un revers de ma main. *met en posture de luy donner un soufflet, & Dorine à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.*
Ma Fille, vous devez approuver mon dessein . . . .
Croire que le Mary.... que j'ay sceu vous élire . . . .
Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ay rien à me dire.

ORGON.

Encor un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaist pas, moy.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foy.

ORGON.

Enfin, ma Fille, il faut payer d'obeïssance,
Et montrer, pour mon choix, entiere déference.

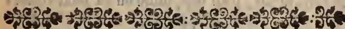
DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel Epoux.

Il luy veut donner un soufflet, & la manque.

ORGON.

Vous avez-là, ma Fille, une peste avec vous,
Avec qui sans peché, je ne sçaurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.



SCENE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites moy, la parole?
Et faut-il qu'en cecy je fasse vostre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un Pere absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoy?

DORINE.

Luy dire qu'un cœur n'aime point par autruy?
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour luy;
Qu'estant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à luy, que le Mary doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour luy si charmant,
Il le peut épouser sans nul empeschement.

MARIANE.

Un Pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ay jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ay-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sçais-tu pas, pour luy, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sçay-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet Amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont sçeu trop éclater.

DORINE.

Enfin vous l'aimez donc?

MARIANE.

Ouy, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le croy,

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariez ensemble ?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc vostre attente ?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort-bien. C'est un recours où je ne songeois pas ;
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.
Le remede sans doute est merveilleux. J'enrage,
Lors que j'entens tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rens !
Tu ne compâtis point aux déplaisirs des Gens.

DORINE.

Je ne compâtis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? si j'ay de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en garday-je pas pour les feux de Valere ?
Et n'est-ce pas à luy de m'obtenir d'un Pere ?

DORINE.

Mais quoy ! si vostre Pere est un Bouru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entierement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrestée,
La faute à vostre Amant doit-elle estre imputée ?

MARIANE.

Mais par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Feray-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?

Sortiray-je pour luy, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du Sexe, & du devoir de Fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Estre à Monsieur Tartuffe; & j'aurois quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le Party, de soy-mesme, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! Oh, oh, n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, Monsieur Tartuffe à bien prendre la chose,
N'est pas un Homme, non, qui se mouche du pié,
Et ce n'est pas peu d'heur, que d'estre sa Moitié.
Tout le monde déja de gloire le couronne;
Il est Noble chez luy, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleury;
Vous vivrez trop contente avec un tel Mary.

MARIANE.

Mon Dieu....

DORINE.

Quelle allegresse aurez-vous dans vostre ame,
Quand d'un Epoux si beau vous vous verrez la Femme!

MARIANE.

Ha, cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moy du secours.
C'en est fait je me rens, & suis preste à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une Fille obeïsse à son Pere,
Voulût-il luy donner un Singe pour Epous.
Vostre sort est fort beau, dequoy vous plaignez-vous?
Vous irez par le Coche en sa petite Ville,
Qu'en Oncles, & Cousins, vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau Monde on vous fera venir.

Voũt irez visiter, pour vostre bien-venuë,
Madame la Baillive, & Madame l'Eleuë,
Qui d'un Siege pliant vous feront honorer.
Là, dans le Carnaval, vous pourrez esperer [tes,
Le Bal, & la Grand'Bande, à sçavoir, deux Muset-
Et, par fois, Fagotin, & les Marionettes;
Si pourtant vostre Epoux....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plûtost songe à me secourir.

DORINE.

Je suis vostre Servante.

MARIANE.

Eh, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre Fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux declarez....

DORINE.

Point, Tartuffe est vostre Homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sçais qu'à toy toûjours je me suis confiée.
Fay-moy....

DORINE.

Non; vous serez, ma foy, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puis que mon sort ne sçauroit t'émouvoir,
Laisse-moy desormais toute à mon desespoir.
C'est de luy que mon cœur empruntera de l'aide.
Et je sçay de mes maux l'infaillible remede.

Elle veut s'en aller.

DORINE.

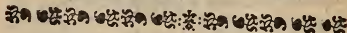
Hé, la, la, revenez, je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empescher.... Mais voicy Valere vostre Amant.



SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoy?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon Pere s'est mis en teste ce dessein.

VALERE.

Vostre Pere, Madame....

MARIANE.

A changé de visée.
La chose vient par luy de m'estre proposée.

VALERE.

Quoy, serieusement?

MARIANE.

Ouy, serieusement;

Il s'eſt, pour cet hymen, declaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où voſtre ame s'arreſte,
Madame ?

MARIANE.

Je ne ſçay.

VALERE.

La réponſe eſt honneſte.
Vous ne ſçavez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non ?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous ?

VALERE.

Je vous conſeille, moy, de prendre cet Epous.

MARIANE.

Vous me le conſeillez ?

VALERE.

Ouy.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.
Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçoy.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le ſuivre, je croy.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert voſtre ame.

VALERE.

Moy, je vous l'ay donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moy, je le ſuivray, pour vous faire plaiſir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de cecy réüssir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? & c'estoit tromperie ;
Quand vous . . . .

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celuy que pour Epoux on me veut presenter :
Et je declare, moy, que je prétens le faire,
Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déja vos resolutions ;
Et vous vous saisissez d'un pretexte frivole,
Pour vous authoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vray, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute, & vostre cœur
N'a jamais eu pour moy de veritable ardeur.

MARIANE.

Helas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Ouy, ouy, permis à moy ; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut estre, en un pareil dessein ;
Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le merite . . . .

VALERE.

Mon Dieu, laissons-là le merite ;
J'en ay fort peu sans doute, & vous en faites foy :
Mais j'espere aux bontez qu'une autre aura pour moy ;
Et j'en sçay de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à reparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande, & de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y feray mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage noſtre gloire :
Il faut à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort-bien, & d'un chacun il doit eſtre approuvé.
Hé quoy! vous voudriez qu'à jamais dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flâme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moy, c'eſt ce que je ſouhaite:
Et je voudrois déja que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Ouy.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter;
Madame, & de ce pas je vais vous contenter

Il fait un pas pour s'en aller, & revient toûjours.

MARIANE.

Fort-bien.

VALERE.

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Ouy.

VALERE.

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à vostre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE.

Suffit ; vous allez estre à point nommé servie.

MARIANE.

Tant-mieux.

VALERE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne-heure.

VALERE.

Il s'en va ; & lors qu'il est vers la porte, il se retourne.

Euh !

MARIANE.

Quoy ?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE.

Moy ? vous resvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moy, je pense
Que vous perdez l'esprit par vostre extravagance ;
Et je vous ay laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola, Seigneur Valere.

Elle va l'arrester par le bras ; & luy fait mine de grande resistance.

VALERE.

Hé, que veux-tu, Dorine ?

DORINE.

Venez icy.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arreſtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'eſt un point reſolu.

DORINE.

Ah !

MARIANE.

Il ſouffre à me voir, ma preſence le chaſſe ;
Et je feray bien mieux de luy quitter la place.

DORINE.

Elle quitte Valere, & court à Mariane.

A l'autre. Où courez-vous ?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voy bien que ma veuë eſt pour elle un ſupplice ;
Et ſans doute il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE.

Elle quitte Mariane, & court à Valere.

Encor ? Diantre ſoit fait de vous, ſi je le veux.
Ceſſez ce badinage, & venez-çà tous deux.

Elle les tire l'un & l'autre.

VALERE.

Mais quel eſt ton deſſein ?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.
Estes-vous fou d'avoir un pareil démélé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE.

Estes-vous folle, vous, de vous estre emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas veu la chose, & comme il m'a traitée ?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'estre vostre Epoux, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoy donc me donner un semblable conseil ?

VALERE.

Pourquoy m'en demander sur un sujet pareil ?

DORINE.

Vous estes fous tous deux. Cà, la main, l'un & l'autre.
Allons, vous.

VALERE

En donnant sa main à Dorine,

A quoy bon ma main ?

DORINE.

Ah ! ça, la vostre.

MARIANE.

En donnant aussi sa main.

Dequoy sert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu, viste, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALERE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,

Et regardez un peu les Gens sans nulle haine.

Mariane tourne l'œil sur Valere, & fait un petit soûris.

DORINE.

A vous dire le vray, les Amans sont bien fous ?

VALERE.

Ho-çà, n'ay-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et pour n'en point mentir n'estes-vous pas méchante,
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous,n'estes-vous pas l'Homme le plus ingrat...?

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux Mariage.

MARIANE.

Dy-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Vôtre Pere se moque, & ce sont des chansons.
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prestiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remedie.
Tantost vons payerez de qeelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des delais.
Tantost vous payerez de presages mauvais :
Vous aurez fait d'un Mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque Miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à luy,
On ne vous peut lier, que vous ne disiez ouy.
Mais pour mieux réüssir, il est bon ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

à Valere. Sortez, & ſans tarder, employez vos Amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de ſon Frere,
Et dans noſtre Party jetter la Belle-Mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous preparions tous,
Ma plus grande eſperance, à vray dire, eſt en vous.

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous répons pas des volontez d'un Pere;
Mais je ne ſeray point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe! & quoy que puiſſe oſer....

DORINE.

Ah! jamais les Amans ne ſont las de jaſer.
Sortez, vous dy-je.

Il fait un pas, & revient.

VALERE.

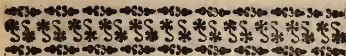
Enfin....

DORINE.

Quel caquet eſt le voſtre!
Tirez de cette part; & vous tirez de l'autre.

Les pouſſant chacun par l'épaule.

Fin du ſecond Acte.

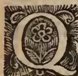


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.



UE la Foudre, sur l'heure, acheve mes destins;
Qu'on me traite par tout, du plus grand des Faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arreste,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma teste.

DORINE.

De grace moderez un tel emportement;
Vostre Pere n'a fait qu'en parler simplement:
On n'execute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long, du projet, à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce Fat j'arreste les complots,
Et qu'à l'oreille un peu, je luy dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout doux; envers luy, comme envers vostre Pere,
Laissez agir les soins de vostre Belle-Mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque credit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! la chose seroit belle.

Enfin voſtre intereſt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le ſonder,
Sçavoir ſes ſentimens, & luy faire connaiſtre
Quels fâcheux démêlez il pourra faire naiſtre;
S'il faut qu'à ce deſſein il preſte quelque eſpoir.
Son Valet dit qu'il prie, & je n'ay pû le voir,
Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en alloit deſcendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laiſſez l'attendre.

DAMIS.

Je puis eſtre preſent à tout cet entretien.

DORINE.

Point, il faut qu'ils ſoient ſeuls.

DAMIS.

Je ne luy diray rien.

DORINE.

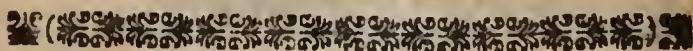
Vous vous moquez, on ſçait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vray moyen de gaſter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, ſans me mettre en courroux;

DORINE,

Que vous eſtes fâcheux! il vient, retirez-vous.



SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE;

TARTUFFE, apercevant Dorine.

Laurent, ſerrez ma haire, avec ma Diſcipline,
Et priez que toûjours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Priſonniers
Des aumônes que j'ay partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire. . . ?

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler prenez-moy ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce Sein, que je ne sçaurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous estes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair, sur vos sens, fait grande impression ?
Certes, je ne sçay pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moy, je ne suis pas si prompte ;
Et je vous verrois nû du haut jusques en bas ;
Que toute vostre peau ne me tenteroit pas.

TATUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie ;
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moy qui vais vous laisser en répos ;
Et je n'ay seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette Sale basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas ! tres-volontiers.

DORINE *en soy-mesme.*

Comme il se radoucit !
Ma foy, je suis toûjours pour ce que j'en ay dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bien-tost ?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.

Ouy, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.



SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUe le Ciel à jamais par sa toute bonté,
Et de l'ame, & du corps vous donne la santé ;
Et benisse vos jours autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux :
Mais prenons une Chaise, afin d'estre un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment, de vostre mal, vous sentez-vous remise ?

ELMIRE.

Fort-bien ; & cette fiévre a bien-tost quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le merite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'enhaut :
Mais je n'ay fait au Ciel nulle devote instance,
Qui n'ait eu pour objet vostre convalescence.

ELMIRE.

Vostre zele pour moy s'est trop inquieté.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir vostre chere santé ;
Et pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la Charité Chrestienne;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontez.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne meritez.

ELMIRE.

J'ay voulu vous parler en secret d'une affaire.
Et suis bien aise icy qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravy de mesme; & sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir, seul-à-seul, avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ay demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moy, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout vostre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire serment, que les bruits que je fais,
Des visites qu'icy reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plûtost d'un transport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prens bien aussi,
Et croy que mon salut vous donne ce soucy.

TARTUFFE.

Il luy serre les bouts des doigts.

Ouy, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf, vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excés de zele.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plûtost....

Il luy met la main sur le genoux.

ELMIRE.

Que fait là vostre main?

TARTUFFE.

Je taste vostre habit, l'estoffe en est moüelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez, je suis fort chatoüilleuse.

Elle recule sa Chaise, & Tartuffe rapproche la sienne.

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce Point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'huy, d'un air miraculeux;
Jamais, en toute chose, on n'a veu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vray Mais parlons un peu de nostre affaire.
On tient que mon Mary veut dégager sa foy,
Et vous donner sa Fille, Est il vray? dites-moy.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots: mais, Madame, à vray dire,
Ce n'est pas le bonheur aprés quoy je soûpire;
Et je vois autre-part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la Terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moy, je croy qu'au Ciel tendent tous vos soûpirs,
Et que rien icy bas, n'arreste vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux Beautez eternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent estre charmez
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formez.

Ses

Ses attraits refléchis brillent dans vos pareilles :
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur vostre face épanché des beautez,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportez ;
Et je n'ay pû vous voir, parfaite Creature,
Sans admirer en vous l'Auteur de la Nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des Portraits où luy-mesme il s'est peint.
D'abord j'apprehenday que cette ardeur secrette
Ne fût du noir Esprit une surprise adroite ;
Et mesme à fuir vos yeux, mon cœur se resolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô Beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'estre point coupable ;
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande ;
Que d'oser de ce cœur, vous adresser l'offrande ;
Mais j'attens en mes vœux tout de vostre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine, ou ma beatitude ;
Et je vais estre enfin, par vostre seul Arrest,
Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaist.

ELMIRE.

La declaration est tout-à-fait galante ;
Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux vostre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un Devot comme vous, & que par tout on nomme....

TARTUFFE.

Ah ! pour estre Devot, je n'en suis pas moins homme ;
Et lors qu'on vient à voir vos celestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sçay qu'un tel discours de moy paroist étrange ;
Mais, Madame, aprés tout, je ne suis pas un Ange ;

Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dés que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon interieur vous fustes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la resistance où s'obstinoit mon cœur:
Elle surmonta tout, jeusnes, prieres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du costé de vos charmes.
Mes yeux, & mes soûpirs, vous l'ont dit mille fois;
Et pour mieux m'expliquer, j'employe icy la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu benigne,
Les tribulations de vostre Esclave indigne;
S'il faut que vos bontez veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon neant daignent se ravaler,
J'auray toûjours pour vous, ô suave merveille,
Une devotion à nulle autre pareille.
Vostre honneur, avec moy, ne court point de hazard
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tout ces Galans de Cour, dont les Femmes sont foles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles.
De leurs progrés sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrette, en qui l'on se confie,
Des-honnore l'Autel où leur cœur sacrifie:
Mais les Gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toûjours on est seûr du secret.
Le soin que nous prenons de nostre renommée,
Répond de toute chose à la Personne aimée:
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nostre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoûte dire, & vostre Rethorique
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'apprehendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon Mary cette galante ardeur?

Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte,
Ne puſt bien alterer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je ſçay que vous avez trop de benignité,
Et que vous ferez grace a ma temerité;
Que vous m'excuſerez ſur l'humaine foibleſſe
Des violens tranſports d'un amour qui vous bleſſe;
Et conſidererez, en regardant voſtre air,
Que l'on n'eſt pas aveugle, & qu'un Homme eſt de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-eſtre;
Mais ma diſcretion ſe veut faire pareſtre.
Je ne rediray point l'affaire à mon Epoux:
Mais je veux en revanche une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout-franc, & ſans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane,
De renoncer vous-meſme à l'injuſte pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir voſtre eſpoir:
Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *ſortant d'un petit Cabinet, où il s'eſtoit retiré.*

Non, Madame, non, cecy, doit ſe répandre.
J'eſtois en cet endroit, d'où j'ay pû tout entendre,
Et la bonté du Ciel m'y ſemble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un Traiſtre qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De ſon hypocriſie, & de ſon inſolence;

A détromper mon Pere, & luy mettre en plein jour,
L'ame d'un Scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à meriter la grace où je m'engage.
Puis que je l'ay promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un Mary n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et pour faire autrement, j'ay les miennes aussi.
Le vouloir épargner, est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa Cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de desordre chez nous.
Le Fourbe, trop long-temps, a gouverné mon Pere,
Et desservi mes feux avec ceux de Valere.
Il faut que du Perfide il soit desabusé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion, je luy suis redevable,
Et pour la negliger, elle est trop favorable.
Ce seroit meriter qu'il me la vinst ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

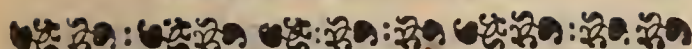
ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaist, il faut que je me croye.
Mon ame est maintenant au comble de sa joye;
Et vos discours en vain pretendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider d'affaire;
Et voicy justement dequoy me satisfaire.





SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

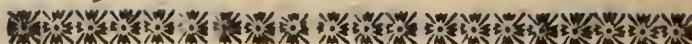
DAMIS.

NOus allons regaler, mon Pere, voſtre abord,
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous eſtes bien payé de toutes vos careſſes;
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoiſt vos tendreſſes.
Son grand zele, pour vous, vient de ſe declarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous des-honorer,
Et je l'ay ſurpris là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flame
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Vouloit, à toute force, en garder le ſecret:
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Ouy, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un Mary traverſer le repos;
Que ce n'eſt point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit, pour nous, de ſçavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque credit.





SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! est-il croyable?

TARTUFFE.

Ouy, mon Frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux Pecheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand Scelerat qui jamais ait esté.
Chaque instant de ma vie est chargé de soüillures,
Elle n'est qu'un amas de crimes, & d'ordures;
Et je voy que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ay garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez vostre courroux,
Et comme un Criminel, chassez-moy de chez vous.
Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aye encor merité davantage.

ORGON *à son Fils.*

Ah! traistre, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoy! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tay-toy, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.

Pourquoy, ſur un tel fait, m'eſtre ſi favorable ?
Sçavez-vous, aprés tout, dequoy je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon Frere, à mon exterieur ?
Et pour tout ce qu'on voit, me croyez vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, helas ! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un Homme de bien ;
Mais la verité pure, eſt que je ne vaux rien.

S'adreſſant à Damis.

Ouy, mon cher Fils, parlez, traitez-moy de perfide ;
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moy de noms encor plus deteſtez ;
Je n'y contredis point, je les ay meritez,
Et j'en veux à genoux ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte deuë aux crimes de ma vie.

ORGON *à Tartuffe.*

Mon Frere, c'en eſt trop. *A ſon Fils.* Ton cœur ne ſe rend point,
Traiſtre ?

DAMIS.

Quoy ! ſes diſcours vous ſéduiront au point ? . . . .

ORGON *à ſon Fils.*

Tay-toy, pendart. *à Tartuffe.* Mon Frere, eh ! levez-vous, de grace.
A ſon Fils. Infame.

DAMIS.

Il peut . . . .

ORGON.

Tay-toy.

DAMIS.

J'enrage ! Quoy, je paſſe . . . ?

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te rompray les bras.

TARTUFFE.

Mon Frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas :

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût receu pour moy la moindre égratignûre.

ORGON *à son Fils.*

Ingrat !

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace....

ORGON *à Tartuffe.*

Helas ! Vous mocquez-vous ?
A son Fils, Coquin, voy sa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoy, je....

ORGON. Paix, dis-je.

Je sçay bien quel motif, à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'huy,
Femme, Enfans, & Valets, déchaînez contre luy.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour oster de chez moy ce devot Personnage:
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me haster de luy donner ma Fille.
Pour confondre l'orgueil de toute ma Famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger.

ORGON.

Ouy, traistre; & dés ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, & vous feray connaistre,
Qu'il faut qu'on m'obeïsse, & que je suis le Maistre.
Allons, qu'on se retracte, & qu'à l'instant, frippon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moy ? de ce coquin, qui par ses impostures....

ORGON.

Ah ! tu resistes, gueux ; & luy dis des injures ?
Un baston, un baston. *à Tartuffe.* Ne me retenez pas.
à son Fils. Sus, que de ma Maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir, on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Ouy, je sortiray, mais.....

ORGON.

Viste, quittons la place.
Je te prive, pendart, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malediction.



SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte Personne !

TARTUFFE.

O Ciel pardonne-luy la douleur qu'il me donne.
à Orgon. Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir.
Je vois qu'envers mon Frere, on tâche à me noircir....

ORGON.

Helas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude....
L'horreur que j'en conçoy.... J'ay le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & croy que j'en mourray.

ORGON.

Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son Fils.

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.

Remettez-vous, mon Frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux debats;
Je regarde ceans quels grands troubles j'apporte,
Et croy qu'il est besoin, mon Frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment? Vous mocquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voy
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foy.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mesmes rapports, qu'icy vous rejettez,
Peut-estre, une autre fois, seront ils écoutez.

ORGON.

Non, mon Frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon Frere, une Femme
Aisément, d'un Mary, peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moy viste, en m'éloignant d'icy,
Leur oster tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.
Mais je sçay comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prevenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuiray vostre Epouse, & vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la frequenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye.
Ce n'est pas tout encor. pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre heritier que vous;
Et je vais de ce pas en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc Amy, que pour Gendre je prens,
M'est bien plus cher que Fils, que Femme, & que Parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

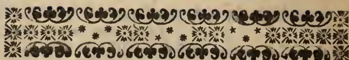
TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre Homme! Allons viste en dresser un Ecrit,
Et que puisse l'Envie en crever de dépit.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.



OUY, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à vostre gloire ;
Et je vous ay trouvé, Monsieur fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
Je passe là dessus, & prens au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé ;
N'est-il pas d'un Chrestien de pardonner l'offence,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance ?
Et devez-vous souffrir, pour vostre démêlé,
Que du Logis d'un Pere, un Fils soit exilé ?
Je vous le dis encor, & parle avec franchise ;
Il n'est petit, ny grand qui ne s'en scandalise ;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute vostre colere,
Et remettez le Fils en grace avec le Pere.

TARTUFFE.

Helas ! je le voudrois, quant à moy, de bon cœur ;
Je ne garde pour luy, Monsieur, aucune aigreur ;

Je luy pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame:
Mais l'interest du Ciel n'y sçauroit consentir;
Et s'il rentre ceans, c'est à moy d'en sortir.
Aprés son action qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale:
Dieu sçait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
A pure politique on me l'imputeroit;
Et l'on diroit par tout, que me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zele charitable;
Que mon cœur l'apprehende, & veut le ménager,
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez icy d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des interests du Ciel, pourquoy vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-luy, laissez-luy le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offences;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoy! le foible interest de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action, empeschera la gloire?
Non, non, faisons toûjours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous broüillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ay déja dit que mon cœur luy pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne:
Mais aprés le scandale, & l'affront d'aujourd'huy,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec luy.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son Pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne pretendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoistront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame interessée
Tous les biens de ce monde ont pour moy peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouïs pas;
Et si je me résous à recevoir du Pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des Gens, qui l'ayant en partage,
En fassent dans le Monde un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ay dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du Prochain.

CLEANTE.

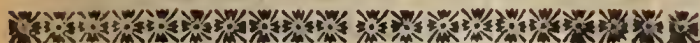
Eh, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste heritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarasser de rien,
Qu'il soit, à ses perils, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mes-use,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement, que sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin, le vray zele a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'heritier legitime?
Et s'il faut que le Ciel dans vostre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis;
Ne vaudroit-il pas mieux, qu'en Personne discrette,
Vous fissiez de ceans une honneste retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse, pour vous, le Fils de la Maison?
Croyez-moy, c'est donner de vostre prud'hommie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie;
Certain devoir pieux me demande là haut,
Et vous m'excuserez, de vous quitter si-tost.

CLEANTE.

Ah !

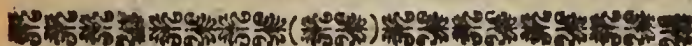


SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLEANTE.

DORINE.

De grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que son Pere a conclu pour ce soir,
La fait, à tous momens, entrer en desespoir.
Il va venir ; joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
Ce mal-heureux dessein qui nous a tous troublez.



SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ha, je me réjouïs de vous voir assemblez.
à Mariane.
Je porte, en ce Contract, dequoy vous faire rire,
Et vous sçavez déja ce que cela veut dire.

MARIANE *à genoux.*

Mon Pere, au nom du Ciel, qui connoist ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir vostre cœur,

Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obeïssance.
Ne me reduisez point, par cette dure Loy,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doy:
Et cette vie, helas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon Pere infortunée.
Si contre un doux espoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'estre à ce que j'ose aimer;
Au moins, par vos bontez, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moy du tourment d'estre à ce que j'abhore;
Et ne me portez point à quelque desespoir,
En vous servant, sur moy, de tout vostre pouvoir.

ORGON *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour luy, ne me font point de peine.
Faites-les éclater, donnez-luy vostre bien;
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne:
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un Convent dans les austeritez;
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptez.

ORGON.

Ah ! voila justement de mes Religieuses,
Lors qu'un Pere combat leurs flâmes amoureuses.
Debout. Plus vostre cœur repugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiere à meriter.
Mortifiez vos sens avec ce Mariage,
Et ne me rompez pas la teste davantage.

DORINE.

Mais quoy....

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vostre écot.
Je vous défens, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

CLEANTE.

Si par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon Frere, vos conseils sont les meilleurs du monde;
Ils sont bien raisonnez, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bõn que je n'en use pas.

ELMIRE *à son Mary.*

A voir ce que je voy, je ne sçay plus que dire,
Et vostre aveuglement fait que je vous admire.
C'est estre bien coëffé, bien prévenu de luy,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'huy.

ORGON.

Je suis vostre Valet. & crois les apparences.
Pour mon fripon de Fils, je sçay vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le desavoüer
Du trait qu'à ce pauvre Homme il a voulu jouer.
Vous estiez trop tranquille enfin, pour estre cruë,
Et vous auriez paru d'autre maniere émeuë.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que nostre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moy, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat, là dessus ne me plaist nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages;
Et ne suis point, du tout, pour ces Prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes, & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les Gens.
Me preserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une Vertu qui ne soit point diablesse,
Et croy que d'un refus la discrette froideur:
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON

Enfin je sçay l'affaire, & ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit vostre incredulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit verité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Ouy.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoy ! si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel Homme ! Au moins répondez-moy.
Je ne vous parle pas de nous ajoûter foy :
Mais supposons icy, que d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fist clairement tout voir, & tout entendre ;
Que diriez-vous alors de vostre Homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-temps dure ;
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit, je vous prens au mot. Nous verrons vostre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

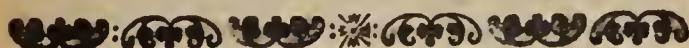
Faites-le moy venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-estre, à surprendre, il sera mal aisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soy-mê-
me.
Faites-le moy descendre; & vous, retirez-vous.
Parlant à Cleante, & à Mariane.



SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette Table, & vous mettez des-
sous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point necessaire.

ORGON.

Pourquoy sous cette Table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez faire;
J'ay mon dessein en teste, & vous en jugerez
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous en-
tende.

ORGON.

Je confesse qu'icy ma complaisance est grande;
Mais de vostre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je croy, rien à me repartir.

à son Mary qui est sous la Table.

Au moins, je vais toucher une étrange matiere,
Ne vous scandalisez en aucune maniere.
Quoy que je puisse dire, il doit m'estre permis,
Et c'est pour vous convaincre; ainsi que j'ay promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite;
Flater de son amour, les desirs effrontez,
Et donner un champ libre à ses temeritez.
Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'auray lieu de cesser dés que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrester son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;
D'épargner vostre Femme, & de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
Ce sont vos interests, vous en serez le maistre,
Et.... L'on vient; tenez-vous, & gardez de paraistre.



SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Ouy, l'on a des secrets à vous y réveler:

Mais tirez cette Porte, avant qu'on vous les dise,
Et regardez par tout, de crainte de surprise:
Une affaire pareille à celle de tantost,
N'est pas assurément icy ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est veu de surprise de mesme,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien veu que j'ay fait mes efforts
Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
De mon trouble, il est vray, j'estois si possedée,
Que de le démentir je n'ay point eu l'idée:
Mais par là, grace au Ciel, tout a bien mieux esté,
Et les choses en sont en plus de seureté.
L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
Et mon Mary, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'estre blâmée,
Me trouver icy seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'authorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-estre, à souffrir vostre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame, & vous parliez tantost d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous estes en courroux,
Que le cœur d'une Femme est mal connu de vous!
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lors que si foiblement on le voit se défendre?
Toûjours nostre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raisõ qu'on trouve à l'amour qui nous dõpte,
On trouve à l'avoüer, toûjours un peu de honte:
On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoistre assez que nostre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, nôtre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.

C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu;
Et ſur noſtre pudeur me ménager bien peu:
Mais puis que la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis, me ſerois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie. avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de voſtre cœur?
Aurois je pris la choſe ainſi qu'on m'a veu faire,
Si l'offre de ce cœur n'euſt eu dequoy me plaire?
Et lors que j'ay voulu moy-meſme vous forcer
A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre;
Que l'intereſt qu'en vous on s'aviſe de prendre,
Et l'ennuy qu'on auroit que ce nœud qu'on réſout,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'eſt ſans doute, Madame. une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bon-heur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa beatitude;
Mais ce cœur vous demande icy la liberté,
D'oſer douter un peu de ſa felicité.
Je puis croire ces mots un artifice honneſte,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'appreſte;
Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me firay point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, aprés quoy je ſoûpire,
Ne vienne m'aſſeurer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foy
Des charmantes bontez que vous avez pour moy.

ELMIRE.

Elle touſſe pour avertir ſon Mary.

Quoy! vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord épuiſer la tendreſſe?

On se tuë à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernieres faveurs on ne pousse l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on merite un bien, moins on l'ose esperer ;
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer ;
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en joüir, avant que de le croire.
Pour moy, qui crois si peu meriter vos bontez,
Je doute du bon-heur de mes temeritez ;
Et je ne croiray rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des realitez, sceu convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que vostre amour en vray Tyran agit !
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire !
Quoy de vostre poursuite, on ne peut se parer ;
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande ?
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande ?
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous, vous voyez qu'ont les Gens.

TARTUFFE.

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoy m'en refuser d'assurez témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose ;
Lever un tel obstacle, est à moy peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir vostre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrests du Ciel on nous fait tant de peur ?

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, & je sçay l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
C'est un Scelerat qui parle.
Mais on trouve avec luy des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une Science,
D'étendre les liens de nostre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de nostre intention.
De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroy,
Je vous réponds de tout, & prens le mal sur moy.
Vous toussez fort, Madame.

ELMIRE.

Ouy, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaist-il un morceau de ce jus de Reglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, & je voy bien
Que tous les jus du Monde, icy, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Ouy; plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin vostre scrupule est facile à détruire,
Vous estes asseurée icy d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
Le scandale du monde, est ce qui fait l'offence;
Et ce n'est pas pecher, que pecher en silence,

ELMIRE

ELMIRE *après avoir toussé.*

Enfin je voy qu'il faut se résoudre à ceder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puisse estre content, & qu'on veüille se rendre,
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là;
Et c'est bien malgré moy, que je franchis cela.
Mais puis que l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans;
Il faut bien s'y résoudre, & contenter les Gens.
Si ce consentement porte en soy quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit pas estre à moy.

TARTUFFE.

Ouy, Madame, on s'en charge, & la chose de soy...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la Porte, & voyez, je vous prie,
Si mon Mary n'est point dans cette Galerie.

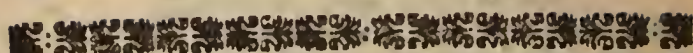
TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour luy du soin que vous prenez?
C'est un Homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ay mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
Et par tout, là-dehors ? voyez exactement.





SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la Table.*

Voila, je vous l'avouë, un abominable Homme !
Je n'en puis revenir, & tout cecy m'assomme.

ELMIRE.

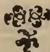
Quoy ! vous sortez si tost ? Vous mocquez-vous des Gens ?
Rentrez sous le Tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sures,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorty de l'Enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de leger ;
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hastez pas, de peur de vous méprendre.
Elle fait mettre son Mary derriere elle.





SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ay visité, de l'œil, tout cét Appartement,
Personne ne s'y trouve, & mon ame ravie . . .

ORGON. *en l'arrestant.*

Tout-doux, vous suivez trop vostre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, Ah, l'Homme de bien, vous m'en vouliez donner!
Comme aux tentations s'abandonne vostre ame!
Vous épousiez ma Fille, & convoitiez ma Femme.
J'ay douté fort long-temps, que ce fust tout de bon,
Et je croyois toûjours qu'on changeroit de ton :
Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
Je m'y tiens, & n'en veux pour moy pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout cecy ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoy, vous croyez . . .

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie ;
Dénichons de ceans, & sans ceremonie.

TARTUFFE.

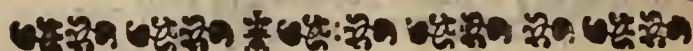
Mon dessein . . . .

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison,
Il faut, tout sur le champ, sortir de la Maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en Maître.
La Maison m'appartient, je le feray connaistre,
Et vous montreray bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ay dequoy confondre, & punir l'imposture,
Vanger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent icy de me faire sortir.



SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foy je suis confus, & n'ay pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je voy ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la Donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La Donation?...

ORGON.

Ouy, c'est une affaire faite;
Mais j'ay quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

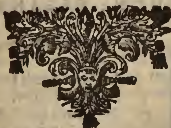
ELMIRE.

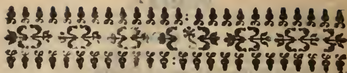
Et quoy ?

ORGON

Vous ſçaurez tout : Mais voyons au plûtoſt,
Si certaine Caſſette eſt encore là-haut.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.



OU voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que je sçay-je?

CLEANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble,
Les choses qu'on peut faire en cet évenement.

ORGON.

Cette Cassette-là me trouble entierement;
Plus que le reste encor, elle me desespere.

CLEANTE.

Cette Cassette est donc un important mystere?

ORGON.

C'est un dépost qu'Argas, cet Amy que je plains;
Luy-mesme, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des Papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachez.

CLEANTE.

Pourquoy donc les avoir en d'autres mains lâchez?

ORGON.

Ce fut par un motif de Cas de Conſcience.
J'allay droit à mon Traître en faire confidence;
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De luy donner plûtoſt la Caſſette à garder?
Afin que pour nier, en cas de quelque enqueſte,
J'euſſe d'un faux-fuyant, la faveur toute preſte,
Par où ma conſcience euſt pleine ſeureté
A faire des ſermens contre la verité.

CLEANTE.

Vous voila mal, au moins ſi j'en croy l'apparence;
Et la Donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches, pár vous, faites legerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet Homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

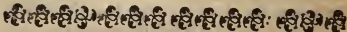
ORGON.

Quoy! ſur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moy qui l'ay receu gueuſant, & n'ayant rien...
C'en eſt fait, je renonce à tous les Gens de bien.
J'en auray deſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un Diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voila pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux temperamens.
Dans la droite raiſon, jamais n'entre la voſtre;
Et toûjours, d'un excés, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez voſtre erreur, & vous avez connu,
Que par un zele feint vous eſtiez prévenu:

Mais pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide Vaurien,
Vous confondiez les cœurs de tous les Gens de bien ?
Quoy ! parce qu'un Fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
Vous voulez que par tout on soit fait comme luy,
Et qu'aucun vray Devot ne se trouve aujourd'huy ?
Laissez aux Libertins ces sottes consequences ;
Démélez la Vertu d'avec ses apparences,
Ne hazardez jamais vostre estime trop tost,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'Imposture :
Mais au vray zele aussi n'allez pas faire injure ;
Et s'il vous faut tomber dans une extremité,
Pechez plûtost encor de cet autre costé.



SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

QUoy ! mon Pere, est-il vray qu'un Coquin vous menace ?
Qu'il n'est point de bien-fait qu'en son ame il n'efface ;
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontez, des armes contre vous ?

ORGON.

Ouy, mon Fils, & j'en sens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moy, je luy veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moy, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et pour ſortir d'affaire il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voila tout juſtement parler en vray jeune Homme.
Moderez, s'il vous plaiſt, ces tranſports éclatans;
Nous vivons ſous un Regne, & ſommes dans un temps,
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.



SCENE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLEANTE.

M. PERNELLE.

Qu'eſt-ce? j'apprens icy de terribles myſteres.

ORGON.

Ce ſont des nouveautez dont mes yeux ſont témoins;
Et vous voyez le prix dont ſont payez mes ſoins.
Je recueille, avec zele, un Homme en ſa miſere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre Frere;
De bienfaits, chaque jour, il eſt par moy chargé,
Je luy donne ma Fille, & tout le bien que j'ay;
Et dans le meſme temps, le Perfide, l'Infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma femme;

Et non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu sages;
Me chasser de mes biens, où je l'ay transferé,
Et me reduire au point d'où je l'ay retiré.

DORINE.

Le pauvre Homme!

M. PERNELLE.

Mon Fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ais voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

M. PERNELLE.

Les Gens de bien sont enviez toûjours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec vostre discours,
Ma Mere?

M. PERNELLE.

Que chez-vous ont vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on luy porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

M. PERNELLE.

Je vous l'ay dit cent fois, quand vous estiez petit.
La Vertu, dans le Monde est toûjours poursuivie,
Les Envieux mourront, mais non jamais l'Envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'huy?

M. PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de luy.

ORGON.

Je vous ay dit déja que j'ay veu tout-moy-mesme.

M. PERNELLE.

Des Esprits médisans, la malice est extrême.

ORGON

Vous me feriez damner, ma Mere. Je vous dy,
Que j'ay veu de mes yeux un crime si hardy.

M. PERNELLE

Les Langues ont toûjours du venin à répandre;
Et rien n'est icy-bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON

C'est tenir un propos de sens bien dépourveu!
Je l'ay veu, dis je, veu, de mes propres yeux veu,
Ce qu'on appelle veu: Faut il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

M. PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toûjours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

M. PERNELLE.

Aux faux soupçons la Nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprete.

ORGON.

Je dois interpreter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma Femme?

M. PERNELLE.

Il est besoin.
Pour accuser les Gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir seur des choses.

ORGON.

Hé diantre, le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma Mere, attendre qu'à mes yeux,
Il eust.... Vous me feriez dire quelque sottise.

M. PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit ſon ame épriſe,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſçay pas, ſi vous n'eſtiez ma Mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colere.

DORINE.

Juſte retour, Monſieur, des choſes d'icy-bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du Fourbe, on ne doit dormir point.

DAMIS.

Quoy! ſon effronterie iroit juſqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moy, je ne croy pas cette inſtance poſſible,
Et ſon ingratitude eſt icy trop viſible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas, il aura des reſſorts,
Pour donner, contre vous, raiſon à ſes efforts;
Et ſur moins que cela, le poids d'une Cabale
Embaraſſe les Gens dans un fâcheux Dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pouſſer juſques-là.

ORGON.

Il eſt vray, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce Traiſtre,
De mes réſſentimens je n'ay pas eſté maiſtre.

CLEANTE.

Je voudrois de bon cœur, qu'on puſt entre vous deux.
De quelque ombre de paix, racommoder les nœus.

ELMIRE.

Si j'avois sceu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes,
Et mes....

ORGON.

Que veut cet Homme? Allez tost le sçavoir;
Je suis bien en estat que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, M. PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

M. LOYAL.

Bon jour, ma chere Sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à present, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour estre en ces lieux, importun.
Mon abord n'aura rien, je croy qui luy déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien-aise.

DORINE.

Vostre nom?

M. LOYAL.

Dites luy seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE.

C'est un Homme qui vient avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,

Dont vous ferez, dit-il, bien-aise.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet Homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder, il vient icy peut-estre,
Quels sentimens auray-je à luy faire paroistre?

CLEANTE.

Vostre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je desire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déja quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute vostre Maison m'a toûjours esté chere,
Et j'estois serviteur de Monsieur vostre Pere.

ORGON.

Monsieur, j'ay grande honte, & demande pardon,
D'estre sans vous connoistre, ou sçavoir vostre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à Verge, en dépit de l'Envie.
J'ay depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la Charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monsieur, avec vostre licence,
Signifier l'Exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoy, vous estes icy....

M. LOYAL.

Monsieur, ſans paſſion,
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une Sommation,
Un ordre de vuider d'icy, vous, & les voſtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres;
Sans delay, ny remiſe, ainſi que beſoin eſt....

ORGON.

Moy, ſortir de ceans?

M. LOYAL.

Ouy, Monſieur, s'il vous plaiſt.
La Maiſon à preſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens deſormais il eſt Maiſtre & Seigneur,
En vertu d'un Contract duquel je ſuis Porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence eſt grande, & je l'admire.

M. LOYAL.

Monſieur, je ne doy point avoir affaire à vous;
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable, & doux,
Et d'un Homme de bien il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir du tout oppoſer à Juſtice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL.

Ouy, Monſieur, je ſçay que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rebellion,
Et que vous ſouffrirez en honneſte Perſonne,
Que j'execute icy les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien icy ſur voſtre noir jupon,
Monſieur l'Huiſſier à Verge, attirer le Baſton.

M. LOYAL.

Faites que vostre Fils se taise, ou se retire,
Monsieur; J'aurois regret d'estre obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon Procés verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. LOYAL.

» Pour tous les Gens de bien, j'ay de grandes tendresses,
» Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des Pieces,
» Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
» Que pour oster, par-là le moyen d'en choisir,
» Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
» Auroient pû proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

» Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux Gens
» De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du temps.
» Et jusques à demain, je feray surseance,
» A l'execution, Monsieur, de l'Ordonnance.
» Je viendray seulement passer icy la nuit,
» Avec dix de mes Gens, sans scandale, & sans bruit.
» Pour la forme, il faudra, s'il vous plaist, qu'on m'apporte,
» Avant que se coucher, les clefs de vostre Porte.
» J'auray soin de ne pas troubler vostre repos,
» Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
» Mais demain du matin, il vous faut estre habile
» A vuider de ceans jusqu'au moindre ustencile.
» Mes Gens vous aideront; & je les ay pris forts,
» Pour vous faire service à tout mettre dehors.
» On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense,
» Et comme je vous traite avec grande indulgence,

» Je

» Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien,
» Et qu'au dû de ma Charge, on ne me trouble en rien.

ORGON.

» Du meilleur de mon cœur, je donnerois ſur l'heure
» Les cent plus beaux Loüis de ce qui me demeure,
» Et pouvoir à plaiſir, ſur ce muffle aſſener
» Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE.

Laiſſez, ne gaſtons rien.

DAMIS.

Cette audace eſt trop forte,
J'ay peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

DORINE.

Avec un ſi bon dos, ma foy, Monſieur Loyal,
Quelques coups de baſton ne vous ſieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie, & l'on decrete auſſi contre les femmes.

CLEANTE.

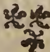
Finiſſons tout cela, Monſieur, c'en eſt aſſez;
Donnez toſt ce papier de grace, & nous laiſſez.

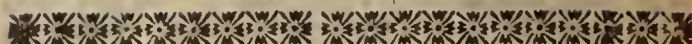
M LOYAL.

Juſqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puiſſe-t-il te confondre, & celuy qui t'envoye!





SCENE V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE, ELMIRE, M. PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

HE' bien, vous le voyez, ma Mere, si j'ay droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin, vous sont-elles connuës?

M. PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE.

» Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
» Et ses pieux desseins, par là, sont confirmez.
» Dans l'amour du Prochain sa vertu se consomme,
» Il sçait que tres-souvent les biens corompent l'Homme.
» Et par charité pure, il veut vous enlever
» Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

» Taisez-vous! c'est le mot qu'il vous faut toûjours dire.

CLEANTE.

» Allons voir quel conseil on doit vous faire elire

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'Ingrat.
Ce procedé détruit la vertu du Contrat;
Et sa déloyauté va paroistre trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succés qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE, ELMIRE, MARIANE.

VALERE.

Avec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un amy qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſçait l'intereſt qu'en vous j'ay lieu de prendre,
A violé pour moy, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux Affaires d'Eſtat,
Et me vient envoyer un avis dont la ſuite
Vous réduit au party d'une ſoudaine fuite.
Le Fourbe qui long-temps a pû vous impoſer;
Depuis une heure, au Prince a ſceu vous accuſer,
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un Criminel d'Eſtat, l'importante Caſſette,
Dont au mépris, dit-il, du devoir d'un Sujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un Ordre eſt donné contre voſtre perſonne;
Et luy meſme eſt chargé, pour mieux l'executer,
D'accompagner celuy qui vous doit arreſter.

CLEANTE.

Voila ſes droits armez, & c'eſt par où le Traiſtre,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maiſtre.

ORGON.

L'Homme est, je vous l'avouë, un méchant Animal !

VALERE.

Le moindre amusement vous peut estre fatal.
J'ay, pour vous emmener, mon Carrosse à la Porte,
Avec mille Loüis qu'icy je vous apporte.
Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu seur, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, vostre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grace, il faut un autre temps;
Et je demande au Ciel, de m'estre assez propice,
Pour reconnoistre un jour ce genereux service.
Adieu; prenez le soin vous autres....

CLEANTE.

Allez tost;
Nous songerons, mon Frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, &c.

TARTUFFE.

Tout-beau, Monsieur, tout-beau, ne courez point si viste,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver vostre giste
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traistre, tu me gardois ce trait pour le dernier.

C'eſt le coup, Scelerat, par où tu m'expedies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

La moderation eſt grande, je l'avoüe.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'Infame, impudemment ſe joüe!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſçauroient m'émouvoir;
Et je ne ſonge à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de cecy, grande gloire à pretendre,
Et cet employ pour-vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un employ ne ſçauroit eſtre que glorieux;
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un eſtat miſerable?

TARTUFFE.

Ouy, je ſçay quels ſecours j'en ay pû recevoir;
Mais l'intereſt du Prince eſt mon premier devoir:
De ce devoir ſacré, la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifirois à de ſi puiſſans nœus,
Amy, Femme, Parens, & moy-meſme avec eux.

ELMIRE.

L'Impoſteur!

DORINE.

Comme il ſçait, de traiſtreſſe maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLEANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zele qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,

D'où vient que pour paroistre, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa Femme, il ait sceu vous surprendre?
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire:
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'huy,
Pourquoy consentiez-vous à rien prendre de luy?

TARTUFFE. *à l'Exempt*

Delivrez-moy, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir vostre Ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Ouy; c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir.
Vostre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et pour l'executer, suivez-moy tout-à-l'heure
Dans la Prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui moy, Monsieur?

L'EXEMPT.

Ouy, vous.

TARTUFFE.

Pourquoy donc la Prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemy de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.
» D'un fin discernement sa grande ame pourveuë,
» Sur les choses toûjours jette une droite veuë;
» Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accés
» Et sa ferme raison ne tombe en nul excés.

» Il donne aux Gens de bien une gloire immortelle,
» Mais sans aveuglement il fait briller ce zele,
» Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
» A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celuy-cy n'estoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pieges plus fins on le voit se défendre.
» D'abord il a percé par ses vives clartez,
» Des replis de son cœur, toutes les lâchetez.
» Venant vous accuser, il s'est trahy luy-mesme,
» Et par un juste trait de l'Equité suprême,
» S'est découvert au Prince un Fourbe renommé,
» Dont sous un autre nom il estoit informé;
» Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
» Dont on pourroit former des Volumes d'Histoires.
Ce Monarque, en un mot, a vers vous detesté
Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
» A ses autres horreurs, il a joint cette suite,
» Et ne m'a, jusqu'icy, soûmis à sa conduite,
» Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
» Et vous faire, par luy, faire raison de tout.
Ouy, de tous vos Papiers, dont il se dit le maistre,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le Traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du Contrat qui luy fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrette
Où vous a, d'un Amy, fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le merite, avec luy, ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien,

DORINE.

Que le Ciel ſoit loüé ?

M. PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccés !

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire ?

ORGON *à Tartuffe.*

Hé bien, te voila, Traiſtre....

CLEANTE.

Ah ! mon Frere, arreſtez,
Et ne deſcendez point à des indignitez.
A ſon mauvais deſtin laiſſez un miſerable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtoſt, que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour ;
Qu'il corrige ſa vie, en déteſtant ſon vice,
Et puiſſe du Grand Prince adoucir la juſtice ;
Tandis qu'à ſa bonté vous irez à genoux,
Rendre ce que demande un traitement ſi doux.

ORGON.

Ouy, c'eſt bien dit ; allons à ſes pieds avec joye,
Nous loüer des bontez que ſon cœur nous déploye :
Puis acquittez un peu de ce premier devoir,
Aux juſtes ſoins d'un autre, il nous faudra pourvoir ;
Et par un doux hymen, couronner en Valere,
La flame d'un Amant genereux, & ſincere.

FIN.

MONSIEUR.

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC.
COMEDIE-BALLET.

Faite à Chambord pour le divertiſſement du Roy, au mois de Septembre 1669.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Et repreſentée en public à Paris, pour la premiere fois, ſur le Theatre du Palais Royal, le 15. Novembre de la meſme année 1669.

Par la Troupe du ROY.



L'Ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand Concert de Voix & d'instrumens, pour une Serenade, dont les Paroles chantées par trois Voix en maniere de Dialogue, sont faites sur le Sujet de la Comedie, & expriment les sentimens de deux Amans, qui estant bien ensemble, sont traversez par le caprice des Parens.

ERASTE *aux Musiciens.*

Suivez les Ordres que je vous ay donné pour la Serenade ; pour moy je me retire, & ne veux point paroistre icy.

Premiere Voix.

Répans, charmante nuit, répans sur tous les yeux.
De tes pavots la douce violence ;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soûmet à sa puissance.
Tes ombres & ton silence
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soûpirer d'amour.

Deuxiéme Voix.

Que soûpirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchans nostre cœur nous dispose.
Mais on a des Tyrans à qui l'on doit le jour :
Que soûpirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

Troisiéme Voix.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

Les trois Voix ensemble.

Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle,
Les rigueurs des Parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle :
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

La Serenade est suivie d'une Dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de Spectacles ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Aprés un assez agreable Combat, ils sont separez par deux Suisses, qui les ayant mis d'accord dansent avec eux, au son de tous les Instrumens.

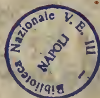




ACTEURS.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, Fille d'Oronte.
NERINE, Femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gasconne.
ERASTE, Amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, Homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
L'APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER AVOCAT.
SECOND AVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS D'INSTRUMENS, & DANSEURS.

La Scene est à Paris.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

P. Brissart d. I. Sauue f.

M. DE POURCEAUGNAC





MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

COMEDIE-BALLET.

FAITE A CHAMBORD, pour le Divertissement du Roy.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.



MON Dieu, Eraste, gardons d'estre surpris ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble ; & tout seroit perdu, aprés la défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous costez, & je n'apperçoy rien.

& que l'ingenieuse Nerine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Asseurément. Vostre Pere se mocque-t-il, de vouloir vous anger de son Avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a veu de sa vie, & qui vient par le Coche vous enlever à nostre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de vostre Oncle, luy fassent rejetter un Amant qui vous agrée? & une Personne comme vous, est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrestiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colere effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûleray mes Livres, ou je rompray ce Mariage, & vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne sçaurois supporter, & nous luy jouërons tant de pieces, nous luy ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voicy nostre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.





SCENE VII.

SBRIGANI, JULIE, ERASTE, NERINE.

SBRIGANI.

MOnſieur, voſtre Homme arrive, je l'ay veu à trois lieuës d'icy, où a couché le Coche; & dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeuner, je l'ay étudié une bonne groſſe demi-heure, & je le ſçay déja par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la Nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais pour ſon Eſprit, je vous avertis par avance qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent; que nous trouvons en luy une matiere tout-à-fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt Homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on luy preſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Ouy, ſi je me connois en Gens.

NERINE.

Madame, voila un Illuſtre, voſtre affaire ne pouvoit eſtre miſe en de meilleures mains, & c'eſt le Heros de noſtre Siecle pour les exploits dont il s'agit: Un Homme qui vingt fois en ſa vie pour ſervir ſes Amis, a genereuſement affronté les galeres; qui au peril de ſes bras, & de ſes épaules, ſçait mettre noblement à fin les avantures les plus

difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son Païs pour je ne sçay combien d'actions honorables qu'il a gener·sement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des loüanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de vostre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lors qu'avec tant d'honnesteté vous pipastes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lors que vous fistes galamment ce faux Contract qui ruina toute une famille ; lors qu'avec tant de grandeur d'ame vous sceutes nier le dépost qu'on vous avoit confié ; & que si genereusement on vous vit prester vostre témoignage à faire pendre ces deux Personnes qui ne l'avoient pas merité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner vostre modestie, laissons cela ; & pour commencer nostre affaire, allons viste joindre nostre Provincial, tandis que de vostre côté vous nous tiendrez prests au besoin les autres Acteurs de la Comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de vostre Rôlle, & pour mieux couvrir nostre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'estre la plus contente du monde des resolutions de vostre Pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos Machines venoient à ne pas réüssir ?

JULIE.

Je declareray à mon Pere mes veritables sentimens.

ERASTE.

Et si contre vos sentimens il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menaceray de me jetter dans un Convent.

ERASTE.

Mais si malgré tout cela il vouloit vous forcer à ce Mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Ouy.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoy ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que malgré tous les efforts d'un Pere, vous me promettez d'estre à moy.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les resolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extremité, dont peut-estre n'aurons-nous pas besoin, & s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Et bien . . . .

SBRIGANI.

Ma foy, voicy nostre Homme; songeons à nous.

NERINE.

Ah comme il est basty!



SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC *se tourne du costé d'où il vient, comme parlant à des Gens qui le suivent.*

SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

HE bien, quoy? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte Ville, & les sottes Gens qui y sont: ne pouvoir faire un pas sans trouver des Nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Eh, Messieurs les Badauts, faites vos affaires, & laissez passer les Personnes sans leur rire au nez. Je me donne au Diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verray rire.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? faut-il se mocquer ainsi des honnestes Estrangers qui arrivent icy?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila un Homme raisonnable celuy-là.

SBRIGANI.

Quel procedé eſt le voſtre ? & qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoy ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoiſtre les Gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vray.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy, Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droict.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur, de venir dans voſtre Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une Personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de luy ; aura affaire à moy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une Personne comme vous, & je vous demande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ay veu ce matin, Monsieur, avec le Coche, lors que vous avez déjeuné ; & la grace avec laquelle vous mangiez vostre pain, m'a fait naistre d'abord de l'amitié pour vous : Et comme je sçay que vous n'estes jamais venu en ce Païs, & que vous y estes tout neuf, je suis bien-aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée ; & vous aider à vous conduire parmy ce Peuple, qui n'a pas par fois pour les honnestes Gens, toute la consideration qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ay déja dit ; du moment que je vous ay veu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Vostre physionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ay veu quelque chose d'honneste.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah.

SBRIGANI.

Je vous asseure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ay beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'estre connu de vous, vous sçauriez que je suis Homme tout-à-fait sincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemy de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens.

Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à vostre service, & j'ay voulu conserver un peu la maniere de s'habiller, & la sincerité de mon Païs.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait : Pour moy j'ay voulu me mettre à la mode de la Cour pour la Campagne.

SBRIGANI.

Ma foy, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur; l'habit est propre & riche, & il fera du bruit icy.

SBRIGANI.

Sans doute N'irez-vous pas au Louvre?

M DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma Cour.

SBRIGANI.

Le Roy sera ravy de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Avez-vous arresté un Logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je seray bien-aise d'estre avec vous pour cela, & je connois tout ce Païs-cy.



SCENE IV.

ERASTE, SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC.

ERASTE.

AH qu'est ce-cy ! que voy-je ! quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ? que je suis ravy de vous voir ! Comment ? Il semble que vous ayez peine à me reconnoistre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent osté de vostre memoire ? & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur Amy de toute la Famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moy. *à Sbrig.* Ma foy, je ne sçay qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y estois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moy qui l'ay receu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si-fait. *à Sbrig.* Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ay eu le bonheur de boire je ne sçay combien de fois avec vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moy. *à Sbrig.* Je ne sçay ce que c'est.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges, qui fait si bonne chere ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean ?

ERASTE.

Le Voila. Nous allions le plus souvent ensemble chez luy nous réjouïr. Comment est ce que vous nommez à Limoges ce Lieu où l'on se promene ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetiere des Arenes.

ERASTE.

Justement ; c'est où je passois de si douces heures à jouïr de vostre agreable Conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moy, je me le remets. *à Sbrig.* Diable emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la teste..

ERASTE.

Embrassez-moy, donc, je vous prie, & resserrons les nœuds de nostre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voila un Homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moy un peu des nouvelles de toute la Parenté: Comment se porte Monsieur vostre...... la.... qui est si honneste-Homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Frere le Consul?

ERASTE.

Ouy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravy. Et celuy qui est de sa bonne humeur? la.... Monsieur vostre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Cousin l'Assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toûjours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foy, j'en ay beaucoup de joye. Et Monsieur vostre Oncle? Le....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay point d'Oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là....

M. DE POURCEAUGNAC.

Non; rien qu'une Tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame voſtre Tante ; comment ſe porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Helas la pauvre femme ! elle eſtoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon Neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit eſté !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi ?

ERASTE.

Vrayment ſi je le connois ! un grand Garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh ouy.

ERASTE.

Qui eſt voſtre Neveu .....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy.

ERASTE.

Fils de voſtre Frere ou de voſtre Sœur ....

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de .... comment l'appellez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint Estienne.

ERASTE.

Le voila, je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il dit toute ma Parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoist plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans nostre Ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous estiez donc là quand mon Cousin l'Eleu, fit tenir son Enfant à Monsieur nostre Gouverneur ?

ERASTE.

Vrayment ouy, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Tres-galant, Ouy.

M DE POURCEAUGNAC.

C'estoit un Repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vistes donc aussi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Perigordin ?

ERASTE.

Ouy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un ſoufflet, mais je luy dis bien ſon fait.

ERASTE.

Aſſurément. Au reſte, je ne prétens pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay garde de....

ERASTE.

Vous mocquez-vous ? Je ne ſouffriray point du tout que mon meilleur Amy ſoit autre-part que dans ma Maiſon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſeroit vous....

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moy.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où ſont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ay laiſſées avec mon Valet où je ſuis deſcendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je luy ay défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moy-meſme, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Païs-cy eſt un peu ſujet à caution.

ERASTE.

On voit les Gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le rameneray où vous voudrez.

ERASTE.

Ouy, je seray bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette Maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ERASTE.

Je vous attens avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC.

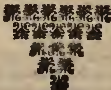
Voila une connoissance où je ne m'attendois point.

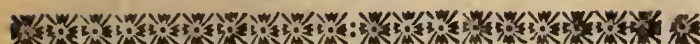
SBRIGANI.

Il a la mine d'estre honneste-Homme.

ERASTE *seul.*

Ma foy, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont preparées & je n'ay qu'à frapper.





SCENE V.

L'APOTICAIRE, ERASTE.

ERASTE.

Hola ? je croy Monsieur, que vous estes le Medecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moy qui suis le Medecin ; à moy n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'Apotiquaire, Apotiquaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Medecin est-il à la Maison ?

L'APOTIQUAIRE.

Ouy, il est là embarrassé à expedier quelques Malades, & je vais luy dire que vous estes icy.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendray qu'il ait fait ; c'est pour luy mettre entre les mains certain Parent que nous avons, dont on luy a parlé, & qui se trouvé attaqué de quelque folie, que nous serions bien aise qu'il pût guerir avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçay ce que c'est, je sçay ce que c'est, & j'étois avec luy quand on luy a parlé de cette affaire. Ma foy, ma foy, vous ne pouviez pas vous adresser à un Medecin plus habile ; c'est un homme qui sçait la Medecine à fond, comme je sçay ma Croix-de-Pardieu ; & qui, quand on devroit rêver, ne démordroit pas d'un *iota*, des regles

des Anciens. Ouy, il suit toûjours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midy à quatorze heures ; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guery une Personne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien, un Malade ne doit point vouloir guerir que la Faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands Amis, que j'en parle, mais il y a plaisir d'estre son Malade ; & j'aimerois mieux mourir de ses remedes que de guerir de ceux d'un autre : car quoy qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toûjours dans l'ordre ; & quand on meurt sous sa conduite, vos Heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un Défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément ; on est bien-aise au moins d'estre mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Medecins qui marchandent les maladies ; c'est un Homme expeditif, expeditif, qui aime à dépescher ses Malades ; & quand on a à mourir, cela se fait avec luy le plus viste du monde.

ERASTE.

En effet il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vray, à quoy bon tant barguigner & tant tourner autour du pot ? il faut sçavoir vistement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voila déja trois de mes Enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui entre les mains d'un autre, auroient languy plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des Amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux Enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens ; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me meſle de rien ; & le plus ſouvent, quand je reviens de la Ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignez ou purgez par ſon ordre.

ERASTE.

Voila les ſoins les plus obligeans du monde.

L'APOTIQUAIRE.

Le voicy, le voicy, le voicy qui vient.





SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, ERASTE; L'APOTIQUAIRE.

LE PAYSAN.

MOnsieur, il n'en peut plus, & il dit qu'il sent dans la teste les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le Malade est un sot, d'autant plus que dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien; mais la rate, qui luy doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoy que c'en soit, Monsieur, il a toûjours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'iray visiter dans deux ou trois jours; mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un Medecin visite un Mort.

LA PAYSANE.

Mon Pere, Monsieur, est toûjours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute, je luy donne des remedes, que ne guerit-il? Combien a-t-il esté saigné de fois?

LA PAYSANE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANE.

Ouy.

I. MEDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANE.

Non, Monſieur.

I. MEDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs, & ſi rien ne nous réüſſit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voila le fin cela, voila le fin de la Medecine.

ERASTE.

C'eſt moy, Monſieur, qui vous ay envoyé parler ces jours paſſez pour un Parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit veu de moins de monde.

I. MEDECIN.

Ouy, Monſieur, j'ay déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voicy fort à propos.

I. MEDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe, & j'ay icy un Ancien de mes Amis, avec lequel je ſeray bien aiſe de conſulter ſa maladie.





SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, I. MEDECIN, L'APOTIQUAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

UNe petite affaire m'eſt ſurvenuë, qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une Perſonne entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moy de vous traiter du mieux qu'il luy ſera poſſible.

I. MEDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige, & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ſon Maiſtre-d'Hoſtel, ſans doute ; & il faut que ce ſoit un Homme de qualité.

I. MEDECIN.

Ouy, je vous aſſure que je traiteray Monſieur méthodiquemeut, & dans toutes les regularitez de noſtre Art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne me faut point tant de ceremonies, & je ne viens pas icy pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel employ ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voila toûjours deux Piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ay promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaiſt, je n'entens pas que vous

fassiez de dépense, & que vous envoyez rien acheter pour moy.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire, ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en Amy.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. *bas au Medecin.*

Je vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échapper.

1. MEDECIN.

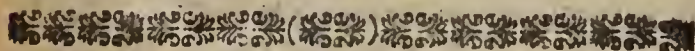
Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. P.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous mocquez, & c'est trop de grace que vous me faites.



SCENE VIII.

PREMIER MEDECIN, 2. MEDECIN, M. DE POURCEAUGNAC. L'APOTIQUAIRE.

1. MEDECIN.

CE m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'estre choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

I. MEDECIN.

Voicy un habile-Homme, mon Confrere, avec lequel je vais consulter la maniere dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point de façons, vous dis-je, & je suis Homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des sieges.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila, pour un jeune Homme, des Domestiques bien lugubres!

I. MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez vostre place, Monsieur.

Lors qu'ils sont assis, les deux Medecins luy prennent chacun une main, pour luy taster le poulx.

M. DE POURCEAUGNAC, *presentant ses mains.*

Vostre tres-humble valet. *Voyant qu'ils luy tastent le poulx.* Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy, & bois encor mieux.

I. MEDECIN.

Tant-pis; cette grande appetition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & secheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy, quand j'ay bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

1. MEDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce-là ?

1. MEDECIN.

Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foy, je ne comprens rien à toutes ces queſtions, & je veux plûtoſt boire un coup.

1. MEDECIN.

Un peu de patience, nous allons raiſonner ſur voſtre affaire devant vous, & nous le ferons en François, pour eſtre plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

1. MEDECIN.

Comme ainſi ſoit on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoiſtre, ſans en bien établir l'idée particuliere, & la veritable eſpece, par ſes ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur noſtre Ancien, d'entrer en conſideration de la Maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la therapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec voſtre permiſſion, que noſtre Malade icy preſent, eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſedé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque, eſpece de folie tres-fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans noſtre Art ; » vous, dis je, qui avez blanchy, comme on dit, » ſous le harnois, & auquel il en a tant paſſé par

» les mains de toutes les façons. Je l'appelle mé-
» lancolie hypocondriaque, pour la distinguer des
» deux autres; car le celebre Galien établit docte-
» ment à son ordinaire, trois especes de cette ma-
» ladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appel-
» lée non seulement par les Latins; mais encor par
» les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour nostre
» affaire: La premiere, qui vient du propre vice du
» cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang,
» fait & rendu attrabilaire; la troisiéme, appellée
» hypocondriaque, qui est la nostre, laquelle proce-
» de du vice de quelque partie du bas ventre, &
» de la region inferieure; mais particulierement de
» la ratte, dont la chaleur & l'inflammation porte
» au cerveau de nostre Malade beaucoup de fuligi-
» nes épaisses & crasses, dont la vapeur noire &
» maligne cause dépravation aux fonctions de la fa-
» culté princesse, & fait la maladie dont par nostre
» raisonnement il est manifestement atteint & con-
» vaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incon-
testable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conside-
rer ce grand serieux que vous voyez: cette tristesse
accompagnée de crainte & de défiance, signes patho-
gnomoniques & individuels de cette maladie, si bien
marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette
physionomie, ces yeux rouges & hagards, cette
grande barbe, cette habitude du corps menuë, gres-
le, noire & veluë, lesquels signes le dénotent tres-
affecté de cette maladie procedante du vice des hy-
pocondres; laquelle maladie par laps de temps na-
turalisée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de
bourgeoisie chez luy, pourroit bien dégenerer, ou
en manie ou en phtisie, ou en apoplexie, ou
mesme en fine phrenesie & fureur. Tout cecy sup-
posé, puis qu'une maladie bien connuë est à de-
mi guerie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il

ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premierement, pour remedier à cette pletore obturante, & à cette cachominie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlebotomisé liberalement; c'est à dire que les saignées soient frequentes & plantureuses: En premier lieu de la basilique, puis de la cephalique, & mesme si le mal est opiniâtre, de luy ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en mesme temps, de le purger, désopiler, & évacüer par purgatifs propres & convenables; c'est à dire par cholagogues, melanogogues, *& cætera*: & comme la veritable source de tout le mal, est ou une humeur crasse & feculente, ou une vapeur noire & grossiere qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux; il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la feculence de l'humeur crasse, & éclaircir par le lait-clair la noirceur de cette vapeur; mais avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le rejoüir par agreables Conversations, Chants & instrumens de Musique, à quoy il n'y a pas d'inconvenient de joindre des Danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que j'imagine, ausquels pourront estre ajoûtez beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur nostre Maistre & Ancien, suivant l'experience, jugement, lumiere & suffisance qu'il s'est acquise dans nostre Art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire: vous avez si bien discouru sur tous les signes, les

ſimptoſmes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devinſt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Ouy, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingenieuſement conceu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la therapie; & il ne me reſte rien icy, que de feliciter Monſieur, d'eſtre tombé entre vos mains, & de luy dire qu'il eſt trop heureux d'eſtre fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſez; Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *Numero Deus impari gaudet*: de prendre le lait clair avant le bain; de luy compoſer un fronteau, où il entre du ſel; le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les tenebres de ſes eſprits. *Album eſt diſgregativum viſus*, & de luy donner tout à l'heure un petit Lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont s'il a à guerir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remedes, Monſieur, qui ſont les voſtres, reüſſiſſent au Malade ſelon noſtre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous joüons icy une Comedie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne joüons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout cecy? & que voulez-vous dire avec vostre galimatias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voila un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, & cecy pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis icy?

Il crache deux ou trois fois.

I. MEDECIN.

Autre diagnostique: La sputation frequente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, & sortons d'icy.

I. MEDECIN.

Autre encor: L'inquietude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? & que me voulez-vous?

I. MEDECIN..

Vous guerir, selon l'ordre qui nous a esté donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir?

I. MEDECIN.

Ouy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lors qu'un Malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MEDECIN.

Nous ſçavons mieux que vous comment vous vous portez, & nous ſommes Medecins, qui voyons clair dans voſtre conſtitution.

M DE POURCEAUGNAC.

Si vous eſtes Medecins, je n'ay que faire de vous; & je me mocque de la Medecine.

1. MEDECIN.

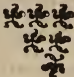
Hon, hon; voicy un Homme plus fou que nous ne penſons.

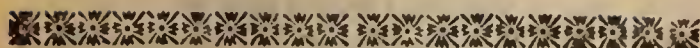
M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont jamais voulu de remedes, & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Medecins.

1. MEDECIN.

Je ne m'eſtonne pas s'ils ont engendré un Fils qui eſt inſenſé. Allons, procedons à la curation & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lenifions & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je voy preſts à s'enflâmer.

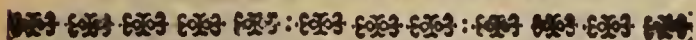




SCENE IX.

M. DE POURCEAUGNAC.

QUe Diable eſt-cela ; Les Gens de ce Pays-cy ſont-ils inſenſez ? Je n'ay jamais rien veu de tel, & je n'y comprens rien du tout.



SCENE X.

DEUX MUSICIENS *Italiens, en Medecins croteſques, ſuivis de* HUIT MATASSINS, *chantent ces Paroles ſoûtenuës de la Symphonie d'un mélange d'Inſtrumens.*

Les deux Muſiciens.

BOn di, bon di, bon di.
Non vi laſciate uccidere
D'al dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico.
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui
Bon di, bon di, bon di.

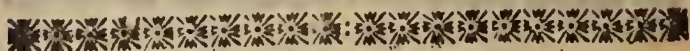
1. Muſicien.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è diſparato,

Se vol pigliar un poco d'allegria
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. Musicien.

Sû, cantate, ballate, ridete
Et se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un po po di tabac
Alegramente Monsu Pourceaugnac.



SCENE XI.

L'APOTIQUAIRE.
M. DE POURCEAUGNAC.

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voicy un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaist, s'il vous plaist.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ay que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a esté ordonné, Monsieur, il a esté ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit?

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le: Il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah.

L'APOTIQUAIRE.

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit Clystere, un petit Clystere, benin, benin; il est benin, benin; là prenez, prenez, Monsieur; c'est pour desterger, pour desterger, desterger...

Les deux Musiciens accompagnez des Matassins & des Instrumens, dansent à l'entour de M. de Pourceaugnac, & s'arrestant devant luy chantent

Piglia-lo sû
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sû,
Che non ti fara male:
Piglia-lo sû questo servitiale,
Piglia-lo sû
Signor Monsu.
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sû.

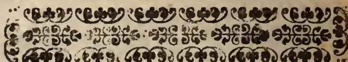
M. DE POURCEAUGNAC. *fuyant.*

Allez vous-en au Diable.

L'Apotiquaire, les deux Musiciens, & les Matassins le suivent, tous une Seringue à la main.

M. de Pourceaugnac revient sur le Theatre poursuivy par tous ces gens qui tous ont la Seringue en main. Il y retrouve l'Apotiquaire qui luy veut donner le Lavement; ce qui l'oblige à s'asseoir, & les deux Musiciens recommenccent Piglia-lo sû, &c. & les Matassins recommencent pareillement leur Danse, comme cy-devant.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SBRIGANI, I. MEDECIN.

I. MEDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis : & s'est dérobé aux remedes que je commençois de luy faire.

SBRIGANI.

C'est estre bien ennemy de soy-mesme, que de fuir des remedes aussi salutaires que les vostres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guery haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voila cinquante Pistoles bien acquises, qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moy, je n'entens point les perdre, & je prétens le guerir en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remedes, & je veux le faire saisir où je le trouveray, comme Deserteur de la Medecine, & In-

fracteur de mes Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison, vos remedes estoient un coup seur, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

1. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI.

Chez le bon Homme Oronte, assurément, dont il vient épouser la Fille, & qui ne sçachant rien de l'infirmité de son Gendre futur, voudra peut-estre se haster de conclure le Mariage.

1. MEDECIN.

Je vay luy parler tout-à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MEDECIN.

Il est hypotequé à mes Consultations; & un Malade ne se mocquera pas d'un Medecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pensé tout vostre soû.

1. MEDECIN.

Laissez-moy faire.

SBRIGANI.

Je vais de mon costé dresser une autre batterie; & le Beaupere est aussi dupe que le gendre.



ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaist?

1. MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal?..

1. MEDECIN.

Les Medecins sont obligez au secret: Il suffit que je vous ordonne, à vous & à vostre Fille, de ne point celebrer, sans mon consentement, vos Nopces avec luy, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'estre accablez de toutes les Maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ay garde, si cela est, de faire le Mariage.

1. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'estre mon Malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

1. MEDECIN.

Il a beau fuïr, je le feray condamner par Arrest à se faire guerir par moy.

ORONTE.

J'y consens.

1. MEDECIN.

Ouy, il faut qu'il créve, ou que je le guerisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

1 MEDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendray à vous, & je vous gueriray au lieu de luy.

ORONTE.

Je me porte bien.

1. MEDECIN.

Il n'importe, il me faut un Malade, & je prendray qui je pourray.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moy. Voyez un peu la belle raison.



SCENE III.

SBRIGANI, *en Marchand Flamant.* ORONTE.

SBRIGANI.

MOntsir, avec le fostre permission, je suisse un Trancher Marchant Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoy, Monsieur ?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaist.

ORONTE.

Dites-moy, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moy le dire rien, Montsir, si fous le mette pas le chapeau sur le teste.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur ?

SBRIGANI.

Fous connoistre point en sti File un certe Montsir Oronte ?

ORONTE.

Ouy, je le connoy.

SBRIGANI.

Et quel Homme eſt-ile, Montſir, ſi ve plaiſt ?

ORONTE.

C'eſt un Homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un Homme riche, qui a du bienne ?

ORONTE.

Ouy.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir ?

ORONTE.

Ouy.

SBRIGANI.

J'en ſuy aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoy cela ?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoy ?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon Fille en mariage à un certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un Homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze Marchanne Flamane qui eſtre venu icy.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze Marchands ?

SBRIGANI.

Ouy, Montſir; & depuis huite mois nous afoir obtenir un petit Santence contre luy, & luy a remettre à payer tou ce Creanciers de ſti Mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon Fille.

ORONTE.

Hon, hon, il a remis là à payer ſes Creanciers?

SBRIGANI.

Ouy, Montſir, & avec un grant defotion nous tous attendre ſti Mariage.

ORONTE.

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montſir, de la faveur grande.

ORONTE.

Voſtre tres-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Montſir, obliger, plus que beaucoup du bon nouvel que Montſir m'avoit donné.

Il oſte ſa barbe. & dépoüille l'habit de Flamant qu'il a pardeſſus le ſien.

Cela ne va pas mal; quittons noſtre ajuſtement de Flamant pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diviſion entre le Beaupere & le Gendre, que cela rompe le Mariage pretendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; & entre nous autres Fourbes de la premiere Claſſe, nous ne faiſons que nous joüer, lors que nous trouvons un Gibier auſſi facile que celuy-là.



SCENE IV.



SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu. Que Diable eſt-ce là ? Ah !

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je voy, me ſemble Lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſçavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce Logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non vrayement, qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y eſtre regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains Monſieur. Des Medecins habillez de noir. Dans une Chaiſe. Tâter le poux. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta: Ta, ra, ta. *Alegramente Monsu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monſieur, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin,

benin, benin C'est pour déterger, déterger, déterger. *Piglia-lo sû, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sû.* Jamais je n'ay esté si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet Homme-là, avec ses grandes embrassades, est un Fourbe, qui m'a mis dans une Maison pour se moquer de moy, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela est-il possible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute, ils estoient une douzaine de Possedez aprés mes chausses ; & j'ay eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos Amis. Voila un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des Fourbes comme cela dans le Monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le Lavement ? voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ay l'odorat & l'imagination toute remplie de cela, & il me semble toûjours que je voy une douzaine de Lavemens qui me couche en jouë.

SBRIGANI.

Voila une méchanceté bien grande ! & les Hommes sont bien traîtres & scelerats !

M DE POURCEAUGNAC.

Enseignez moy, de grace, le Logis de Monsieur

Oronte ; je ſuis bien aiſe d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah, vous eſtes donc d'une complexion amoureuſe, & vous avez ouy parler que ce Monſieur Oronte a une Fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy, je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é.... l'épouſer ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah c'eſt une autre choſe, & je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je ; j'ay un peu parlé trop viſte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt pas neceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point, je vous prie de m'en diſpenſer.

M DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'eſtes pas de mes Amis ?

SBRIGANI.

Si fait, on ne peut pas l'estre davantage.

M DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'interest du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir vostre cœur, voila une petite Bague que je vous prie de garder pour l'amour de moy.

SBRIGANI.

Laissez-moy consulter un peu si je le puis faire en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa Fille le plus avantageusement qu'il est possible ; & il ne faut nuire à personne Ce sont des choses qui sont connuës à la verité; mais j'iray les découvrir à un Homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain : Cela est vray ; mais d'autre part voila un Estranger qu'on veut surprendre, & qui de bonne foy se vient marier avec une Fille qu'il ne connoist pas, & qu'il n'a jamais veuë ; un Gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son Amy, prend confiance en moy, & me donne une Bague à garder pour l'amour de luy. Ouy, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette Fille là mene vie des-honneste, cela seroit un peu trop fort ; cherchons pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de Galante aussi n'est pas assez ; celuy de Coquette achevée, me semble propre à ce que

nous voulons, & je m'en puis servir, pour vous dire honnestement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-estre dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des Gens, aprés tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende....

M. DE POURCEAUNAGE.

Je suis vostre serviteur, je ne me veux point mettre sur la teste un chapeau comme celuy-là, & l'on aime à aller le front levé dans la Famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voila le Pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Vieillard-là?

SBRIGANI.

Ouy, je me retire.





SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon-jour, Monſieur, bon-jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous eſtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

ORONTE.

Ouy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moy, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots ?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des beſtes ?

M DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un Homme comme moy ſoit affamé de Femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'un Fille comme la mienne ſoit affamée de Mary ?





SCENE VI.

JULIE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon Pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voila, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! & que je suis contente d'avoir un tel Epoux! Souffrez que je l'embrasse, & que je luy témoigne ....

ORONTE.

Doucement, ma Fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tu-dieu, quelle Gallante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrois bien sçavoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez ....

JULIE.

Elle s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & luy veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir! & que je brûle d'impatience ....

ORONTE.

Ah! ma Fille, ostez-vous de-là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ho, ho, quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaist, vous avez la hardiesse de ....

M. DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie !

ORONTE *à Julie.*

Encor, qu'est-ce à dire cela.

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'Epoux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moy le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaist.

ORONTE.

Je ne veux pas, moy; & si tu ne rentre toute à l'heure, je.....

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma Fille est une sotte, qui ne sçait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous luy plaisons !

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour luy.

JULIE.

Je le veux avoir, moy, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ay promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariez ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empescheray bien tous deux, je vous asseure. Voyez un peu quel *vertugo* luy prend.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, nostre Beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever vostre Fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vostres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous estes-vous mis dans la teste que Leonard de Pourceaugnac soit un Homme à acheter Chat en poche? & qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du Monde, & voir en se mariant, si son honneur a bien toutes ses seuretez?

ORONTE.

Je ne sçai pas ce que cela veut dire: mais vous estes-vous mis dans la teste, qu'un Homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considere si peu sa Fille, que de la marier avec un Homme qui a ce que vous sçavez, & qui a esté mis chez un Medecin pour estre pansé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, & je n'ay aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit luy-mesme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Medecin en a menty ; je suis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçay ce que j'en dois croire, & vous ne m'abuserez pas là dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le Mariage de ma Fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte icy est inutile, & j'ay veu le Marchand Flamant, qui avec les autres Creanciers, a obtenu depuis huit mois Sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamant? quels Creanciers ? quelle Sentence obtenuë contre moy ?

ORONTE.

Vous sçavez bien ce que je veux dire.



SCENE VII.

LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant la Languedocienne.*

AH tu es assy, & à la fy yeu te trobi aprés abé fait tant de passés. Podes-tu, scelerat, podes-tu sousteni ma bisto ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-cu e be veut cette Femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infame! tu fas semblan de nou me pas connoüysse, & nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? Nou saby pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que boüillo espousa la Fillo; may yeu bous declari que yeu soun sa Fenno, & que ya set ans, Moussur, qu'en passant à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, & m'oubligel pra quel moüeyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que Diable est-ce-cy?

LUCETTE.

Lou trayté me quitel trés ans aprés, sul pretexte de qualques affayres que l'apelabon dins soun Païs, & despey noun ly resçau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto Bilo, per se remarida danbé un autro joüena Fillo, que sous Parens ly an procurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Y eu ay tout quitat en diligensso, & me soüy rendudo dens acqueste Loc lou pu leau qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day Hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta consiensso te deu fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moy, je suis vostre Mary?

LUCETTE.

Infame, gausôs tu dire lou contrari? Hé tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat; & plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, & que m'auquesso layssado dins l'estat d'innoussenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayré sourty; yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé perssounatgé quyu favo presentamen; à beyre un Marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenty de sas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne sçaurois m'empescher de pleurer. Allez, vous estes un méchant Homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout cecy.



SCENE VIII.

NERINE *en Picarde*, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant la Picarde.*

AH je n'én pis plus, je sis toute essoflée. Ah finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche; je boute empeschement au Mariage. Chés mon Mery, Monsieu, & je veux faire pindre che bon pindar là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encor!

ORONTE.

Quel diable d'Homme eſt-ce-cy ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe boſtre empachomen, & boſtro pendarie. Quaquel Homo eſt boſtre Marit ?

NERINE.

Ouy, Medeme, & je ſis ſa Femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que ſoun ſa Fenno, & ſe deû eſtre pendut, aquo ſera yeu que lou faray penjat.

NERINE.

Je n'entains mie ce baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous diſy que yeu ſoun ſa Fenno.

NERINE.

Sa Femme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt my, encor in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſteni yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épolée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans ya que m'a preſo per Fenno.

NERINE.

J'ay des gairants de tout ce que je dy.

LUCETTE.

Tout mon Pais lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tout Pezenas abist nostre mariage.

NERINE.

Tout Chin Quentin a assisté à no Noche.

LUCETTE.

Nou ya res de tan beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras méchaint Homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingnidpudensso! Et coussy, misserable, nou te soubenes plus de la pavro, Françon, & del pavre Jeanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoy tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foy?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeanet, beni touston, beni toustonne, beni fayre beyre à un Payre dénaturat, la duretat quel a per nautres.

NERINE.

Venez Madelaine, me n'ainfain, venez vesen ichy faire honte à vo Pere de l'impudainche qu'il au.

JEA. FAN. MAG.

Ah mon Papa, mon Papa, mon Papa.

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits Fils de Putains.

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou ſios pas dins la darniere confuſiu, de reſſaupre à tal tous Enfans, & de ferma l'oreillo à la tendreſſo paternello ? Tu nou m'eſcapera pas, infame, yeu te boli ſeguy pēr tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt peniat, couqui, te boly fayré peniat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'eſtre inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain ? Tu ne te ſauveras mie de mes pates ; & en dépit de tes dains, je feray bien voir que je ſis ta Femme, & je te feray peindre.

Les Enfans tous enſemble.

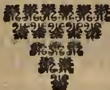
Mon Papa, mon Papa, mon Papa.

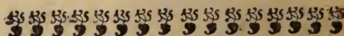
M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours, où fuiray-je ? je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il merite d'eſtre pendu.

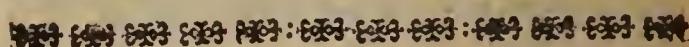




SCENE IX.

SBRIGANI.

JE conduits de l'œil toutes choses, & tout cecy ne va pas mal. Nous fatiguerons tant nostre Provincial qu'il faudra, ma foy, qu'il déguerpisse.



SCENE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH je suis assommé. Quelle peine! quelle maudite Ville! Assassiné de tous costez!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, est-il encor arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy. Il pleut en ce Païs des Femmes & des Lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux Carognes de baragoüineuses me sont venu accuser de les avoir épousé toutes deux, & me menacent de la Justice.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Voila une méchante affaire, & la Justice en ce Païs-cy est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ouy: Mais quand il y auroit Information, Ajournement, Decret & Jugement obtenu par surprise, Defaut & Contumace, j'ay la voye de Conflit de Jurisdiction pour temporiser & venir aux Moyens de nullité qui seront dans les Procedures.

SBRIGANI.

Voila en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monsieur, que vous estes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moy? point du tout, je suis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je seray toûjours receu à mes Faits justificatifs, & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un recollement & confrontation avec mes Parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit, & de l'ordre de la Justice; mais non pas à sçavoir les vrais termes de la Chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ay retenus en lisant les Romans.

SBRIGANI.

Ah fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

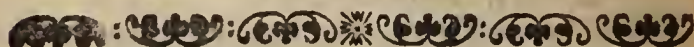
Pour vous montrer que je n'entens rien du tout à la Chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour consulter mon Affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & je vais vous conduire chez deux Hommes fort habiles; mais j'ay auparavant à vous avertir de n'estre point surpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de Declamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour Musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourveu qu'ils me disent ce que je veux sçavoir.



SCENE XI.

SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC, DEUX AVOCATS *Musiciens, dont l'un parle fort lentement, & l'autre fort viste, accompagnez de deux* PROCUREURS, *& de deux* SERGENS.

L'Avocat traînant ses paroles.

LA Poligamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'Avocat bredoüilleur.

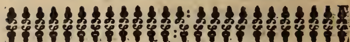
Vostre fait
Est clair & net,

Et tout de droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos Autheurs,
Legislateurs & Glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat & Cujas,
Ce grand Homme si capable;
La Poligamie est un cas
Est un cas pendable.

Tous les Peuples policez,
Et bien sensez;
Les François, Anglois, Holandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent Loy semblable,
Et l'affaire est sans embarras,
La Poligamie est un cas,
Est un cas pendable.

Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux Procureurs & deux Sergens dansent une Entrée, qui finit l'Acte.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.



Ouy, les choses s'acheminent où nous voulons : Et comme ses lumieres sont fort petites, & son sens le plus borné du Monde, je luy ay fait prendre une frayeur si grande de la severité de la Justice de ce Païs, & des apprests qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; & pour se dérober avec plus de facilité aux Gens que je luy ay dit qu'on avoit mis pour l'arrester aux Portes de la Ville, il s'est resolu à se déguiser, & le déguisement qu'il a pris, est l'habit d'une Femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de vostre part à achever la Comedie ; & tandis que je joueray mes Scenes avec luy, allez-vous-en. ; *Il luy parle à l'oreille*, vous entendez bien ?

ERASTE.

Ouy.

SBRIGANI.

Et lors que je l'auray mis où je veux . . . .

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

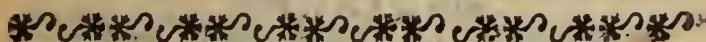
Et quand le Pere aura esté averty par moy.....

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voicy nostre Demoiselle, allez viste, qu'il ne nous voye ensemble.



SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en Femme.*
SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moy je ne croy pas qu'en cet estat on puisse jamais vous connoistre, & vous avez la mine comme cela, d'une Femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila qui m'étonne, qu'en ce Païs-cy les formes de la Justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Ouy, je vous l'ay déja dit, ils commencent icy par faire pendre un Homme, & puis ils luy font son Procez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila une Justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est severe comme tous les Diables, particulierement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enqueftent point de cela ; & puis ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les Gens de voftre Païs, & ils ne font point plus ravis que de voir pendre un Limôfin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eft-ce que les Limofins leur ont fait ?

SBRIGANI.

Ce font des brutaux, ennemis de la gentilleffe & du merite des autres Villes. Pour moy je vous avouë que je fuis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me confolerois de ma vie, fi vous veniez à eftre pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eft pas tant la peur de la mort qui me fait fuïr, que de ce qu'il eft fâcheux à un Gentilhomme d'eftre pendu, & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de Nobleffe.

SBRIGANI.

Vous avez raifon, on vous contefteroit aprés cela le Titre d'Efcuyer. Au refte, étudiez-vous, quand je vous meneray par la main, à bien marcher comme une Femme, & à prendre le langage & toutes les manieres d'une Perfonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiffez-moy faire, j'ay veu les Perfonnes du bel air; tout ce qu'il y a, c'eft que j'ay un peu de barbe.

SBRIGANI.

Voftre barbe n'eft rien, & il y a des Femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon Caroffe ; où eft-ce qu'eft mon Caroffe ? Mon Dieu, qu'on eft miferable, d'avoir des Gens comme cela ! Eft-ce qu'on me fera attendre

toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon Carosse?

SBRIGANI.

Fort bien

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola ho. Cocher, petit Laquais. Ah petit fripon, que de coups de foüet je vous feray donner tantost? Petit Laquais, petit Laquais? où est-ce donc qu'est ce petit Laquais? ce petit Laquais ne se trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais? est-ce que je n'ay point un petit Laquais dans le monde?

SBRIGANI.

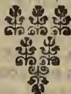
Voila qui va à merveille: mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop deliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendray-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moy-là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.





SCENE III.

DEUX SUISSES, M. DE POURCEAUGNAC.

1. SUISSE.

ALlons, dépeſchons, Camerade, ly faut allair tous deux nous à la Créve pour regarter un peu chouſticier ſti Monſiu de Porcegnac qui l'a eſté contané par Ortonnance à l'eſtre pendu par ſon cou.

2. SUISSE.

Ly faut nous loër une feneſtre pour foir ſti Chouſtice.

1. SUISSE.

Ly diſent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher ſti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly ſira, mon foy, un grand plaiſir, d'ÿ regarter pendre ſti Limoſin.

1. SUISSE.

Ouy, te ly voir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly eſt un plaiçant trole, ouy; ly diſent que c'être marié troy foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly vouloir troy Femmes à ly tout ſeul; ly eſt bien aſſez t'une.

2. SUISSE.

Ah pon chour, Mameſelle.

1. SUISSE.

1. SUISSE.

Que faire fous-là tout seul ?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes Gens, Messieurs.

2. SUISSE.

Ly est belle par mon foy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechoüir fous à la Créve ? nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

2. SUISSE.

L'est un Gentilhomme Limossin qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay pas de curiosité.

1. SUISSE.

Ly est-là un petit teton qui l'est trole.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout-beau.

1. SUISSE.

Mon foy, moy couchair bien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah c'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une Femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laisse-toy, l'est moy qui le veut couchair afec elle pour mon Pistolle.

1. SUISSE.

Moy ne fouloir pas laisser.

2. SUISSE.

Moy li fouloir, moy.

1. SUISSE.

Ils le tirent avec violence.

Moy, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toy l'afoir menty.

1. SUISSE.

Parti, toy l'afoir menti toy-meſme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, à la force.



SCENE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS 1. & 2. SUISSE, M. DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

QU'eſt-ce ? quelle violence eſt-ce-là ? & que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

1. SUISSE.

Party pon, toy ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Party pon auſſi, toy ne l'afoir point encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis bien obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Oüay, voila un viſage qui reſſemble bien à celuy que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moy, je vous aſſure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'est ce qu- veut dire....

M DE POURCEAUGNAC.

Je ne sçay pas.

L'EXEMPT.

Pourquoy donc dites-vous c la ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voila un discours qui marque quelque chose, & je vous arreste prisonnier.

M DE POURCEAUGNAC.

Eh, Monsieur, de grace.

L'EXEMPT.

Non, non, à vostre mine, & à vos discours, il faut que vous soyez Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte, & vous viendrez en prison tout à l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Helas !





SCENE V.

L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

AH Ciel ! que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Ouy, ouy, c'est dequoy je suis ravy.

SBRIGANI.

Eh, Monsieur, pour l'amour de moy ; vous sçavez que nous sommes Amis il y a long-temps, je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous estes Homme d'accommodement ; n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques Pistoles ?

L'EXEMPT *à ses Archers.*

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI. *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut luy donner de l'argent pour vous laisser aller ; Faites viste.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah maudite Ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprés.

SBRIGANI.

Mon Dieu attendez, *à Monsieur de Pourceaugnac.* Dépêchez, donnez-luy-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépeschez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de temps : Vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuye avec luy ; car il n'y auroit point icy de seureté pour moy. Laissez-le moy conduire, & ne bougez d'icy.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

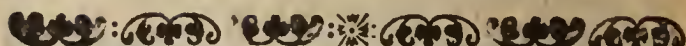
Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de seureté.

M. DE POURCEAUGNAC. *à Sbrigani.*

Adieu. Voila le seul honneste Homme que j'ay trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foy, voila une grande dupe. Mais voicy....



SCENE VI.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

AH quelle étrange avanture ! quelle fâcheuſe nouvelle pour un Pere ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras tu ? & de quelle façon pourras-tu ſupporter cette douleur mortelle ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ? quel malheur me preſages-tu ?

SBRIGANI.

Ah, Monſieur, ce perfide de Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enleve voſtre Fille.

ORONTE.

Il m'enleve ma Fille ?

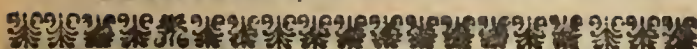
SBRIGANI.

Ouy, elle en eſt devenuë ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre ; & l'on dit qu'il a un Caractere pour ſe faire aimer de toutes les Femmes.

ORONTE.

Allons viſte à la Juſtice. Des Archers aprés eux.





SCENE VII.

ERASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ERASTE.

ALlons, vous viendrez malgré vous & je veux vous remettre entre les mains de vostre Pere. Tenez, Monsieur, voila vostre Fille que j'ay tirée de force d'entre les mains de l'Homme avec qui elle s'enfuyoit, non pas pour l'amour d'elle; mais pour vostre seule consideration : car aprés l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser. & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah infame que tu es!

ERASTE.

Comment? me traiter de la sorte aprés toutes les marques d'amitié que je vous ay données! Je ne vous blâme point de vous estre soûmise aux volontez de Monsieur vostre Pere; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait, & je ne me plains point de luy de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On luy a fait croire que cet autre est plus riche que moy de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus est un denier considerable, & qui vaut bien la peine qu'un Homme manque à sa parole : mais oublier en un moment toute l'ardeur que ie vous ay montrée, vous laisser d'abord enflâmer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement sans le con-

ſentement de Monſieur voſtre Pere, aprés les crimes qu'on luy impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien ouy, j'ay conceu de l'amour pour luy, & je l'ay voulu ſuivre, puis que mon Pere me l'avoit choiſi pour Epoux. Quoy que vous me diſiez, c'eſt un fort honneſte-Homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetez épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous : vous eſtes une impertinente, & je ſçay mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont ſans doute des pieces qu'on luy fait, & c'eſt peut-eſtre luy qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moy, je ſerois capable de cela !

JULIE.

Ouy, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je; vous eſtes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce Mariage & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir aprés vous. Je vous l'ay déja dit, ce n'eſt que la ſeule conſideration que j'ay pour Monſieur voſtre Pere, & je n'ay pû ſouffrir qu'un honneſte Homme comme luy fuſt expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la voſtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, Seigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur, j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans voſtre Alliance; j'ay fait tout ce que j'ay pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ay eſté mal-heureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empeſchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de veneration où voſtre Perſonne m'oblige; & ſi je n'ay pû eſtre voſtre Gendre, au moins ſeray-je eternellement voſtre Serviteur.

ORONTE.

Arreſtez, Seigneur Eraſte, voſtre procedé me touche l'ame, & je vous donne ma Fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre Mary que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux moy, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraſte. Cà la main.

JULIE.

Non, je n'en feray rien.

ORONTE.

Je te donneray ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur, ne luy faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obeïr, & je ſçay me montrer le Maiſtre.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet Homme là? & voulez-vous que je poſſede un Corps, dont un autre poſſede le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilege qu'il luy a donné, & vous

verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moy voſtre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah que de bruit ! Cà, voſtre main, vous dis-je. Ah, ah, ah.

ERASTE

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'eſt que de Monſieur voſtre Pere dont je ſuis amoureux, & c'eſt luy que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le Mariage de ma Fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le Contract.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons joüir du divertiſſement de la Saiſon, & faire entrer les Maſques que le bruit des Nopces de M. de Pourceaugnac a attiré icy de tous les endroits de la Ville.





SCENE VIII.

PLUSIEURS MASQUES *de toutes les manieres, dont les uns occupent plusieurs Balcons, & les autres sont dans la Place, qui par plusieurs Chansons & diverses Danses & Jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocens.*

UNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & tristesse.
Venez, venez ris & jeux,
Plaisirs, amour & tendresse,
Ne songeons qu'à nous rejoüir,
La grande affaire est le plaisir.

Chœur des Musiciens.

Ne songeons qu'a nous réjoüir,
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me suivre tous icy,
Vostre ardeur est non commune,
Et vous estes en soucy
De vostre bonne fortune:
Soyez toûjours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.

UN EGYPTIEN.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie:
Helas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plûtost le jour,
Que de perdre nostre amour.

Tous deux en Dialogue.

L'EGYPTIEN.

Les Biens.

L'EGYPTIENNE.

La Gloire,

L'EGYPTIEN.

Les Grandeurs.

L'EGYPTIENNE.

Les Sceptres qui font tant d'envie.

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mesle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

Tous deux ensemble.

Soyons toûjours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.

Le petit Chœur chante aprés ces deux derniers Vers.

Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, joüons-nous.

Un Musicien seul *habillé en Noble-Venitien.*

Lors que pour rire on s'assemble,
Les plus sages ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

Tous ensemble.

Ne songeons qu'à nous réjoüir,
La grande affaire est le plaisir.

Entrée de Balet, composée de deux Vieilles, deux Scaramouches, deux Pantalons, deux Docteurs & deux Arlequins.

FIN.

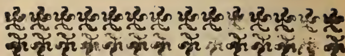
LE
BOURGEOIS
GENTIL-HOMME.
COMEDIE-BALLET.

Faite à Chambord pour le Divertiſſement du Roy, au mois d'Octobre 1670.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Et repreſentée en public à Paris, pour la premiere fois, ſur le Theatre du Palais Royal, le 23. Novembre de la meſme année 1670.

Par la Troupe du ROY.



ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, Bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, Fille de Monsieur Jourdain.
NICOLE, Servante.
CLEONTE Amoureux de Lucile,
COVIELLE, Valet de Cleonte.
DORANTE. Comte Amant de Dorimene,
DORIMENE, Marquise.
MAISTRE DE MUSIQUE.
E'LEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
MAISTRE A DANCER.
MAISTRE D'ARMES.
MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
MAISTRE TAILLEUR.
GARCON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENS, DANCEURS, CUISINIERS, GARCONS TAILLEURS, & autres Personnages des Intermedes & du Balet.

La Scene est à Paris.

P. Brissart d. J. Sauvé F.

LE BOURGEOIS GENTILHÔME



LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.

COMEDIE-BALLET.

L'Ouverture se fait par un grand assemblage d'Instrumens; & dans le milieu du Theatre, on voit un Eléve du Maistre de Musique, qui compose sur une Table, un Air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade. Les paroles de cet Air sont,

Je languis nuit & jour, &c. comme cy-aprés.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANCEURS.

MAISTRE DE MUSIQUE.

parlant à ses Musiciens.



VENEZ, entrez dans cette Salle, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

MAISTRE A DANCER.

parlant aux Danceurs.

Et vous aussi, de ce costé.

MAISTRE DE MUSIQUE.

à l'Eléve.

Est-ce fait ?

L'ELEVE.

Ouy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voila qui est bien.

MAISTRE A DANCER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Ouy, c'est un Air pour une Serenade, que je luy ay fait composer icy, en attendant que nostre Homme fust éveillé.

MAISTRE A DANCER.

Peut-on voir ce que c'eſt ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guere.

MAISTRE A DANCER.

Nos occupations, à vous & à moy, ne ſont pas petites maintenant.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray. Nous avons trouvé icy un Homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de Nobleſſe & de Galanterie qu'il eſt allé ſe mettre en teſte. Et voſtre Dance, & ma Muſique, auroient, à ſouhaiter que tout le Monde luy reſſemblaſt.

MAISTRE A DANCER.

Non pas entierement; & je voudrois pour luy, qu'il ſe connuſt mieux qu'il ne fait aux choſes que nous luy donnons.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray qu'il les connoiſt mal, mais il les paye bien; & c'eſt dequoy maintenant nos Arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

MAISTRE A DANCER.

Pour moy, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que dans tous les beaux Arts, c'eſt un ſupplice aſſez fâcheux, que de ſe produire à des Sots; que d'eſſuyer ſur des Compoſitions, la barbarie d'un Stupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à travailler pour des Perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un Art; qui ſçachent faire un doux accueil aux beautez d'un Ouvrage; & par de chatoüillantes approbations, vous regaler de voſtre travail. Ouy, la récom-

penſe la plus agreable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connuës ; de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; & ce ſont des douceurs exquiſes, que des loüanges éclairées.

MAISTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien aſſurément qui chatoüille davantage que les applaudiſſemens que vous dites ; mais cet Encens ne fait pas vivre. Des loüanges toutes pures ne mettent point un Homme à ſon aiſe : Il y faut meſler du ſolide ; & la meilleure façon de loüer, c'eſt de loüer avec les mains. C'eſt un Homme, à la verité, dont les lumieres ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contre-ſens ; mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon Eſprit. Il a du diſcernement dans ſa bourſe. Ses loüanges ſont monnoyées ; & ce Bourgeois ignorant, nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits icy.

MAISTRE A DANCER.

Il y a quelque choſe de vray dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop ſur l'argent, & l'intereſt eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honneſte-Homme montre pour luy de l'attachement.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que noſtre Homme vous donne.

MAISTRE A DANCER.

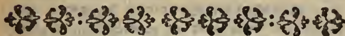
Aſſurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, & je voudrois qu'avec ſon bien, il eût encore quelque bon gouſt des choſes.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, & c'est à quoy nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connoistre dans le monde ; & il payera pour les autres ce que les autres loüeront pour luy.

MAISTRE A DANCER.

Le voila qui vient.



SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, VIOLONS, MUSICIENS & DANCEURS.

MONSIEUR JOURDAIN.

HE' bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez vous voir vostre petite drôlerie ?

MAISTRE A DANCER.

Comment ? Quelle petite drôlerie ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh la... comment appellez-vous cela ? Vôtre Prologue ou Dialogue de Chansons & de Dance.

MAISTRE A DANCER.

Ah, ah.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez preparez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ay fait un peu attendre, mais c'eſt que je me fais habiller aujourd'huy comme les Gens de Qualité ; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de ſoye que j'ay penſé ne mettre jamais.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous ne ſommes icy que pour attendre voſtre loiſir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

MAISTRE A DANCER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds juſqu'à la teſte.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette Indienne-cy.

MAISTRE A DANCER.

Elle eſt fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les Gens de Qualité eſtoient comme cela le matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Cela vous ſied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais, hola, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *Aux deux Maistres.* Que dites-vous de mes Livrées ?

MAISTRE A DANCER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il entr'ouve sa robe, & fait voir un Haut-de chausse estroit de velours rouge, & une Camisole de velours vert dont il est vestu.

Voicy encore un petit Des-habillé pour faire le matin mes Exercices.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tenez ma Robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?

MAISTRE A DANCER.

Fort bien, On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu vostre affaire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un Air qu'il vient de composer pour la Serenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes Escoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy ; mais il ne faloit pas faire faire cela par un Escolier ; & vous n'estiez pas trop bon vous-mesme, pour cette besogne-là.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces sortes d'Ecoliers en sçavent autant que les plus grands Maistres, & l'Air est aussi beau qu'il s'en puisse faire Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Donnez-moy ma Robe pour mieux entendre.... Attendez, je croy que je seray mieux sans Robe... Non redonnez-la moy, cela ira mieux.

MUSICIEN chantant.

Je languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soûmis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette Chanson me semble un peu lugubre, elle endort, je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par cy, par-là.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'Air soit accommodé aux Paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joly il y a quelque temps. Attendez.... Là... Comment est-ce qu'il dit ?

MAISTRE A DANCER.

Par ma foy, je ne sçay.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

MAISTRE A DANCER.

Du Mouton ?

MON-

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy. Ah.

Monsieur Jourdain chante.

JE croyois Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un Mouton :
Helas ! helas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'est le Tygre aux Bois.

N'est il pas joly ?

MASTRE DE MUSIQUE.

Le plus joly du monde.

MAISTRE A DANCER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la Musique.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la Dance. Ce sont deux Arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAISTRE A DANCER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un Homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est ce que les Gens de Qualité apprennent aussi la Musique ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Ouy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'apprendray donc. Mais je ne sçay quel temps je pourray prendre ; car outre le Maistre d'Armes qui me montre, j'ay arresté encore un Maistre de Philosophie qui doit commencer ce matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

La Philoſophie eſt quelque choſe ; mais la Muſique, Monſieur, la Muſique....

MAISTRE A DANCER.

La Muſique & la Dance.... La Muſique & la Dance, c'eſt-là tout ce qu'il faut.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat, que la Muſique.

MAISTRE A DANCER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi neceſſaire aux Hommes, que la Dance.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la Muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

MAISTRE A DANCER.

Sans la Dance, un Homme ne ſçauroit rien faire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Tous les deſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le Monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Muſique.

MAISTRE A DANCER.

Tous les malheurs des Hommes, tous les revers funeſtes, dont les Hiſtoires ſont remplies, les béveuës des Politiques, & les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſçavoir dancer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les Hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela eſt vray.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les Hommes apprenoient la Muſique,

ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, & de voir dans le Monde la Paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raison.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'un Homme a commis un Manquement dans sa conduite, soit aux Affaires de sa Famille, ou au Gouvernement d'un Etat, ou au Commandement d'une Armée, ne dit-on pas toûjours, un Tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, on dit cela.

MAISTRE A DANCER.

Et faire un mauvais pas, peut-il proceder d'autre chose que de ne sçavoir pas dancer ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vray, vous avez raison tous deux.

MAISTRE A DANCER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Dance & de la Musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprens cela à cette heure.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux Affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ay déja dit, c'est un petit essay que j'ay fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillez en Bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy toûjours des Bergers ? On ne voit que cela par tout.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'on a des Perſonnes à faire parler en Muſique, il faut bien que pour la vray-ſemblance on donne dans la Bergerie. Le Chant a eſté de tout temps affecté aux Bergers ; & il n'eſt guere naturel en Dialogue, que des Princes, ou Bourgeois, chantent leurs paſſions.

MONSIEUR JOURDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

Un cœur dans l'amoureux Empire,
De mille ſoins eſt toûjours agité,
On dit qu'avec plaiſir on languit, on ſoûpire :
Mais quoy qu'on puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſi doux que noſtre liberté.

I. MUSICIEN.

Il n'eſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une meſme envie :
On ne peut eſtre heureux ſans amoureux deſirs ;
Oſtez l'amour de la vie,
Vous en oſtez les plaiſirs.

2 MUSICIEN.

Il ſeroit doux d'entrer ſous l'amoureuſe Loy,
Si l'on trouvoit en Amour de la foy :
Mais helas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de Bergere fidelle ;
Et ce Sexe inconſtant trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'Amour.

1. MUSICIEN.
Aimable ardeur !
MUSICIENNE.
Franchise heureuse !
2. MUSICIEN.
Sexe trompeur !
1. MUSICIEN.
Que tu m'es précieuse !
MUSICIENNE.
Que tu plais à mon cœur !
2. MUSICIEN.
Que tu me fais d'horreur !
1. MUSICIEN.
Ah ! quitte pour aimer, cette haine mortelle !
MUSICIENNE.
On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle.
2. MUSICIEN.
Helas ! où la rencontrer ?
MUSICIENNE.
Pour défendre nostre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.
2. MUSICIEN.
Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?
MUSICIENNE.
Voyez par experience
Qui des deux aimera mieux.
2. MUSICIEN.
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.
TOUS TROIS.
A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflâmer ?
Ah ! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidelles !

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce tout ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé, & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

MAISTRE A DANCER.

Voicy pour mon affaire, un petit eſſay des plus beaux mouvemens, & des plus belles Attitudes dont une Dance puiſſe eſtre variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers ?

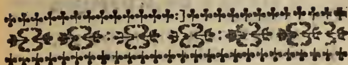
MAISTRE A DANCER.

C'eſt ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danceurs executent tous les mouvemens differens, & toutes les ſortes de pas que le Maiſtre à danser leur commande : Et cette Dance fait le premier Intermede.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.



OILA qui n'eſt point ſot, & ces Gens là ſe trémouſſent bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Lors que la Dance ſera mêlée avec la Muſique, cela fera plus d'effet encore, & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit Balet que nous avons ajuſté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt pour tantoſt au moins; & la Perſonne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir diſner ceans.

MAISTRE A DANCER.

Tout eſt preſt.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'une Perſonne comme vous, qui eſtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un Concert de Muſique chez ſoy tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce que les Gens de Qualité en ont?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Ouy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'en auray donc. Cela ſera-t-il beau ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois Vox, un Deſſus, une Haute-Contre, & une Baſſe, qui ſeront accompagnées d'une Baſſe de Viole, d'un Theorbe, & d'un Claveſſin pour les Baſſes continuës, avec deux Deſſus de Violon pour joüer les Ritornelles.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une Trompette Marine. La Trompette Marine eſt un Inſtrument qui me plaiſt, & qui eſt harmonieux.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantoſt de m'envoyer des Muſiciens, pour chanter à Table.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais ſur tout, que le Balet ſoit beau.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content, & entr'autres choſes de certains Menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah les Menuets ſont ma Dance, & je veux que vous me les voyez dancer. Allons, mon Maître.

MAISTRE A DANCER.

Un Chapeau, Monſieur, s'il vous plaiſt. La, la, la ; La, la, la, la, la, la ; La, la, la, *bis* ; La, la, la ; La, la. En cadence, s'il vous plaiſt. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne re-

Ïuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ! La, la, la, la, la. Vos deux bras ſont eſtropiez. La, la, la, la, la. Hauſſez la teſte. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dreſſez voſtre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voila qui eſt le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moy comme il faut faire une Reverence pour ſaluer une Marquiſe ; j'en auray beſoin tantoſt.

MAISTRE A DANCER.

Une Reverence pour ſaluer une Marquiſe ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, une Marquiſe qui s'appelle Dorimene.

MAISTRE A DANCER.

Donnez-moy la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendray bien.

MAISTRE A DANCER.

Si vous voulez la ſaluer avec beaucoup de reſpect, il faut faire d'abord une Reverence en arriere, puis marcher vers elle avec trois Reverences en avant, & à la derniere vous baiſſer juſqu'à ſes genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu. Bon.

1. LAQUAIS.

Monſieur, voila voſtre Maiſtre d'Armes qui eſt là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Dy-luy qu'il entre icy pour me donner Leçon. Je veux que vous me voyez faire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ay déja dit ; tout le ſecret des Armes ne conſiſte qu'en deux choſes, à donner, & à ne point recevoir : Et comme je vous fis voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſçavez détourner l'Epée de voſtre Ennemy de la ligne de voſtre corps ; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon donc un Homme, ſans avoir du cœur, eſt ſeur de tuer ſon Homme, & de n'eſtre point tué ?

MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en viſtes-vous pas la démonſtration ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy.

MAISTRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoy l'on voit de quelle conſideration nous autres nous devons eſtre dans un Etat, & combien la Science des Armes l'emporte hautement ſur toutes les autres Sciences inutiles, comme la Dance, la Muſique, la....

MAISTRE A DANCER.

Tout-beau, Monſieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Dance qu'avec reſpect.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Muſique.

MAISTRE D'ARMES.

Vous eſtes de plaiſantes Gens, de vouloir comparer vos Sciences à la mienne.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'Homme d'importance !

MAISTRE A DANCER.

Voila un plaisant Animal, avec son Plastron !

MAISTRE D'ARMES.

Mon petit Maistre à Dancer, je vous ferois dancer comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

MAISTRE A DANCER.

Monsieur le Batteur de Fer, je vous apprendray vostre Mestier.

MONSIEUR JOURDAIN *au Maistre à Dancer.*

Estes-vous fou de l'aller quereller, luy qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un Homme par raison démonstrative ?

MAISTRE A DANCER.

Je me mocque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-doux, vous dis je.

MAISTRE D'ARMES.

Comment ? petit Impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh mon Maistre d'Armes.

MAISTRE A DANCER.

Comment ? grand Cheval de Carosse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh mon Maistre à Dancer.

MAISTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous....

MONSIEUR JOURDAIN.

Doucement

MAISTRE A DANCER.

Si je mets sur vous la main....

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-beau.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous étrilleray d'un air....

MONSIEUR JOURDAIN.

De grace.

MAISTRE A DANCER.

Je vous rosseray d'une maniere....

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu luy apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Dieu, arrestez-vous.



SCENE III.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE, MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, MAISTRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hola, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec vostre Philosophie. Venez un peu mettre la Paix entre ces Personnes cy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils se sont mis en colere pour la preference de leurs Professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

Hé quoy, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? & n'avez-vous point leu le docte Traité que Seneque a composé, de la Colere ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux, que cette passion, qui fait d'un Homme une Beste feroce ? Et la raison ne doit-elle pas estre maistresse de tous nos mouvemens ?

MAISTRE A DANCER.

Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la Dance que j'exerce, & la Musique dont il fait profession.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un Homme sage est au dessus de toutes les injures qu'on luy peut dire ; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la moderation, & la patience.

MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace, de vouloir comparer leurs Professions à la mienne.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire, & de condition, que les Hommes doivent disputer entre-eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la Sagesse, & la Vertu.

MAISTRE A DANCER.

Je luy soûtiens que la Dance est une Science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et moy, que la Musique en est une que tous les Siecles ont reverée.

MAISTRE D'ARMES.

Et moy, je leur soûtiens à tous deux, que la Science de tirer des Armes, est la plus belle & la plus necessaire de toutes les Sciences.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la Philoſophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moy avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de Science à des choſes que l'on ne doit pas meſme honorer du nom d'Art, & qui ne peuvent eſtre compriſes que ſous le nom de Meſtier miſerable de Gladiateur, de Chanteur, & de Baladin.

MAISTRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allez, Beliſtre de Pedant.

MAISTRE A DANCER.

Allez, Cuiſtre fieffé.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ? Marauts que vous eſtes....

Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups, & ſortent en ſe battant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames ! coquins ! inſolens !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAITRE D'ARMES.

La peſte de l'Animal.

MONSIEUR JOURDAIN.

Meſſieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

MAISTRE A DANCER.

Diantre ſoit de l'Aſne baſté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scelerats !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au Diable l'impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons ! gueux ! traistres ! imposteurs !

Ils sortent

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y sçaurois que faire, & je n'iray pas gaster ma Robe pour vous separer. Je serois bien fou, de m'aller fourrer parmy eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.



SCENE IV.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE,

en racommodant son Colet.

VEnons à nostre Leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

MAISTRE

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſçait recevoir comme il faut les choſes, & je vay compoſer contre-eux une Satyre du Style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.
Tout ce que je pourray, car j'ay toutes les envies du monde d'eſtre ſçavant, & j'enrage que mon Pere & ma Mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les Sciences, quand j'eſtois jeune.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
Ce ſentiment eſt raiſonnable, *Nam ſine doctrina vita eſt quaſi mortis imago*. Vous entendez cela, & vous ſçavez le Latin ſans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.
Ouy, mais faites comme ſi je ne le ſçavois pas. Expliquez-moy ce que cela veut dire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
Cela veut dire que *ſans la Science la Vie eſt preſque une image de la Mort.*

MONSIEUR JOURDAIN.
Ce Latin-là a raiſon.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des Sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN.
Oh ouy, je ſçay lire & écrire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
Par où vous plaiſt il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique ?

MONSIEUR JOURDAIN.
Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
C'eſt elle qui enſeigne les trois operations de l'Eſprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui ſont elles, ces trois operations de l'Eſprit ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la ſeconde, & la troiſiéme. La premiere eſt de bien concevoir par le moyen des Univerſaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des Cathegories : Et la troiſiéme, de bien tirer une conſequence par le moyen des Figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton, &c.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila des mots qui ſont trop rebarbatifs. Cette Logique là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joly.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale ?

MONSIEUR JOURDAIN.

La Morale ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit cette Morale ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la Felicité, Enſeigne aux Hommes à moderer leurs paſſions, & ....

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les Diables ; & il n'y a Morale qui tienne, je me veux mettre en colere tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la Phyſique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante cette Phyſique ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La Phyſique eſt celle qui explique les princi-

pes des choſes naturelles, & les proprietez du Corps; Qui diſcourt de la nature des Elemens, des Métaux, des Mineraux, des Pierres, des Plantes, & des Animaux, & nous enſeigne les cauſes de tous les Méteores, l'Arc-en-Ciel, les Feux volans, les Cometes, les Eclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluye, la Neige, la Greſle, les Vents, & les Tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de broüillamini.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moy l'Ortographe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Tres-volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Aprés vous m'apprendrez l'Almanach pour ſçavoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien ſuivre voſtre penſée & traiter cette matiere en Philoſophe, il faut commencer ſelon l'ordre des choſes, par une exacte connoiſſance de la nature des Lettres, & de la differente maniere de les prononcer toutes. Et là-deſſus j'ay à vous dire que les Lettres ſont diviſées en voyelles, ainſi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en conſonnes, ainſi appellées conſonnes, parce qu'elles ſonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverſes articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, V.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'entens tout cela,

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, ſe forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A, ouy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, ſe forme en raprochant la machoire d'enbas de celle d'enhaut, A E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, A, E. Ma foy ouy. Ah, que cela eſt beau!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles. A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela eſt vray. Vive la Science.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, ſe forme en rouvrant les machoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas. O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juſte, A, E, I, O, I, O. Cela eſt admirable! I, O, I, O.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repreſente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O O O. Vous avez raiſon, O. Ah la belle choſe, que de ſçavoir quelque choſe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix V, ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entierement, & allongeant les deux levres en dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre ſans les rejoindre tout à fait. V.

MONSIEUR JOURDAIN.

V, V. Il n'y a rien de plus veritable, V.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme ſi vous faiſiez la moüe : D'où vient que ſi vous la voulez faire à quelqu'un, & vous mocquer de luy, vous ne ſçauriez luy dire que V.

MONSIEUR JOURDAIN.

V, V. Cela eſt vray. Ah que n'ay-je étudié plûtoſt pour ſçavoir tout cela !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres Lettres, qui ſont les conſonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles cy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute La conſonne, D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au deſſus des dents d'enhaut, DA

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Ouy. Ah, les belles choſes ! les belles choſes !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F. en appuyant les dents d'enhaut ſur la lévre de deſſous, FA

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'eſt la verité Ah, mon Pere & ma Mere, que je vous veux de mal !

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais ; de ſorte qu'eſtant frolée par l'air qui ſort avec force, elle luy cede. & revient toûjours au meſme endroit, faiſant une maniere de tremblement, R, ra.

MONSIEUR JOURDAIN.

R, r, ra ; R, r, r, r, r, ra. Cela eſt vray. Ah l'ha-

bile-Homme que vous estes ! & que j'ay perdu de temps ! R, r, r, ra.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliqueray à fond toutes ces curiositez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une Personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à luy écrire quelque chose dans un petit Billet que je veux laisser tomber à ses pieds

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Celà sera galant, ouy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des Vers que vous luy voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, point de Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la Prose ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ny Prose, ny Vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la Prose, ou les Vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la Prose, ou les Vers ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur : Tout ce qui n'est point Pro-

se, est Vers; & tout ce qui n'est point Vers, est Prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la Prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy, quand je dis, Nicole apportez-moy mes Pantoufles, & me donnez mon Bonnet de nuit, c'est de la Prose?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ouy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, il y a plus de quarante ans que je dis de la Prose, sans que j'en sceusse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc luy mettre dans un Billet: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*: mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante; que cela fût tourné gentiment.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE

Mettre que les feux de ses yeux reduisent vostre cœur en cendres; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela; Je ne veux que ce que je vous ay dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le Billet; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie,

de me dire un peu pour voir les diverses manieres dont on les peut mettre.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premierement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons là, laquelle est la meilleure ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cependant je n'ay point étudié, & j'ay fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & vous prie de venir demain de bonne heure.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manqueray pas

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment ? mon Habit n'est point encore arrivé ?

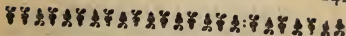
2. LAQUAIS.

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ay tant d'affaires. J'enrage Que la fiévre quartaine puisse serrer bien fort le Bourreau de Tailleur. Au Diable le Tailleur. La peste étouffe de Tailleur. Si je le tenois maintenant ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-là, ce traistre de Tailleur, je . . . .

SCENE



SCENE V.

MAISTRE TAILLEUR, GARCON TAILLEUR, *portant l'Habit de Monsieur Jourdain*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

AH vous voila. Je m'allois mettre en colere contre vous.

MAISTRE TAILLEUR.

Je n'ay pas pû venir plûtost, & j'ay mis vingt Garçons aprés vostre Habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des Bas de soye si étroits, que j'ay eu toutes les peines du monde à les mettre, & il y a deux mailles de rompuës.

MAISTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, si je romps toûjours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des Souliers qui me blessent furieusement.

MAISTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment point du tout?

MAISTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moy.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le ſens. Voyez la belle raiſon.

MAISTRE TAILLEUR.

Tenez, voila le plus bel Habit de la Cour, & le mieux aſſorti. C'eſt un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un Habit ſerieux, qui ne fût pas noir; & je le donne en ſix coups aux Tailleurs les plus éclairez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? Vous avez mis les fleurs en bas.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

E-ſtce qu'il faut dire cela?

MAISTRE TAILLEUR.

Ouy vrayment. Toutes les Perſonnes de Qualité les portent de la ſorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les Perſonnes de Qualité portent les fleurs en enbas?

MAISTRE TAILLEUR.

Ouy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh voila qui eſt donc bien.

MAISTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettray en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon Habit m'aille bien ?

MAISTRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un Peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ay chez moy un Garçon, qui pour monter une Ringrave, est le plus grand Génie du Monde ; & un autre, qui pour assembler un Pourpoint, est le Heros de nostre Temps.

MONSIEUR JOURDAIN.

La Perruque, & les Plumes, sont-elles comme il faut ?

MAISTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN *en regardant l'Habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monsieur le Tailleur, voila de mon étoffe du dernier Habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

MAISTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ay voulu lever un Habit pour moy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, mais il ne faloit pas le lever avec le mien.

MAISTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre vostre Habit ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, donnez-le moy.

MASTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ay amené des Gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'Habits se mettent avec ceremonie, Hola ; entrez vous autres. Mettez cet Habit à Monsieur, de la maniere que vous faites aux Personnes de Qualité.

Quatre Garçons Tailleurs entrent, dont deux luy arrachent le Haut-de chausse de ses Exercices, & deux autres la Camisole, puis ils luy mettent son Habit neuf; & Monsieur Jourdain se promene entre eux, & leur montre son Habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la Simphonie.

GARCON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaist, aux Garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARCON TAILLEUR.

Mon Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Gentilhomme! Voila ce que c'est, de se mettre en Personne de qualité. Allez-vous en demeurer toûjours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme. Tenez, voila pour mon Gentilhomme.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monseigneur, oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, Monseigneur merite quelque chose, & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voila ce que Monseigneur vous donne.

GARCON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de vostre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vostre Grandeur, oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moy, vostre Grandeur! Ma foy, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la Bourse. Tenez, voila pour ma Grandeur.

GARCON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions tres-humblement de ſes liberalitez.

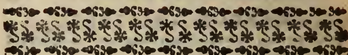
MONSIEUR JOURDAIN.

Il a bien fait, je luy allois tout donner.

Les quatre Garçons Tailleurs ſe réjoüiſſent par une Dance, qui fait le ſecond Intermede.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, & ses deux LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.



UIVEZ-moy, que j'aille un peu montrer mon Habit par la Ville ; & sur tout, ayez soin tous deux de marcher immediatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous estes à moy.

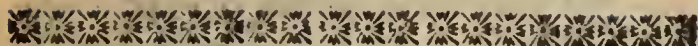
LAQUAIS.

Ouy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Appellez-moy Nicole, que je luy donne quelques ordres. Ne bougez, la voila.





SCENE II.

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole?

NICOLE.

Plaiſt-il?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *rit.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette Coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voila baſti! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah, mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle Friponne eſt-ce-là? Te mocques-tu de moy?

NICOLE.

Nenny, Monſieur, j'en ſerois bien fachée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te bailleray sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empescher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arresteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous estes si plaisant, que je ne sçaurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous estes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te....

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tien si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'apliqueray sur la jouë le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voila qui est fait, je ne riray plus.

MONSIEUR JOURDAIN.

Prenez-y bien garde. Il faut que pour tantost tu nettoyes....

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoye comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la Salle, & . . . .

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE.

Tenez, Monſieur, battez-moy plûtoſt, & me laiſſez rire tout mon ſaoul, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prens . . . .

NICOLE.

Monſieur, eur, je creveray, ay, ſi je ne ry, Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais veu une Pendarde comme celle-là, qui me vient rire inſolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu ſonges, Coquine, à preparer ma Maiſon pour la Compagnie qui doit venir tantoſt.

NICOLE.

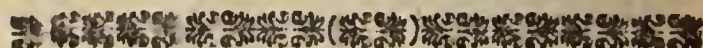
Ah, par ma foy, je n'ay plus envie de rire ; & toutes vos Compagnies font tant de deſordre ceans, que ce mot eſt aſſez pour me mettre en mauvaiſe humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toy fermer ma Porte à tout le Monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines Gens.



SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

AH, ah, voicy une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon Mary, que cet équipage là? Vous mocquez vous du Monde, de vous estre fait enharnacher de la sorte? & avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des Sots, & des Sottes, ma Femme, qui se railleront de moy.

MADAME JOURDAIN.

Vrayment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le Monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui est donc tout ce Monde-là, s'il vous plaist?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce Monde-là est un Monde qui a raison, & qui est plus sage que vous. Pour moy, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçay plus ce que c'est que nostre Maison On diroit qu'il est ceans Caresme-prenant tous les jours; & dés le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne sçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de Gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les Quartiers de la Ville pour l'apporter icy, & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maistres viennent crotter regulierement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüais nostre Servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Païsanne.

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison, & son sens est meilleur que le vostre. Je voudrois bien sçavoir ce que vous pensez faire d'un Maistre à Dancer à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand Maistre Tireur d'Armes, qui vient avec ses battemens de pied, ébranler toute la Maison, & nous déraciner tous les carriaux de nostre Salle?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma Servante, & ma Femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à dancer, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous estes des ignorantes l'une & l'autre, & vous ne sçavez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plûtost songer à marier vostre Fille, qui est en âge d'estre pourveuë.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je songeray à marier ma Fille, quand il se presentera un Parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ay encore ouy dire, Madame, qu'il a pris aujourd'huy pour renfort de potage, un Maistre de Philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort-bien. Je veux avoir de l'esprit, & sçavoir raisonner des choses parmy les honnestes Gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au College vous faire donner le foüet, à vostre âge?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy non? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le foüet, devant tout le Monde, & sçavoir ce qu'on apprend au College.

NICOLE.

Ouy, ma foy, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort necessaire pour conduire vostre Maison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des Bestes, & j'ay honte de vostre ignorance. Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Ouy, je sçay que ce que je dis est fort bien dit, & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce

que c'est que les paroles que vous dites icy.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien senſées, & voſtre conduite ne l'eſt gueres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ; Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

MADAME JOURDAIN.

Des Chanſons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé non ; ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, Le langage que nous parlons à cette heure.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment eſt ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt de la Proſe, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la Proſe ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, de la Proſe. Tout ce qui eſt Proſe, n'eſt point Vers ; & tout ce qui n'eſt point Vers, eſt Proſe. Heu, voila ce que c'eſt d'étudier. Et toy, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un V ?

NICOLE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un V ?

NICOLE.

Quoy ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu, V, pour voir?

NICOLE.

Hé bien, V.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis, V.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy; mais quand tu dis, V, qu'eſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

O l'étrange choſe, que d'avoir affaire à des beſtes! Tu allonges les lévres en dehors, & approches la machoire d'enhaut de celle d'enbas, V, Vois-tu? Je fais la mouë, V.

NICOLE.

Ouy, cela eſt biau.

MADAME JOURDAIN.

Voila qui eſt admirable!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez veu O, & DA, DA, & FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoy eſt-ce que tout cela guerit?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage, quand je voy des Femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez: Vous devriez envoyer promener tous ces Gens là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogrife de Maistre d'Armes ; qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais, ce Maistre d'Armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinance tout à l'heure, *Il fait apporter les fleurets, & en donne un à Nicole.* Tien, raison demonstrative, La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; & quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voila le moyen de n'estre jamais tué ; & cela n'est-il pas beau, d'estre assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moy un peu pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoy ?

Nicole luy pousse plusieurs coups.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout beau. Hola, oh, doucement. Diantre soit la Coquine.

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous estes fou, mon Mary, avec toutes vos fantaisies, & cela vous est venu depuis que vous vous meslez de hanter la Noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Lors que je hante la Noblesse, je fais paroistre mon jugement ; & cela est plus beau que de hanter vostre Bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN

Camon vrayment. Il y a fort à gagner à frequenter vos Nobles, & vous avez bien operé avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous eſtes embeguiné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix, ſongez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma Femme, que vous ne ſçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de luy ? C'eſt une Perſonne d'importance plus que vous ne penſez ? Un Seigneur que l'on conſidere à la Cour, & qui parle au Roy tout comme je vous parle. N'eſt ce pas une choſe qui m'eſt tout à-fait honorable, que l'on voye venir chez moy ſi ſouvent une Perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher Amy, & me traite comme ſi j'eſtois ſon égal ? Il a pour moy des bontez qu'on ne devineroit jamais ; & devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moy-meſme confus.

MADAME JOURDAIN.

Ouy, il a des bontez pour vous & vous fait des careſſes, mais il vous emprunte voſtre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de preſter de l'argent à un Homme de cette condition-là ? & puis je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle ſon cher amy ?

MADAME JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſçavoit.

MADAME JOURDAIN.

Et quoy ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je luy ay presté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.

Ouy. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN.

Ouy, ouy, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré sa foy de Gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais, vous estes bien obstinée, ma Femme : Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis seur.

MADAME JOURDAIN.

Et moy, je suis seure que non, & que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjoler.

MONSIEUR JOURDAIN.

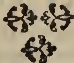
Taisez-vous. Le voicy.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-estre encore vous faire quelque emprunt ; & il me semble que j'ay disné, quand je le voy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.





SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

MOn cher Amy, Monſieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort-bien, Monſieur, pour vous rendre mes petits ſervices.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voila, comment ſe porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monſieur Jourdain, vous voila le plus propre du monde !

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet Habit, & nous n'avons point de jeunes Gens à la Cour qui ſoient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hay, hay.

MADAME JOURDAIN.

Il le grate par où il ſe démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

MADAME JOURDAIN.

Ouy, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foy, Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous eſtes l'Homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois de vous encore cé matin dans la Chambre du Roy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur, *A Madame Jourdain.* Dans la Chambre du Roy ?

DORANTE.

Allons, mettez....

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur, je ſçay le reſpect que je vous doy.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez ; point de ceremonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monſieur Jourdain, vous eſtes mon Amy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis voſtre Serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvriray point ; ſi vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'aime mieux eſtre incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis voſtre débiteur, comme vous le ſçavez.

MADAME JOURDAIN.

Ouy, nous ne le ſçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereuſement preſté de l'argent.

en plusieurs occasions, & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur vous vous mocquez.

DORANTE.

Mais je sçai rendre ce qu'on me preste, & reconnoistre les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous ; & je viens icy pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien, vous voyez vostre impertinence, ma Femme.

DORANTE.

Je suis Homme qui aime à m'acquitter le plûtost que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voila, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez presté ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je croy que ouy. J'en ay fait un petit Memoire. Le Voicy. Donné à vous une fois, deux cens Louïs.

DORANTE.

Cela est vray.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingt.

DORANTE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autrefois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles ſont quatre cens ſoixante Louïs, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mille huit cens trente deux livres à voſtre Plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille ſept cens quatre-vingt livres à voſtre Tailleur.

DORANTE.

Il eſt vray.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quatre mille trois cens ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à voſtre Marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze ſols huit deniers; Le compte eſt juſte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille ſept cens quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers, à voſtre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt veritable. Qu'eſt-ce que cela fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale & juste ; Quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens Pistoles que vous m'allez donner, cela sera justement dix-huit mille francs, que je vous payeray au premier jour.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh non.

MADAME JOURDAIN.

Cet Homme-là fait de vous une Vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en iray chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN.

Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarasse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN.

C'est un vray enjoleux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN.

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ay force Gens qui m'en préteroient avec joye ; mais comme vous estes mon meilleur Amy, j'ay crû que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vay querir vostre affaire.

MADAME JOURDAIN.

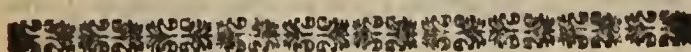
Quoy, vous allez encore luy donner cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un Homme de cette condition là, qui a parlé de moy ce matin dans la Chambre du Roy ?

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous estes une vraye Dupe.



SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

VOus me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN.

J'ay la teste plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle vostre Fille, où est-elle, que je ne la voy point ?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma Fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle, le Balet & la Comedie que l'on fait chez le Roy ?

MADAME JOURDAIN.

Ouy vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des Amans dans vostre jeune âge, belle & d'agreable humeur comme vous estiez.

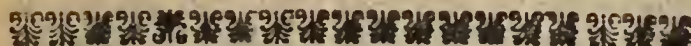
MADAME JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrepite, & la teste luy groüille-t-elle déja ?

DORANTE.

Ah ma foy, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous estes jeune, & je resve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.





SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN.

VOila deux cens Loüis bien comptez.

DORANTE.

Je vous asſure, Monſieur Jourdain, que je ſuis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un ſervice à la Cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ſuis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertiſſement Royal, je luy feray donner les meilleures places de la Salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baiſe les mains.

DORANTE *bas à Monſieur Jourdain.*

Noſtre belle Marquiſe, comme je vous ay mandé par mon Billet, viendra tantoſt icy pour le Balet & le Repas; je l'ay fait conſentir enfin au Regal que vous luy voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cauſe.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ay veu, & je ne vous ay point mandé de nouvelles du Diamant que vous me miſtes entre les mains pour luy en

faire present de voſtre part : mais c'eſt que j'ay eu toutes les peines du monde à vaincre ſon ſcrupule, & ce n'eſt que d'aujourd'huy qu'elle s'eſt reſoluë à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; & je me trompe fort, ou la beauté de ce Diamant fera pour vous ſur ſon eſprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Plût au Ciel !

MADAME JOURDAIN.

Quand il eſt une fois avec luy, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je luy ay fait valoir comme il faut la richeſſe de ce preſent, & la grandeur de voſtre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontez qui m'accablent ; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une Perſonne de voſtre Qualité s'abaiſſer pour moy à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous mocquez-vous ? Eſt-ce qu'entre Amis on s'arreſte à ces ſortes de ſcrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moy la meſme choſe, ſi l'occaſion s'en offroit ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ho aſſurément, & de tres-grand cœur.

MADAME JOURDAIN.

Que ſa preſence me peſe ſur mes épaules.

DORANTE.

Pour moy, je ne regarde rien, quand il faut ſervir un Amy, & lors que vous me fiſtes con-

fidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agreable chez qui j'avois commerce, vous vistes que d'abord je m'offris de moy-mesme à servir vostre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il est vray, ce sont des bontez qui me confondent.

MADAME JOURDAIN.

Est ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur tout les dépenses qu'on fait pour elles ; & vos frequentes Serenades, & vos Bouquets continuels ; ce superbe Feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau; le Diamant qu'elle a receu de vostre part, & le Regale que vous luy preparez, tout cela luy parle bien mieux en faveur de vostre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû luy dire vous mesme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une Femme de Qualité a pour moy des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN.

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t en un peu tout doucement prester l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantost que vous jouïrez à vostre aise du plaisir de sa veuë, & vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

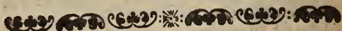
Pour estre en pleine liberté, j'ay fait en sorte que ma Femme ira disner chez ma sœur, où elle passera toute l'apresdinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & vostre Femme auroit pû nous embarasser. J'ay donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, & à toutes les choses qui sont necessaires pour le Balet. Il est de mon invention; & pourveu que l'execution puisse répondre à l'idée, je suis seur qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'apperçoit que Nicole écoute, & luy donne un soufflet.*

Ouais, vous estes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaist.



SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foy, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose: mais je croy qu'il y a quelque anguille sous roche, & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'huy, Nicole, que j'ay conçeu des soupçons de mon Mary. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, & je travaille à découvrir ce que ce peut estre. Mais songeons à ma Fille. Tu sçais l'amour

que Cleonte a pour elle. C'eſt un homme qui me revient, & je veux aider ſa recherche, & luy donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

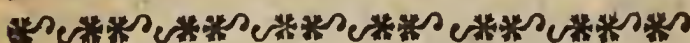
En verité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde de vous voir dans ces ſentimens; car ſi le Maiſtre vous revient, le Valet ne me revient pas moins, & je ſouhaiterois que noſtre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en luy en parler de ma part, & luy dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon Mary la demande de ma Fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agreable. Je vay, je penſe, bien réjoüir les Gens.



SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

AH vous voila tout à propos. Je ſuis une Ambaſſadrice de joye, & je viens....

CLEONTE.

Retire-toy, perfide, & ne me vien point amuſer avec tes traiſtreſſes paroles.

NICOLE.

Eſt-ce ainſi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toy, te dis-je, & va-t-en dire de ce pas

à ton infidele Maiſtreſſe, qu'elle n'abuſera de ſa vie le trop ſimple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo eſt-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dy-moy un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite Scelerate ? Allons viſte, oſte-toy de mes yeux, vilaine, & me laiſſe en repos.

NICOLE.

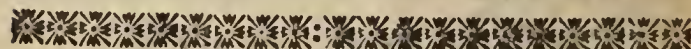
Quoy, tu me viens auſſi....

COVIELLE.

Oſte-toy de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Ouais ! Quelle mouche les a piquez tous deux ? Allons de cette belle hiſtoire informer ma Maîtreſſe.



SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

QUoy, traiter un amant de la ſorte ; & un Amant le plus fidelle, & le plus paſſionné de tous les Amans ?

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une Perſonne toute l'ardeur, & toute la tendreſſe qu'on peut imaginer ; Je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ay qu'elle dans

l'eſprit : Elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joye ; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; & voila de tant d'amitié la digne récompenſe ! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moy deux ſiecles effroyables ; je la rencontre par hazard ; mon cœur à cette veuë ſe ſent tout tranſporté, ma joye éclate ſur mon viſage ; je vole avec raviſſement vers elle, & l'infidelle détourne de moy ſes regards, & paſſe bruſquement comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit veu !

COVIELLE.

Je dis les meſmes choſes que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole.

CLEONTE.

Aprés tant de ſacrifices ardens, de ſoûpirs, & de vœux que j'ay faits à ſes charmes !

COVIELLE.

Aprés tant d'aſſidûs hommages, de ſoins, & de ſervices que je luy ay rendus dans ſa Cuiſine !

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ay verſées à ſes genoux !

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ay tirez au Puits pour elle.

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ay fait paroiſtre à la cherir plus que moy-meſme.

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ay ſoufferte à tourner la Broche à ſa place !

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris.

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLEONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands chaſtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à meriter mille ſoufflets.

CLEONTE.

Ne t'aviſe point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moy, Monſieur ? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuſer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes diſcours pour la défendre, ne ſerviront de rien.

COVIELLE.

Qui ſonge à cela ?

CLEONTE.

Je veux contre-elle conſerver mon reſſentiment & rompre enſemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y conſens.

CLEONTE.

Ce Monſieur le Comte qui va chez elle, luy donne peut-eſtre dans la veuë : & ſon eſprit, je le voy bien, ſe laiſſe éblouïr à la qualité. Mais

il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la voy courir, & ne luy laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eſt fort bien dit, & j'entre pour mon compte dans tous vos ſentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & ſoûtien ma reſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dy-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais moy de ſa Perſonne une peinture qui me la rende mépriſable; & marque-moy bien, pour m'en dégouter, tous les deffauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur, Voila une belle Mijaurée, une Pimpe foüée bien baſtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne luy voy rien que de tres mediocre, & vous trouverez cent Perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premierement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela eſt vray, elle a les yeux petits : mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oüy; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs, eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle eſt aiſée, & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler, & dans ſes actions.

CLEONTE.

Il eſt vray; mais elle a grace à tout cela, & ſes manieres ſont engageantes, ont je ne ſçay quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'Eſprit.....

CLEONTE.

Ah elle en a, Covielle, du plus fin, du plus delicat.

COVIELLE.

Sa converſation....

CLEONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toûjours ſerieuſe.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouïs, de ces joyes toûjours ouvertes? & vois-tu rien de plus impertinent, que des Femmes qui rient à tous propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle eſt capricieuſe autant que Perſonne du monde.

CLEONTE.

Ouy, elle eſt capricieuſe, j'en demeure d'accord, mais tout ſied bien aux Belles, on ſouffre tout des Belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela, je voy bien que

vous avez envie de l'aimer toûjours.

CLEONTE.

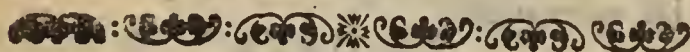
Moy, j'aimerois mieux mourir ; & je vay la haïr autant que je l'ay aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLEONTE.

C'est en quoy ma vengeance sera plus éclatante ; en quoy je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voicy.



SCENE X.

CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Pour moy, j'en ay esté toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut estre, Nicole, que ce que je dis. Mais le voila.

CLEONTE.

Je ne veux pas seulement luy parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cleonte, qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous possede ?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Estes-vous muet, Cleonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLEONTE.

Que voila qui est scelerat !

COVIELLE.

Que cela est Judas.

LUCILE.

Je voy bien que la rencontre de tantost a troublé vostre esprit.

CLEONTE.

Ah, ah, on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Nostre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'encloüeure.

LUCILE.

N'est il pas vray, Cleonte, que c'est là le sujet de vostre dépit ?

CLEONTE.

Ouy, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler ; & j'ay à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de vostre infidelité ; que je veux estre le premier à rompre avecque vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'auray de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ay pour vous ; cela me causera des chagrins : Je souffriray un temps ; mais j'en viendray à bout & je me perceray plûtost le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussy, queumy.

LUCILE.

Voila bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cleonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter vostre abord.

CLEONTE *fait semblant de s'en aller & tourne autour du Theatre.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si viste.

COVIELLE *suit Lucile.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suit Cleonte.*

Sçachez que ce matin....

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE *suit Covielle.*

Apprens que....

COVIELLE.

Non, traistresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laissez-moy dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cleonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arreſtez.

CLEONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Entens-moy.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans voſtre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, prens-le tout comme tu voudras.

CLEONTE.

Sçachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE *fait ſemblant de s'en aller à ſon tour, & fait le meſme chemin qu'a fait Cleonte.*

Il ne me plaiſt plus de le dire.

COVIELLE.

Apprens-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE.

Je ne veux plus, moy, te l'apprendre.

CLEONTE *ſuit Lucile.*

Dites-moy....

LUCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moy....

NICOLE. *ſuit Cleonte.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dy-je.

COVIELLE *ſuit Nicole.*

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laiſſez-moy.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Oſte-toy de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moy.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en feray rien.

COVIELLE.

Gueris-moy l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaiſt pas.

CLEONTE.

Hé bien, puis que vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois, & je vay loin de vous mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE.

Et moy, je vai ſuivre ſes pas

LUCILE.

Cleonte.

NICOLE.

Covielle.

CLEONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plaiſt-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ay dit.

COVIELLE.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cleonte ?

CLEONTE.

Ouy, cruelle, puis que vous le voulez.

LUCILE.

Moy, je veux que vous mouriez ?

CLEONTE.

Ouy, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dît ?

CLEONTE.

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons ?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute ? Et ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a eſté cauſée ce matin par la preſence d'une vieille Tante qui veut à toute force, que la ſeule approche d'un Homme deſhonore une Fille ; Qui perpetuellement nous ſermone ſur ce chapitre, & nous figure tous les Hommes comme des Diables qu'il faut fuir ?

NICOLE.

Voila le ſecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE.

Il n'eſt rien de plus vray.

NICOLE.

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de vostre bouche vous sçavez appaiser de choses dans mon cœur ! & que facilement on se laisse persuader aux Personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoüé par ces diantres d'animaux là.



SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien-aise de vous voir, Cleonte, & vous voila tout à propos. Mon Mary vient, prenez viste vostre temps pour luy demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah, Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flate mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?





SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

MOnſieur, je n'ay voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche aſſez pour m'en charger moy-meſme; & ſans autre détour, je vous diray que l'honneur d'eſtre voſtre Gendre eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire, ſi vous eſtes Gentil-homme.

CLEONTE.

Monſieur, la pluſpart des Gens ſur cette queſtion, n'heſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre & l'uſage aujourd'huy ſemble en authoriſer le vol. Pour moy, je vous l'avouë, j'ay les ſentimens ſur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honneſte-Homme, & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naiſtre; à ſe parer aux yeux du monde d'un Titre dérobé; à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de Parens, ſans doute qui ont tenu des Charges honorables. Je me ſuis acquis dans

les Armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien pour tenir dans le Monde un rang assez passable : mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre ; & je vous diray franchement que je ne suis point Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, Ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'estes point Gentil-homme, vous n'aurez pas ma Fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec vostre Gentil-homme ? Est-ce que nous sommes, nous autres de la Coste de Saint Louis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous ma Femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoisie ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila pas le coup de langue ?

MADAME JOURDAIN.

Et vostre Pere n'estoit-il pas Marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peste soit de la Femme Elle n'y a jamais manqué Si vostre Pere a esté Marchand, tant-pis pour luy ; mais pour le m'en, ce sont des mal-avisez qui disent cela. Tout ce que j'ay à vous dire, moy, c'est que je veux avoir un Gendre Gentil-homme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à vostre Fille un Mary qui luy soit propre ; & il vaut mieux pour elle un honneste-Homme riche & bien fait, qu'un Gentil-Homme gueux & mal basty.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le Fils du Gentil-Homme de nostre Village, qui est le plus grand Malitorne & le plus sot Dadais que j'aye jamais veu.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toûjours dans la conversation ; j'ay du bien assez pour ma Fille, je n'ay besoin que d'honneur, & je la veux faire Marquise ?

MADAME JOURDAIN.

Marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, Marquise.

MADAME JOURDAIN.

Helas ! Dieu m'en garde.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est une chose que j'ay resoluë.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moy, où je ne consentiray point : Les alliances avec plus grand que soy sont sujettes toûjours à de fâcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un Gendre puisse à ma Fille reprocher ses Parens, & qu'elle ait des Enfans qui ayent honte de m'appeller leur Grand-Maman. S'il faloit qu'elle me vinst visiter en équipage de Grand-Dame, & qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du Quartier, on ne manqueroit pas aussi-tost de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la Fil-

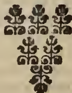
le de Monſieur Jourdain, qui eſtoit trop heureuſe, eſtant petite, de joüer à la Madame avec nous: Elle n'a pas toûjours eſté ſi relevée que la voila; & ſes deux Grand Peres vendoient du Drap auprés de la porte Saint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs Enfans qu'ils payent maintenant, peut eſtre bien cher en l'autre Monde: & l'on ne devient gueres ſi riches à eſtre honneſtes Gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un Homme en un mot qui m'ait obligation de ma Fille, & à qui je puiſſe dire, Mettez-vous-là, mon Gendre, & diſnez avec moy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien les ſentimens d'un petit Eſprit, de vouloir demeurer toûjours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage, ma Fille ſera Marquiſe en dépit de tout le monde; & ſi vous me mettez en colere, je la feray Ducheſſe.

MADAME JOURDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moy, ma Fille, & venez dire reſolument à voſtre Pere, que ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.





SCENE XIII.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ay un scrupule là-dessus, que l'Exemple ne sçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre serieusement avec un Homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? & vous coustoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimeres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il falût faire ses preuves de Noblesse, pour estre Gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah, ah, ah.

CLEONTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouër nostre Homme, & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoy donc ?

COVIELLE.

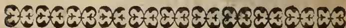
Il s'est fait depuis peu une certaine Mascarade qui vient le mieux du monde icy, & que je pretens faire entrer dans une bourde que je veux faire à nostre Ridicule. Tout cela sent un peu sa Comedie ; mais avec luy on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est Homme à y joüer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de luy dire. J'ay les Acteurs, j'ay les Habits tout prests, laissez-moy faire seulement.

CLEONTE.

Mais apprens-moy...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout, retirons-nous, le voilà qui revient.



SCENE XIV.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

QUe Diable est-ce là ? ils n'ont rien que les grands Seigneurs à me reprocher, & moy je ne vois rien de si beau, que de hanter les grands Seigneurs ; il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je voudrois qu'il m'eust cousté deux doigts de la main, & estre né Comte, ou Marquis.

LAQUAIS.

LAQUAIS.

Monsieur, voicy Monsieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé mon Dieu, j'ay quelques ordres à donner. Dy-leur que je vais venir icy tout-à-l'heure.

SCENE XV.

DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir icy tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voila qui est bien.

DORIMENE.

Je ne sçay pas, Dorante ; je fais encore icy une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une Maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous regaler, puis que pour fuir l'éclat, vous ne voulez ny vostre Maison, ny la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de vostre passion. J'ay beau me défendre des choses, vous fatiguez ma resistance, & vous avez une civile opiniastreté qui me

fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaist. Les visites frequentes ont commencé ; les Declarations sont venuës ensuite, qui aprés elles ont traîné les Serenades & les Cadeaux, que les Presens ont suivy. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, & pied à pied vous gagnez mes resolutions. Pour moy je ne puis plus répondre de rien, & je croy qu'à la fin vous me ferez venir au Mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foy, Madame, vous y devriez deja estre. Vous estes Veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maistre de moy, & vous aime plus que ma vie. A quoy tient-il que dés aujourd'huy vous ne fassiez tout mon bon-heur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble ; & les deux plus raisonnables Personnes du Monde, ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous mocquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez ; & l'experience que vous avez faite, ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin j'en reviens toûjours-là. Les dépenses que je vous voy faire pour moy, m'inquietent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; & l'autre, que je suis seure, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez ; & je ne veux point cela.

DORANTE.

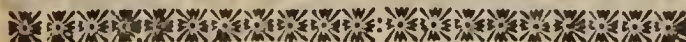
Ah, Madame, ce ſont des bagatelles, & ce n'eſt pas par là....

DORIMENE.

Je ſçay ce que je dy; & entr'autres le Diamant que vous m'avez forcée à prendre, eſt d'un prix....

DORANTE.

Eh, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une choſe que mon amour trouve indigne de vous; & ſouffrez.... Voicy le Maiſtre du Logis.



SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN *aprés avoir fait deux reverences, ſe trouvant trop prés de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaiſt.

DORIMENE.

Quoy donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troiſiéme.

DORANTE.

Madame, Monſieur Jourdain ſçait ſon monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'eſt une gloire bien grande, de me voir aſſez fortuné, pour eſtre ſi heureux, que d'avoir le bon-heur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de voſtre preſence : Et ſi j'avois auſſi le merite pour meriter un merite comme le voſtre, & que le Ciel.... envieux de mon bien.... m'euſt accordé.... l'avantage de me voir digne.... des....

DORANTE.

Monſieur Jourdain, en voila aſſez ; Madame n'aime pas les grands complimens, & elle ſçait que vous eſtes Homme d'eſprit, *bas à Dorimene.* C'eſt un bon Bourgeois aſſez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ſes manieres.

DORIMENE.

Il n'eſt pas mal-aiſé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voila le meilleur de mes Amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant-Homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ay beaucoup d'eſtime pour luy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ay rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE *bas à Monſieur Jourdain.*

Prenez bien garde au moins, à ne luy point parler du Diamant que vous luy avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne pourrois-je pas ſeulement luy demander comment elle le trouve ?

DORANTE

Comment ? gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous ; & pour agir en galant-Homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'estoit pas vous qui luy eussiez fait ce present. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravy de vous voir chez luy.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de luy parler ainsi pour moy !

DORANTE.

J'ay eu une peine effroyable à la faire venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sçay quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus-belle Personne du Monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites grace, & ....

DORANTE.

Songeons à manger.

LAQUAIS.

Tout est prest, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on fasse venir les Musiciens.

Six Cuisiniers, qui ont preparé le Festin, dancent ensemble, & font le troisiéme Intermede ; aprés quoy ils apportent une Table couverte de plusieurs Mets.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMENE.



COMMENT, Dorante, voila un Repas tout-à-fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous mocquez, Madame, & je voudrois qu'il fust digne de vous estre offert. *Tous se mettent à Table.*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez luy. Je demeure d'accord avec luy, que le Repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moy qui l'ay ordonné, & que je n'ay pas sur cette matiere les lumieres de nos Amis, vous n'avez pas icy un Repas fort sçavant, & vous y trouverez des incongruitez de bonne chere, & des barbarismes de bon goust. Si Damis nostre Amy, s'en estoit meslé, tout seroit dans les regles; il y auroit par tout de l'élegance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagerer luy-mesme toutes les pieces du Repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons

morceaux ; de vous parler d'un Pain de rive à bizeau doré, relevé de crouſte par tout, croquant tendrement ſous la dent ; d'un Vin à ſéve veloutée, armé d'un vert qui n'eſt point trop commandant ; d'un Carré de Mouton gourmandé de perſil ; d'une Longe de Veau de Riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui ſous les dents eſt une vraye paſte d'amende ; de Perdrix relevées d'un fumet ſurprenant ; & pour ſon Opera, d'une Soupe à bouïllon perlé, ſouſtenuë d'un jeune gros Dindon, cantonnée de Pigeonneaux, & couronnée d'Oignons blancs mariez avec la Chicorée. Mais pour moy, je vous avouë mon ignorance ; & comme Monſieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le Repas fuſt plus digne de vous eſtre offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! que voila de belles mains !

DORIMENE.

Les mains ſont mediocres, Monſieur Jourdain ; mais vous voulez parler du Diamant qui eſt fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne ſeroit pas agir en galant-Homme, & le Diamant eſt fort peu de choſe.

DORIMENE.

Vous eſtes bien dégouſté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE *aprés avoir fait ſigne à Monſieur Jourdain.*

Allons, qu'on donne du Vin à Monſieur Jour-

dain, & à ces Messieurs & à ces Dames qui nous feront la grace de nous chanter quelque Air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere, que d'y mesler la Musique, & je me vois icy admirablement regalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prestons silence à ces Messieurs & à ces Dames; ce qu'ils nous feront entendre, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les Musiciens & les Musiciennes prennent des Verres, chantent deux Chansons à boire, & sont soûtenus de toute la Simphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour:
Ah! qu'un Verre en vos mains a d'agreables charmes!
Vous & le Vin, vous vous prestez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,
Une ardeur eternelle.
Qu'en moüillant vostre bouche il en reçoit d'attraits;
Et que l'on voit par luy vostre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de luy je m'enyvre à longs traits:
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons ma Belle,
Une ardeur eternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

BUvons, chers Amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons:

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon Vin, nos amours;
Depeschons nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Laissons raisonner les Sots
Sur le vray bon-heur de la vie;
Nostre Philosophie
Le met parmy les Pots:
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon Vin, nos amours;
Depeschons-nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Sus, sus du Vin, par tout versez, Garçon, versez,
Versez, versez toûjours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux chanter, & cela est tout-à-fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore icy, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Oüais, Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prist pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoîstra quand il luy plaira.

DORIMENE.

Oh je le quitte.

DORANTE.

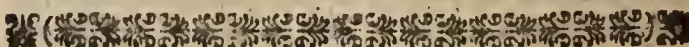
Il est Homme qui a toûjours la risposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchez.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un Homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir vostre cœur, je serois.



SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah, ah, je trouve icy bonne compagnie, & je voy bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire cy, Monsieur mon Mary, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer disner chez ma Sœur; Je viens de voir un Theatre là-bas, & je vois icy un Banquet à faire Nopces. Voila comme vous dépensez vostre bien, & c'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence, & que vous leur donnez la Musique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? & quelles fantaisies sont les vostres, de vous aller mettre en teste que vostre Mary dépense son bien, & que c'est luy qui donne ce Régale à Madame ? Apprenez que c'est moy, je vous prie : Qu'il ne fait seulement que me prester sa Maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout cecy à Madame, qui est une Personne de Qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma Maison, & de vouloir que je sois avec luy.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des Chansons que cela ; je sçay ce que je sçay.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures Lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de Lunettes, Monsieur, & je voy assez clair ; il y a long temps que je sens les choses, & je ne suis pas une Beste. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prester la main comme vous faites aux sottises de mon Mary. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ny beau, ny honneste à vous, de mettre de la dissention dans un Ménage, de souffrir que mon Mary soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout cecy ? Allez, Dorante, vous vous mocquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE.

Madame, hola Madame, où courez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame. Monſieur le Comte, faites-luy excuſes, & tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous eſtes, voila de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chaſſez de chez moy des Perſonnes de Qualité.

MADAME JOURDAIN.

Je me mocque de leur Qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne ſçay qui me tient, maudite, que je ne vous fende la teſte avec les pieces du Repas que vous eſtes venuë troubler.

On oſte la Table.

MADAME JOURDAIN *ſortant.*

Je me mocque de cela. Ce ſont mes droits que je défens, & j'auray pour moy toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle eſt arrivée là bien malheureuſement. J'eſtois en humeur de dire de jolies choſes, & jamais je ne m'eſtois ſenti tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?



SCENE III.

COVIELLE *déguiſé en Voyageur*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE.

MOnſieur, je ne ſçay pas ſi j'ay l'honneur d'eſtre connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE.

Je vous ay veu que vous n'estiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy ?

COVIELLE.

Ouy, vous estiez le plus bel Enfant du Monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiser ?

COVIELLE.

Oüy ; j'estois grand Amy de feu Monsieur vostre Pere.

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu Monsieur mon Pere ?

COVIELLE.

Ouy. C'estoit un fort honneste Gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'estoit un fort honneste Gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Pere ?

COVIELLE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sçay donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes Gens qui me veulent dire qu'il a esté Marchand.

COVIELLE.

Luy Marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais esté. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il estoit fort obligeant, fort officieux ; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les costez, les faisoit apporter chez luy ; & en donnoit à ses Amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoistre, afin que vous rendiez ce témoignage là que mon Pere estoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soûtiendray devant tout le Monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous ameine ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur vostre Pere honneste Gentilhomme, comme je vous ay dit, j'ay voyagé par tout le Monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le Monde ?

COVIELLE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce Païs-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs Voyages que depuis quatre jours ; & par l'interest que je prens à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous sçavez que le Fils du grand Turc est icy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy ? Non.

COVIELLE.

Comment ? Il a un train tout-à-fait magnifique, tout le Monde le va voir, & il a esté receu en ce Païs comme un Seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de vostre Fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du Grand Turc ?

COVIELLE.

Ouy, & il veut estre vostre Gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Gendre, le Fils du Grand Turc ?

COVIELLE.

Le Fils du Grand Turc vostre Gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement sa langue, il s'entretient avec moy ; & aprés quelques autres discours, il me dit *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est à dire ; n'as-tu point veu une jeune belle Personne, qui est la Fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du Grand Turc dit cela de Moy ?

COVIELLE.

Ouy. Comme je luy eus répondu que je vous connoissois particulierement, & que j'avois veu vô-

tre Fille : Ah, me dit il, *Marababa sahem*; c'est à dire, Ah que je suis amoureux d'elle !

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire, Ah que je suis amoureux d'elle ?

COVIELLE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, vous faites bien de me le dire, car pour moy je n'aurois jamais crû que *Marababa sahem* eust voulu dire, Ah que je suis amoureux d'elle ! Voila une langue admirable, que ce Turc !

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Cacaramouchen ?*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaramouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est à dire, Ma chere ame.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaramouchen veut dire, Ma chere ame ?

COVIELLE.

Ouy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui est merveilleux ! *Cacaramouchen*, Ma chere ame : Diroit-on jamais cela ? voila qui me confond.

COVIELLE.

Enfin pour achever mon Ambassade, il vient vous demander vostre Fille en mariage ; & pour avoir un Beau-Pere qui soit digne de luy, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine Grande dignité de son Païs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

COVIELLE.

Ouy ; *Mamamouchi :* c'est à dire en nostre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens.... Paladin enfin : il n'y a rien de plus noble que cela dans le Monde ; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la Terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du grand Turc m'honore beaucoup, & je vous prie de me mener chez luy, pour luy faire mes remercimens.

COVIELLE.

Comment ? le voila qui va venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va venir icy ?

COVIELLE.

Ouy ; & il amene toutes choses pour la ceremonie de vostre Dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui est bien prompt.

COVIELLE.

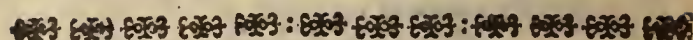
Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarasse icy, c'est que ma Fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre dans la teste un certain Cleonte, & elle jure de n'épouser personne que celuy-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le Fils du Grand Turc ; & puis il se rencontre icy une avanture merveilleuse : c'est que le Fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose prés. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, &.... Je l'entens venir ; le voila.



SCENE IV.

CLEONTE *en Turc, avec trois Pages portant sa veste.*

MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

CLEONTE.

A*Mboufahim oqui boraf, Jordina, fala malé u i.*

COVIELLE.

C'eft à dire; Monfieur Jourdain, voftre cœur foit toute l'année comme un Rofier fleury. Ce font façons de parler obligeantes de ces Païs là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je fuis tres-humble ferviteur de fon Alteffe Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto ouftin moraf.

CLEONTE.

Ouftin yoc catamalequi bafum bafe alla moram.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des Lions, & la prudence des Serpens.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Alteffe Turque m'honore trop, & je luy fouhaite toutes fortes de profperitez.

COVIELLE.

Offa binamenfadoc babally oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vifte avec luy vous preparer

pour la ceremonie, afin de voir ensuite vostre Fille, & de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Ouy, la Langue Turque est comme cela; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez viste où il souhaite.



SCENE V.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

HA, ha, ha. Ma foy, cela est tout-à fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouër. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider ceans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voila ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.

De quoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le merite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagême dont nous nous servons

auprés de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa Fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puis que tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je ſçay, Monſieur, que la Beſte vous eſt connuë.

DORANTE.

Apprens-moy ce que c'eſt.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conteray le reſte.

La ceremonie Turque pour annoblir le Bourgeois, ſe fait en Dance & en Muſique, & compoſe le quatriéme Intermede.

CEREMONIE TURQUE.

SIx Turcs dançans entr'eux gravement deux-à-deux, au ſon de tous les Inſtrumens. Ils portent trois Tapis fort longs, dont ils font pluſieurs figures; & à la fin de cette premiere Ceremonie, ils les levent fort haut; les Turcs Muſiciens, & autres Joüeurs d'Inſtrumens paſſent par deſſous; quatre Derviches, qui accompagnent le Muphty, ferment cette Marche.

Alors les Turcs étendent les Tapis par terre, & ſe mettent deſſus à genoux; le Muphty eſt debout au milieu, qui fait une invocation avec des Contorſions & des grimaces, levant le menton, & remuant les mains contre ſa teſte, comme ſi c'étoit des aîles. Les Turcs ſe proſternent juſqu'à

terre, chantans *alli*, puis se relevent, chantans *alla*, & continuant alternativement jusqu'à la fin de l'Invocation, puis ils se levent tous, chantant, *alla ekber*.

Alors les Derviches aménent devant le Muphty le Bourgeois, vestu à la Turque, razé, sans Turban, sans Sabre, auquel il chante gravement ces paroles.

LE MUPHTY.

Se ti sabir
Te respondir
Se non sabir
Tazir, tazir.

Mi star Muphty
Ti qui star ti
Non intendir
Tazir, tazir.

Deux Derviches font retirer le Bourgeois, puis le Muphty demande aux Turcs de quelle Religion est le Bourgeois, & chante.

Dice Turque qui star Quista
Anabatista Anabatista?

Les Turcs répondent.

Ioc.

LE MUPHTY.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Coffita.

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Vssita ? Morista ? Fronista ?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTY *repete.*

Ioc. Ioc. Ioc.

Star pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Luterana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc

LE MUPHTY *repete.*

Ioc. Ioc. Ioc.

Mahametana, Mahametana.

LES TURCS.

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTY.

Como chamara ? Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, giourdina.

LE MUPHTY.

Giourdina !

LE MUPHTY ſautant & regardant de coſté & d'autre.

Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?

LES TURCS *repetent.*

Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?

LE MUPHTY.

Mahameta per giourdina
Mi pregar sera e matina
Voler far va paladina
De giourdina, de giourdina
Dar Turbanta, e dar scarrina
Con galera e brigantina
Per deffender palestina
Mahameta per Giourdina, &c.

Aprés quoy le Muphty demande aux Turcs si le Bourgeois est ferme dans la Religion Mahometane, & leur chante ces paroles.

LE MUPHTY. bis.

Star bon Turca Iourdina.

LES TURCS. bis.

Hey Valla. Hey Valla.

LE MUPHTY chante & danse.

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, balla da.

Aprés que le Muphty s'est retiré, les Turcs dansent, & repetent ces mesmes paroles.

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Le Muphty revient avec son Turban de Ceremonie qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.

Deux Derviches l'accompagnent avec des Bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran : Les deux autres Derviches aménent le Bourgeois qui est tout épouvanté de cette Ceremonie, & le font mettre à genoux le

dos tourné aû Muphty, pûis le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils luy mettent l'Alcoran sur le dos, & le font servir de Pulpitre au Muphty, qui fait une Invocation burlesque, fronçant le sourcil, & ouvrant la bouche, sans dire mot; puis parlant avec vehemence, tantost radoucissant sa voix, tantost la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir ses paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, & tournant les feüillets avec précipitation, & finit enfin en levant les bras, & criant à haute voix *hou*.

Pendant cette Invocation, les Turcs assistans chantent. *Hou, hou, hou.* Inclinans à trois reprises; puis se relevent de mesme à trois reprises, en chantant, *Hou, hou, hou.* Et continuant alternativement pendant toute l'Invocation du Muphty.

Aprés que l'Invocation est finie, les Derviches ostent l'Alcoran de dessus le dos du Bourgeois qui crie, *Ouf.* Parce qu'il est las d'avoir esté longtemps en cette posture, puis ils le relevent.

LE MUPHTY s'adressant au Bourgeois.
Ti non star furba?

LES TURCS.
No. No. No.

LE MUPHTY.
Non star forfanta.

LES TURCS.
No. No. No.

LE MUPHTY aux Turcs.
Donar Turbanta. Donar Turbanta. Et s'en va.

Les

Les Turcs repetent tout ce que dit le Muphty, & donnent en dançant & en chantant le Turban au Bourgeois.

LE MUPHTY revient, & donne le Sabre au Bourgeois.

Ti ſtar nobile non ſtar fabola.

Pigliar ſchiabola, puis il ſe retire.

Les Turcs repetent les meſmes mots, mettans tous le ſabre à la main; & ſix d'entr'eux danſent autour du Bourgeois, auſquels ils feignent de donner pluſieurs coups de ſabre.

LE MUPHTY revient, & commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, & chante ces paroles.

Dare, dara, baſtonnara, baſtonnara, baſtonnara. Puis il ſe retire.

Les Turcs repetent les meſmes paroles, & donnent au Bourgeois pluſieurs coups de bâton en cadence.

LE MUPHTY revient & chante.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

Les Turcs repetent les meſmes Vers.

LE MUPHTY.

Au ſon de tous les Inſtrumens recommence une Invocation, appuyée ſur ſes Derviches, aprés toutes les fatigues de cette Ceremonie, les Derviches le ſoûtiennent par deſſous les bras avec reſpect, & tous les Turcs ſautans, danſans & chantans autour du Muphty, ſe retirent au ſon de pluſieurs inſtrumens à la Turque.



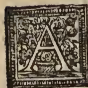


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.



H mon Dieu misericorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure! Est-ce un Momon que vous allez porter, & est-il temps d'aller en Masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que cecy ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous lire avec vostre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Quelle Beste est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est à dire en nostre Langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin ? Estes-vous en âge de dancer des Balets ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin ; c'est une Dignité dont on vient de me faire la ceremonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle ceremonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'est à dire, Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien quoy, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara dara bastonnara

MADAME JOURDAIN.

Qu' estce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN *dance & chante.*

Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da, & tombe par terre.

MADAME JOURDAIN.

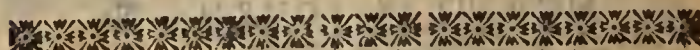
Helas, mon Dieu, mon Mary eſt devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN *ſe relevant & s'en allant.*

Paix inſolente, portez reſpect à Monſieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Où eſt-ce qu'il a donc perdu l'eſprit ? Courons l'empeſcher de ſortir. Ah, ah, voicy juſtement le reſte de noſtre écu. Je ne voy que chagrin de tous coſtez. *Elle ſort.*



SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUy, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir ; & je ne croy pas que dans tout le Monde il ſoit poſſible de trouver encore un Homme auſſi fou que celuy-là : Et puis, Madame, il faut tâcher de ſervir l'amour de Cleonte, & d'appuyer toute ſa Maſcarade. C'eſt un fort galant Homme, & qui merite que l'on s'intereſſe pour luy.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons icy, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, & il faut bien voir si mon idée pourra réüssir.

DORIMENE.

J'ay veu là des apprests magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Ouy, je veux enfin vous empescher vos profusions, & pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous voy faire pour moy, j'ay resolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vray secret, & toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous sçavez.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pû prendre pour moy une si douce resolution?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empescher de vous ruïner; & sans cela je voy bien qu'avant qu'il fust peu, vous n'auriez pas un sou.

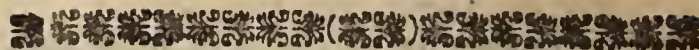
DORANTE.

Que j'ay d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entierement à vous, aussi bien que mon cœur, & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'useray bien de tous les deux. Mais voicy vostre Homme; la figure en est admirable.





SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

MOnsieur, nous venons rendre hommage, Madame, & moy ; à vostre nouvelle Dignité, & nous réjouïr avec vous du Mariage que vous faites de vostre Fille avec le Fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN *aprés avoir fait les reverences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des Serpens, & la prudence des Lions.

DORIMENE.

J'ay esté bien aise d'estre des premieres, Monsieur, à venir vous feliciter du haut degré de gloire où vous estes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année vostre Rosier fleury ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, & j'ay beaucoup de joye de vous voir revenuë icy pour vous faire les tres-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; vostre cœur luy doit estre precieux, & il n'est pas étrange que la possession d'un Homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces Gens que les prosperitez aveuglent, & qu'il sçait dans sa grandeur connoistre encore ses Amis.

DORIMENE.

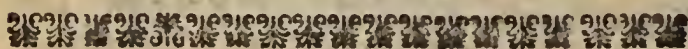
C'est la marque d'une ame tout-à-fait genereuse.

DORANTE.

Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos Amis, luy rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le voila qui vient, & j'ay envoyé querir ma Fille pour luy donner la main.



SCENE VI.

CLEONTE *habillé en Turc*, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, &c.

DORANTE.

MOnsieur, nous venons faire la reverence à Vostre Altesse, comme amis de Monsieur vôtre Beau Pere, & l'asseurer avec respect de nos tres-humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où est le Truchement, pour luy dire qui vous estes, & luy faire entendre ce que vous dites ?

Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Hola, où diantre est-il allé? *A Cĺ. Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf*, Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore; &* Madadame, une *granda Dama, granda Dama. Ahi* Monſieur, luy *Mamamouchi* François, & Madame *Mamamouchie* Françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voicy l'interprete. Où allez-vous donc? Nous ne ſçaurions rien dire ſans vous. Dites luy un peu que Monſieur & Madame, ſont des Perſonnes de grande Qualité, qui luy viennent faire la reverence, comme mes Amis, & l'aſſeurer de leurs ſervices. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin ſotor amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des proſperitez arroſe en tout temps le jardin de voſtre Famille.

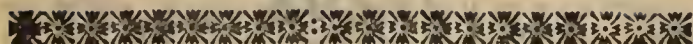
MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable.





SCENE V.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMENE, &c.

MONSIEUR JOURDAIN.

VEnez, ma Fille, approchez-vous, & venez donner vostre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon Pere, comme vous voila fait? Est-ce une Comedie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une Comedie, c'est une affaire serieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voila le Mary que je vous donne.

LUCILE.

A moy, mon Pere?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouy à vous, allons, touchez-luy dans la main, & rendez grace au Ciel de vostre bon-heur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux moy, qui suis vostre Pere.

LUCILE.

Je n'en feray rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

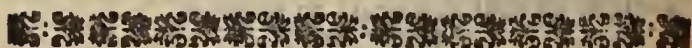
Ah que de bruit. Allons, vous dis-je. Ca vostre main.

LUCILE.

Non, mon Pere, je vous l'ay dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre Mary que Cleonte ; & je me resoudray plûtost à toutes les extremitez, que de. . . . *reconnoissant Cleonte.* Il est vray que vous estes mon Pere, je vous dois entiere obéïssance ; & c'est à vous à disposer de moy selon vos volontez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah je suis ravie de vous voir si promptement revenuë dans vostre devoir ; & voila qui me plaist, d'avoir une Fille obeïssante.



SCENE DERNIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLEONTE, &c.

MADAME JOURDAIN.

COmment donc, qu'est-ce que c'est que cecy ? On dit que vous voulez donner vostre Fille en mariage à un Caresme-prenant ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toûjours mêler vos extravagances à toutes choses, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à estre raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est vô-

tre deſſein, & que voulez-vous faire avec cet aſſemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.
Je veux marier noſtre Fille avec le Fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.
Avec le Fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN.
Ouy, faites-luy faire vos complimens par le Truchement que voila.

MADAME JOURDAIN.
Je n'ay que faire de Truchement, & je luy diray bien moy-meſme à ſon nez, qu'il n'aura point ma Fille.

MONSIEUR JOURDAIN.
Voulez-vous-vous taire encore une fois?

DORANTE.
Comment, Madame Jourdain, vous vous oppoſez à un bon-heur comme celuy-là; vous refuſez Son Alteſſe Turque pour Gendre?

MADAME JOURDAIN.
Mon Dieu, Monſieur, meſl z-vous de vos affaires.

DORIMENE.
C'eſt une grande gloire qui n'eſt pas à rejetter.

MADAME JOURDAIN.
Madame, je vous prie auſſi de ne vous point embaraſſer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.
C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intereſſer dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.
Je me paſſeray bien de voſtre amitié.

DORANTE.
Voila voſtre Fille, qui conſent aux volontez de ſon Pere.

MADAME JOURDAIN.

Ma Fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cleonte ?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour estre grand'Dame ?

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celuy-là

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien du caquet. Je vous dis que ce Mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dy, moy, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah que de bruit ?

LUCILE.

Ma Mere.

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous estes une Coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy, vous la querellez, de ce qu'elle m'obeït ?

MADAME JOURDAIN.

Ouy, elle est à moy, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame.

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de vostre mot.

COVIELLE *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en

particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentiray point.

COVIELLE.

Ecoutez-moy seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ecoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira....

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila une grande obstination de Femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez aprés ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, quoy?

COVIELLE *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout cecy n'est fait que pour nous ajuster aux visions de vôtre Mary, que nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cleonte luy-mesme qui est le Fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN.

Ah, ah.

COVIELLE.

Et moy, Covielle, qui suis le Truchement.

MADAME JOURDAIN.

Ah comme cela, je me rens.

COVIELLE.

Ne faites pas ſemblant de rien.

MADAME JOURDAIN.

Ouy, voila qui eſt fait, je conſens au Mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah voila tout le monde raiſonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je ſçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'eſt que le Fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en ſuis ſatisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'eſt fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puiſſiez avoir l'eſprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'huy toute la jalouſie que vous pourriez avoir conceuë de Monſieur voſtre Mary, c'eſt que nous nous ſervirons du meſme Notaire pour nous marier Madame & moy.

MADAME JOURDAIN.

Je conſens auſſi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt pour luy faire acroire.

DORANTE.

Il faut bien l'amuſer avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Bon, bon. Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dreſſera les Contrats, voyons noſtre Ballet, & donnons-en le divertiſſement à Son Alteſſe Turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt fort bien aviſé, allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je la donne au Truchement ; & ma Femme , à qui la voudra.

COVIELLE.

Monſieur , je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou , je l'iray dire à Rome.

La Comedie finit par un petit Balet qui avoit eſté preparé par Cleonte.

PREMIERE ENTRE'E.

UN homme vient donner les Livres du Ballet ; qui, d'abord eſt fatigué par une multitude de Gens de Provinces differentes , qui crient en Muſique pour en avoir, & par trois Importuns qu'il trouve toûjours ſur ſes pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en Muſique demandent des Livres.

TOUS.

A Moy, Monſieur, à moy de grace, à moy Monſieur,
Un Livre, s'il vous plaiſt, à voſtre ſerviteur.

Homme du bel air.

Monſieur, diſtinguez-nous parmy les Gens qui crient,
Quelques Livres icy, les Dames vous en prient.

Autre homme du bel air.

Hola, Monſieur, Monſieur, ayez la charité
D'en jetter de noſtre coſté.

Femme du bel air.

Mon Dieu qu'aux Personnes bien faites,
On sçait peu rendre honneur ceans.

Autre Femme du bel air.

Ils n'ont des Livres & des Bancs,
Que pour Mesdames les Grisettes.

Gascon.

Ahe! l'Homme aux Libres, qu'on m'en vaille,
J'ay déja le poumon usé,
Bous boyez que chacun me raille,
Et je suis escandalisé
De boir és mains de la canaille,
Ce qui m'est par bous refusé.

Autre Gascon.

Eh cadedis, Monseu, boyez qui l'on pût estre:
Un Libret, je bous prie, au Varon d'Asbarat.
Je pense, mordy, que le fat
N'a pas l'honneur de me connoistre.

Le Suisse.

Mon'-sieur le donneur de papieir,
Que vuel dire sti façon de fifre,
Moy l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein Lifre;
Pardy, mon foy, Mon'-sieur, je pense fous l'estre ifre.

Vieux Bourgeois babillard.

De tout cecy franc & net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que nostre Fille
Si bien faite & si gentille,
De tans d'amoureux l'Objet,
N'ait pas à son souhait
Un Livre de Ballet,
Pour lire le Sujet
Du Divertissement qu'on fait,

Et que toute noſtre Famille
Si proprement s'habille,
Pour eſtre placée au ſommet
De la Salle, où l'on met
Les Gens de l'entriguet :
De tout cecy franc & net.
Je ſuis mal ſatisfait,
Et cela ſans doute eſt laid.

Vieille Bourgeoiſe babillarde.

Il eſt vray que c'eſt une honte,
Le ſang au viſage me monte,
Et ce Jetteur de Vers qui manque au capital,
L'entend fort mal ;
C'eſt un brutal,
Un vray Cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de conte
D'une Fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier du Palais Royal,
Et que ces jours paſſez un Comte
Fut prendre la premiere au Bal.
Il l'entend mal,
C'eſt un brutal,
Un vray Cheval,
Franc animal.

Hommes & Femmes du bel air.

Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel cahos !
Quel mélange !
Quelle confuſion !
Quelle cohuë étrange !
Quel deſordre !
Quel embarras !
On y ſeche,
L'on n'y tient pas.

Gaſcon.

Bentre je ſuis à vout.

Autre Gaſcon.

J'enrage, Dieu me damne.

Suiſſe.

Ah que ly faire ſaif dans ſty ſal de cians.

Gaſcon.

Je murs.

Autre Gaſcon.

Je pers la tramontane.

Suiſſe

Mon foy mey le foudrois eſtre hors de dedans.

Vieux Bourgeois babillard.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je ſuis las
De ce tracas:
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me peſe par trop ſur les bras:
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A Ballet ny Comedie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

Vieille Bourgeoiſe babillarde.

Allons mon Mignon, mon Fis,
Regagnons noſtre logis:
Et ſortons de ce taudis,

Où l'on ne peut estre assis ;
Ils seront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette Salle,
Et j'aimerois mieux estre au milieu de la Halle ;
Si jamais je reviens à semblable Regale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons mon Mignon, mon Fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut estre assis.

TOUS.

A moy, Monsieur, à moy de grace, à moy Monsieur,
Un Livre, s'il vous plaist, à vostre Serviteur.

SECONDE ENTRÉE.

Les trois Importuns dancent.

TROISIÉME ENTRÉE

Trois Espagnols chantent.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.



Aun muriendo de querer
De tan buen ayere adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deseo el rigor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor

Lisonsicame lasuerte
Con piedad tant avertida,
Que me asseguura la vida
En el riesgo de la muerte
Vivir de lugolpe fuerte
Es de mi salud primor.

Se que, &c.
Six Espagnols dancent.

Trois Espagnols Musiciens.

Ay que locura, con tanto rigor
Qu'exarse de amor
Del nino bonito
Que todo est dulçera
Ay que locura,
Ay que locura.
Espagnol chantant.
El dolor solicita,
El que al dolor se da
Y nadie de amor muere
Sino quien no save amar.
Deux Espagnols.
Dulce muerte es el amor
Con correspondencia ygual,
Ysi esta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?
Un Espagnol.
Alegrese Enamorado
Y tome mi parecer
Qui en esto dequerer
Todo es allar el vado.

Tous trois ensemble.

Vaya, vaya, de fiestas,
Vayade vayle,

Alegria, alegria, alegria.
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIE'ME ENTRE'E.
ITALIENS.

UNe Musicienne Italienne fait le premier Recit, dont voicy les paroles.

Di rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e'l mio tormento
Dolce e si la piaga mia,
Ch'il penare e'l mio contento,
E'l sanarmi e tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quanto amor e più vivace.

Aprés l'Air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins, & un Harlequin, representent une Nuit à la maniere des Comediens Italiens, en cadence.

Un Musicien Italien se joint à la Musicienne Italienne, & chantent avec elle les paroles qui suivent.

Le Musicien Italien.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

La Musicienne.

Insin che florida.
Ride l'età

Che pur tropp' horrida.
Da noi sen và

Tous deux.

Sù cantiamo
Sù godiamo
Ne bei di, dj gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

Musicien.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga
Felice la pena.

Musicien.

Ma poiche frigida
Langue l'eta,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

Tous deux.

Sù cantiamo, &c.

Aprés le Dialogue Italien, les Scaramouches & Trivelins dancent une Réjoüissance.

CINQUIEME ENTRE'E.
FRANCOIS.

DEux Musiciens Poitevins dancent, & chantent les paroles qui suivent

PREMIER MENUET.

AH! qu'il fait beau dans ces Boccages,
Ah! que le Ciel donne un beau jour!

Autre Musicien.

Le Rossignol sous ces tendres feüillages
Chante aux Echos son doux retour;
Ce beau séjour
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'Amour.

2. MENUET. Tous deux enſemble.

Voy ma Climene,
Voy ſous ce Cheſne
S'entrebaiſer ces Oyſeaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les geſne,
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine.
Qu'ils ſont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Eſtre comme eux.

Six autres François viennent aprés veſtus galamment à la Poitevine, trois en Hommes, & trois en Femmes, accompagnez de huit Flûtes & de Hautbois, & dancent les Menuets.

SIXIE'ME ENTRE'E.

Tout cela finit par le mélange des trois Nations, & les applaudiſſemens en Dance & en Muſique de toute l'aſſiſtance, qui chantent les deux Vers qui ſuivent.

Quels ſpectacles charmans quels plaiſirs goûtons-nous?
Les Dieux meſmes, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

FIN.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le dix-huitiéme Septembre 1692. Signées par le Roy en son Conseil, GAMART. Il est permis à Pierre Traboüillet Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter, pendant le temps & espace de vingt années, *Les Oeuvres de Moliere en huit Volumes, & les Fables de la Fontaine*, ensemble où separément : avec deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de faire imprimer, vendre & debiter lesdits Livres, dans le Royaume, Païs & Terres de l'obeïssance de Sa Majesté, à peine de six mille livres d'amende, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Regiſtré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. Octobre 1692. Signé, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a associé au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Consul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu desdites Lettres, le 22. Mars 1697.



